THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY
949.6
D72aFk

Return this book on or before the *Latest Date* stamped below. A charge is made on all overdue books.

U. of I. Library

MAR 30 1939

NOV 11 1939

14685-S

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lesalbanaisetles00orev

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS
URBANA

LES ALBANAIS

ET

LES GRANDES PUISSANCES

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

Dr VLADAN GEORGEVITCH
Ancien Président du Conseil des ministres du Royaume de Serbie.

LES ALBANAIS

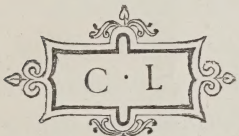
ET

LES GRANDES PUISSANCES

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

S.A. LE PRINCE ALEXIS KARA-GEORGEVITCH



Exemplaire offert.

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

949.6
D72aFR

LES ALBANAIS

ET

LES GRANDES PUISSANCES

LES ALBANAIS

L'apparition et l'installation des armées serbes victorieuses sur la côte est de l'Adriatique a fait des prodiges.

Précisément celle d'entre les Grandes Puissances qui n'a aucune nationalité propre, qui n'est qu'un peuple composé de beaucoup de nationalités différentes et qui s'est maintenue Grande Puissance, des siècles durant, en vertu du principe *divide et impera*, en excitant ces nationalités l'une contre l'autre, c'est l'Autriche-Hongrie elle-même qui se révéla un beau matin champion du principe des nationalités; c'est cette monarchie même qui demande

454451

aujourd'hui à l'Europe d'improviser un nouvel État à l'usage de la nation albanaise, en se réclamant de la devise de la Confédération balkanique, d'après laquelle les Balkans ne doivent appartenir qu'aux nations balkaniques ; car, dit-elle, « les Albanais sont sans aucun doute aussi une nation balkanique ».

Bien plus tôt encore, l'Italie, concurrent de l'Autriche en Albanie, émit le mot d'ordre : « l'Albanie aux Albanais! » Mais de suite l'estimé politicien autrichien Léopold baron de Chlumecky, mit en garde ses compatriotes[1] : « L'ordonnance, l'Albanie aux Albanais, dit-il, importée par l'Italie, n'est à suivre qu'avec la plus grande précaution! » Ce cri aussi n'est qu'un manteau pour des intentions de nature toute différente. Après la conquête de l'Albanie septentrionale et moyenne par les armées des deux États serbes, l'Autriche-Hongrie, à son tour, a senti le besoin de se servir de ce manteau, également pour des intentions de nature toute différente et a « obtenu » par la mise

1. Dans son livre, *Oesterreich-Ungarn und Italien, das westbalkanische Problem und Italiens Kampf um die Vorherrschaft in der Adria*, Leipzig et Vienne, 1907, p. 149.

en jeu de toutes ses forces militaires, la fondation d'un État spécial pour la nation albanaise.

*
* *

Mais existe-t-il une nation albanaise?

Qu'est-ce que l'Albanie?

Par l'Albanie on comprend, d'après A. Waldacci et A. Supan[1], qui sont les plus compétentes autorités, sur ce domaine, les vilayets de Scutari et de Janina. La superficie de l'Albanie est de 28 680 kilomètres carrés et le nombre des habitants de 721 706. La façon dont cette population est, d'après sa religion, répartie dans les différents sandjaks ressort du tableau ci-après, extrait tel quel de l'ouvrage cité de A. Supan.

Les Albanais qui vivent hors de l'Albanie proprement dite, sont dispersés par oasis sur de larges territoires de la Vieille-Serbie et de la Macédoine parmi des Serbes et des Bulgares et ont, en plus grande partie, perdu toute connexion avec l'Albanie. Dans le sud il y a

1. A. Supan, *Die Bevölkerung der Erde*, cahier supplémentaire de *Petermanns Mitteilungen*, n° 163, Gotha, 1909, cité par Županič, *l. c.*, 37.

Albanie.

	MAHOMÉTANS	CHRÉTIENS		ISRAÉLITES	TOTAL
		CATHOLIQUES	ORTHODOXES		
Vilayet Chcodra.	133 965	81 997	6 642	—	222 604
Sandjac Chcodra.	68 458	81 042	660	—	150 160
— Durazzo.	65 507	955	5 982	—	72 444
Vilayet Janina.	228 346	267 317		3 439	499 102
Sandjac Berat.	115 373	39 232		—	154 605
— Ergeni.	66 374	72 392		—	138 766
— Janina.	29 838	124 580		3 356	157 774
— Preveza.	16 761	31 113		83	47 957
Albanie.	362 311	355 956		3 439	721 706

110 000 Grecs et à peu près autant de Zinzares, dans le nord 6 à 10 000 Serbes et Cryptoserbes[1].

« Aucun autre pays peut-être ne présente autant et de telles divergences ethnographiques, géographiques, religieuses et glossologiques que l'Albanie. Si l'on voyage de l'Albanie du Sud dans l'Albanie supérieure ou moyenne ou dans celle du nord-est, on se trouve, dans chacune de ces parties, parmi des populations toutes différentes, d'opinions, de mœurs et de sentiments tout différents, de sorte qu'on est véritablement obligé de croire qu'on se trouve dans *des nations et des États tout différents.* » C'est ainsi que s'exprime un des meilleurs connaisseurs de l'Albanie, Epaminondas Mavromatis[2].

Les habitants mêmes de ce pays ne lui ont jamais donné le nom d'Albanie, *ils ne connaissent même pas ce nom*, qui fut toujours donné au pays par des *étrangers*. Le nom d'Albanie n'apparaît qu'en 1079; il est une falsification

1. Dr Niko Županič, *Altserbien und die albanesische Frage*, Vienne, Suschitzky, 1912, p. 37.

2. A. Roukis, Ethnographische und statistische Mitteilungen über Albanien, *Petermanns Mitt.*, t. XXX, p. 367. Cité par Županič, *l. c.*, p. 38.

grecque inventée pour démontrer qu'il vient de la vieille ville grecque « Ἄλβανον », de laquelle ont été dérivés plus tard Albanon, Arbanon, Elbanon, Elbassan[1]. Les habitants ont deux noms pour leur pays. Le nord s'appelle *Chkiperia*, le sud *Syipenia*. Les plus récents adorateurs des Albanais font la sourde oreille au second nom, parce qu'ils ont un intérêt politique à faire des deux parties si différentes du pays une *unité* politique, et n'admettent pour l'Albanais que le nom de *Chkipétare*. Pour ce qui est de l'interprétation de ce nom, les « modérés » se contentent de déclarer qu'il dérive de « chkip » = le rocher, et qu'il signifie par conséquent « habitant de rocher ». Mais les enthousiastes plus zélés de l'Albanie, les enthousiastes autrichiens, prétendent que « chkip » signifie « aigle », de sorte que tout Albanais ne serait pas seulement un faucon, mais un authentique aigle impérial — de couleurs noire et jaune naturellement. Mais le connaisseur classique de l'Albanie, le consul impérial et royal d'Autriche-Hongrie, *M. v.*

1. Voir sur l'apparition des Albanais les *Albanesische Studien* du consul autrichien, v. Hahn, I, p. 230, 311, 312.

Hahn, détruit sans pitié cette belle trouvaille en disant[1] : « Chkipétare signifie : celui qui comprend. » Donc, de même que les vieux Slaves prétendaient être les seuls parlants (Sloveni) et appelaient toutes les autres nations des muets (Nemci); de même que les vieux Germains croyaient qu'eux seuls parlaient distinctement (deutlich — deutsch) et que toutes les autres nations, à leurs yeux, parlaient « wälsch », de même les vieux Albanais croyaient être les seuls « qui comprennent ». Dans une chanson d'amour chkipétare, l'amant déclare à sa Dulcinée vouloir partir à l'étranger, si elle ne l'exauce pas, et que s'il devait revenir, il ne parlerait pas, mais il aboierait comme un chien. Tout étranger ne *parle* pas, selon les Albanais, il *aboie*, selon l'avis du chkipétare « comprenant ».

* * *

Mais les habitants de la Chkiperia et de la Syipenia sont-ils une nation?

Chaque nationalité a son propre *type* ethni-

1. Voir *Albanesische Studien*, Jena, 1834, I, 229.

que, a une *langue* propre, sa *culture* propre, son *histoire*, sa *religion* (que confesse du moins la majorité de la population), a un *territoire* national déterminé, a son *état* propre, ou l'a eu, du moins, dans le passé. Le signe principal d'une nation est *la conscience nationale* que le peuple entier a de lui-même, et le désir de vivre indépendant et intellectuellement et politiquement uni.

Si un ethnographe veut voir le véritable *type* albanais, il faut qu'il aille à Retch, Tchidna, Fanda, Pouljati, Nikaj et Mertour. *Tous les autres* qu'on appelle albanais, ne sont pas Albanais du tout, bien qu'ils parlent albanais. Ce sont des types slaves et romains, ce sont des Dardanes, des Scordisques, des Bessis, des Triballes slavisés ou romanisés. Le type arnaute est maigre et petit, il y a en lui quelque chose du tzigane, du phénicien[1]. Et les Albanais ne rappellent pas seulement les phéniciens, mais aussi les hommes primitifs qui dormaient sur les arbres, auxquels ils se tenaient par leur queue. Durant les siècles

1. Voir Yastrebow, *Spomenik Srp. Kralj. Akademie*, XLI, p. 334.

qui suivirent, où les hommes ne se servaient plus de leur queue, celle-ci se rabougrit tellement, que les hommes d'aujourd'hui n'en ont plus qu'un petit reste dans les osselets de l'ischion. Parmi les Albanais seuls, il paraît y avoir eu encore des hommes à queue au IX^e^ siècle. M. v. Hahn (*l. c.*, p. 63) dit : « Il y en a de deux sortes, les uns avec des queues de chèvre, les autres avec de petites queues de cheval. Ceux qui en sont munis sont des hommes très robustes et particulièrement fortement bâtis; ce sont aussi d'excellents piétons. Il y a quelques années un pareil homme mourut, qui avait parcouru en un jour des espaces fabuleux. Pour de certaines besognes il était obligé de prendre en mains sa queue, pour ne pas la salir. »

Les Albanais du nord sont brachycéphales, ceux qui habitent le sud de Chkoumbi sont dolichocéphales. Donc, il y a même des différences anatomiques de race.

Les Albanais se sont tellement mêlés à leurs conquérants serbes et bulgares du VII^e^ au XV^e^ siècle, qu'ils n'ont pas pu conserver leur type ethnique. Deux tiers de tous les noms de

lieu sont slaves encore aujourd'hui : Matka, Slava, Selce, Ženovo, Babia, Starovo, Kamenica, Novoselyé, Glina, Dolyani, Stanovo, Bistrica, Loucovo, Lesnica, Chtuka, Groza, Morava, Dolye, Yama, Yelica, Špilya, Lepoucha, Doušmani, Selichté, Boucovica, Sancobor, Vouksan (lekay), Drougomiré, Zagora(s), Sokoli, Rougova, Detchani, Gralichté, Greben, Svetigrade, Ropoyani, Rondnicès, Zastané, Yezercé, Reka(thal), Vouk, Gyouro, Prokletyien, Livad(it), Predelec, Stegužené, Goussinyé, Popadia, Bregoumatya, Dobranca, Zadrima, Domendol, Baba, Bor, Satchi, Zagraya, Velipolyé, Ricava, Slap, Glougovik, Dougo, Polyé, Klinovo, Zagori, Nyivica, Souchitza, Pogonyani, Poyani, Lechnika, Dartché, Tchermenica, Koutcha, Krasnitchi, Boga, Nermany, Vila, Bouchterica, Kotchani, Douchay, Stoubya, Pretchay, Radohine, Bržeta, Rétchi, Chouma, Vadanya, Gomchic, Godeno, Goyani, Serbouna, Douchka, Douchi, Vaspas, Spadnite, etc.[1].

1. Extrait des journaux de voyages à travers l'Albanie des Autrichiens, Baron de Nopcsa, Dr Steinmetz, Dr Siebertz et du consul russe Yastrebow, etc.

Etienne *Gaspari*, qui a voyagé en Albanie à la fin du XV^e^ siècle, trouve, dans l'évêché de Durazzo, les villages suivants : Bongari, Sélica, Rassiya, Dayici, Rada, Malekouči, Boubelica, Priyeka, Crmenica, Villa dei Schiavi, Berezi, Vrericha, Babounyi. Dans l'Albanie moyenne on trouve encore aujourd'hui les noms de lieu suivants : Strouga, Bachtovo, Golica, Gradichté, Nyivica, Staraya, Leskoviči, Hormovo, Lesbovo. Dans l'Albanie du Sud 177 de 1 539 villages ont encore aujourd'hui des noms slaves[1].

Dans les actes des archives vénitiens qui traitent d'affaires albanaises, on retrouve les noms suivants de notables albanais : Aleksije, Bogan, Kojatchine, fils du Radić Umoje, Pétar Bojtchine, le prêtre Bogan Zagorski, Gine Ljoubane, Marine Milošić, Radovane Slovenine, Stepane Miloutine, Doukadji Bondimirović, Gjorge Vasić, Andrija Brajica, le prêtre Dimitrije Poboranine, Marouchine, Miloutine, Deško Krajichanine, Dabo Repčić, Radoslav Boudane, Ivan Krepčić, Andrija Drašić,

1. Voir Makuchew, *Die Slaven in Albanien*, tirage à part de *St. Petersburgskija Universitetskija Izwjestija*, p. 152.

Gjorgje Mrkša, Petar Bičić, Gjoura Mara Kolašica, Stepane Dendrika, Kalagjorgje Boudine, Stepane Zlatar, Bogdane Serbine, Dobra, Mesič, etc. (voir Makušev, *l. c.*, p. 149-150).

La nomenclature slave, dit M. v. Hahn[1], est considérablement répandue jusque dans les contrées les plus inaccessibles des montagnes albanaises. Les Slaves étaient jadis les habitants les plus nombreux du pays. L'Albanie était inondée de Serbes et de Bulgares. Les Malicores ont une tradition selon laquelle leurs montagnes étaient habitées par des Serbes.

Les tribus de l'Albanie du Nord se souviennent encore de leur origine slave. Hotti, Kastrati et Klementi savent qu'ils sont frères germains des tribus monténégrines des Koutchi, Bratonžići et Piperi. L'unique héros albanais Skenderbeg était d'origine serbe, car son grand-père et sa mère étaient serbes. La tribu des Miridites a conservé une tradition suivant laquelle elle descend des Bulgares[2]. Dans la

1. *L. c.*, I, p. 211, 212, 224.
2. W. Neležojew, *Albanska prava na državu « Samouprava »*, n° 1 319.

ville albanaise de Tirana il y a encore aujourd'hui 2 000 Serbes.

« Il ressort de l'établissement de la frontière linguistique que les Slaves n'ont pas seulement conquis ce que nous appelons les pays des Alpes albanaises, mais qu'ils habitent jusqu'à nos jours la marge nord de l'Albanie naturelle. Ils semblent s'être répandus autrefois sur toute la moitié sud du nœud de ces Alpes. Les enclaves albanaises dispersées sur la moitié nord du nœud sont considérées par la légende du pays comme des colonies postérieures [1]. »

Les Albanais ont aussi adopté la coutume spécifiquement serbe du *frère de choix* (pobratim), mais tandis que chez les Serbes la femme d'un frère de choix est sacrée à l'autre frère comme sa propre sœur, chez les Albanais le pobratim peut commettre adultère avec la femme du frère de choix, sans en être puni de mort, quoiqu'on tue en Albanie pour des offenses bien moindres ; — car les pobratims, « qui sont sous la protection de saint Jean, ne peuvent pas se tuer l'un l'autre ». (Voir Nopcsa, *in der Schala*, p. 90.)

1. Voir v. Hahn, *l. c.*, I, 333.

*
* *

Le signe ethnographique le plus sûr pour trouver des Serbes dans la mosaïque ethnique de la péninsule balkanique, est la *Slava*, la fête principale du patron de chaque famille, coutume exclusivement propre aux Serbes. Eh bien, cette coutume se trouve encore aujourd'hui dans beaucoup de familles en Albanie.

Cela peut suffire pour ce qui concerne le type ethnique et l'ethnographie des Albanais.

Ont-ils au moins le deuxième signe d'une nation, une unique *langue nationale?*

Non.

Comme meilleure illustration de ce que l'albanais n'est aucunement une langue nationale unifiée, on peut citer le fait suivant : la société biblique anglaise qui publie l'écriture sainte dans la langue de chaque nation, était obligée de faire paraître *cinq* traductions différentes pour les Albanais[1]. De ces cinq « dia-

1. Voir H. Charles Woods, *La Turquie et ses voisins*, Paris, Guilmoto, p. 114. L'une pour les Albanais en Calabrie, la seconde pour ceux de la Sicile, la troisième pour les Guègues, la quatrième pour les Guègues de Chkodra, la cinquième pour les Tosques.

lectes » deux sont les plus répandus, le dialecte *guègue* et le dialecte *tosque*; ces deux dialectes diffèrent tellement l'un de l'autre, qu'un Guègue peut très difficilement comprendre un Tosque et inversement. Les délégués de l'Ali-Pacha de Janina au Moustapha-Pacha de Chkodra (Scadar), bien qu'étant Albanais d'origine, devaient emmener des interprètes, s'ils ne comprenaient pas par hasard le guègue[1].

L'albanais d'aujourd'hui est un mélange de toute sorte de langues. On ne peut comparer ce conglomérat de langues qu'à la langue des tziganes[2].

Écoutons ce que le meilleur connaisseur de l'Albanie, le consul autrichien v. Hahn, dit de ces deux dialectes de la langue albanaise :

« Autant que nous pouvons juger des deux dialectes et de leurs rapports réciproques, ils se présentent comme foncièrement différents, à peu près à la façon de l'*allemand*, du *suédois* et du *danois*, par le fait que l'époque de leur ramification est *antérieure aux temps historiques*... Mais si Guègues et Tosques sont les parties

1. Voir v. Hahn, *l. c.*, p. 39.
2. Voir Dr Niko Zupanić, *l. c.*, p. 39.

d'un tout national, si la conscience de leur homogénéité leur manque, s'ils parlent des dialectes différents, si la frontière entre ces dialectes est là où Strabon place celle entre les Epirotes et les Illyriens, si les Épirotes n'étaient pas des Hellènes, mais des barbares, n'est-il pas très probable, qu'il en fût autrefois comme il en est aujourd'hui, que les Épirotes faisaient partie de la race illyrienne *sans cependant avoir eu le sentiment* de cette homogénéité, de même que Hollandais et Danois font partie de la race germanique, sans pour cela se sentir identiques aux Allemands ? » (*l. c.*, p. 218).

Depuis le temps où écrivait Strabon, tout ce qui a pu subsister de Macédoniens de la Macédoine supérieure et d'Epirotes du sud-est a appris le bulgare, le valaque ou le grec ; mais sur la côte et sur le Chkoumbi rien n'est changé ; car là-bas il y a encore des Épirotes bilingues et le Chkoumb sépare aujourd'hui les Guègues et les Tosques, comme il séparait aux temps jadis leurs aïeux, les Illyriens et les Épirotes.

Nous ne tenons point à invoquer encore le témoignage d'une autre grande autorité en

matière de connaissance des Balkans, — j'ai nommé *Ami-Boué*, — qui considère les Albanais d'aujourd'hui (il les appelle de leur nom turque « Arnautes ») comme un mélange de sang serbe et albanais, car il ne peut avoir en vue que ceux des Albanais qui, après les grandes émigrations des Serbes de la Vieille-Serbie en Autriche en 1690 et 1737, occupèrent le pays abandonné; mais nous avons à nous expliquer un peu avec M. le baron Nopcsa. Dans une conférence publique que le baron fit, il y a deux mois, à l'*Urania* de Vienne, il raconta les aventures qu'il avait eues en Albanie pendant ses nombreux « voyages *d'études géologiques* »; conférence dont la tendance culminait dans la péroraison suivante : « Mesdames et Messieurs! Réfléchissez à la maison sur tout ce que vous avez entendu ici, et n'oubliez jamais ces paroles du Traité de Berlin : « au delà de Mitrovitza! » Nous ne voulons pas nous disputer avec le baron sur ce point, ni sur ses efforts d'excuser les meurtres par vendetta si barbares, par l'absence de toute police et de tout tribunal en Albanie — car ceci est affaire de goût; mais si le grand géo-

logue en plus grand agitateur politique s'étonne en cette conférence de *ne pas avoir trouvé de traces slaves* en Albanie et s'il corrobore sa thèse en alléguant que des deux cents noms propres albanais il n'y avait que trois serbes, probablement importés du Monténégro voisin[1], — nous voudrions nous référer à Gustave Meyer et son dictionnaire étymologique de la langue albanaise[2], où il est démontré que la langue albanaise contient 540 mots slaves et 870 mots néo-grecs d'un usage commun. Les autres sont d'origine romane (1420) et turque (1180). « Il n'y en a qu'environ 400 que j'ai pu revendiquer comme appartenant à la vieille famille indo-germanique. » Cela est aussi confirmé par Bopp (*Ueber das Albanesische*, Berlin, 1855). « Cette langue est une branche du tronc indo-germanique, mais fortement

1. Il est significatif que le même auteur écrit à la page 34 ce qui suit : « Le lieu de sépulture de Detchani peut faire conclure qu'en ce cas le cycle légendaire serbe du Kraljević Marko s'est mêlé au cycle légendaire *mort-né* des Dukadžin. Qu'en effet les légendes albanaises aient subi l'influence des légendes serbes, cela est prouvé par le fait que des gens de langue albanaise seulement m'ont montré un *gourigat* coupé en deux par Marku Kral.

2. *Etymologisches Wörterbuch der albanesischen Sprache*, Strasbourg, 1891, p. IX.

mélangée d'éléments serbes, grecs et turques. *Sans alphabet propre.* »

Intéressant est ce que raconte Steinmetz[1].

« Nous allâmes trouver le vieux capidan de Neršenjs. La réception ne fut pas sans méfiance malgré la recommandation oralement transmise du missionnaire. Cette méfiance se dissipa lorsque je lui racontai que je venais de la Bosnie, et que je répondis à une question croate dans la même langue. »

Steinmetz est encore bien aimable de ne pas baptiser cette langue, qui dispersa la méfiance du capitaine albanais, langue bosnienne, comme le fit Kalláy.

Lorsqu'il entendit ensuite que toutes les chaumières, dans l'Albanie du Nord, s'appelaient « stan » il appelle cette dénomination *slave*, uniquement pour ne pas avouer qu'elle est serbe (p. 41). Au cours de son voyage il arrive à *Drvenit*, au *Bajrak Velja*, à *Stoyani*, *Bog*, *Dic*, *Toša*, *Skela*, *Proseka*, *Mrena*, *Reka*, *Doline*, *Bošici*, *Dayići*, *Dešatplanina*, *Kounora* (Krouna), *Kakarici*, etc[2].

1. L'ingénieur K. Steinmetz, *Von der Adria zum schwarzen Drin*, Sarajevo, D. A. Kajon, 1908, p. 40.
2. Voir *l. c.*, p. 5, 14, 26, 27, 31, 35, 45, 47, 62, 63, 66.

Mais la plus grande surprise pour Steinmetz a dû être celle d'entendre que tous les Albanais appellent sa bien-aimée Autriche-Hongrie exactement comme les Serbes l'ont appelée au commencement du XIX^e^ siècle : *Nemtzes*, *Nemtzia* (Nemci, Nemaćka)[1].

Donc, il n'y a pas seulement aucune langue nationale unitaire, mais même pas un alphabet national. Après une vie de plusieurs milliers d'années les Albanais n'ont pas seulement aucune littérature propre, mais ils manquent même de caractères unifiés pour écrire. Les rares Albanais qui ont appris à lire et à écrire se servent des caractères arabes, grecs et latins, bien que ceux-ci ne soient de loin pas aptes à rendre tous les sons de la « langue » albanaise. Par rapport à cela nous allons devoir citer un passage d'un livre écrit à Riga et imprimé à Vienne en 1788, c'est-à-dire à une époque où la principauté tributaire de Serbie n'existait même encore pas, et qui, remarquez-le bien, a pour auteur un Autrichien, le moine Dossitije ; et nous insistons sur ce point seulement pour

1. *L. c.*, p. 47.

ne pas être incriminés dans cette étude de l'objectivité d'un Nopcsa.

Donc, le moine Dossitije qui, pendant un certain temps, était instituteur de village à Hormovo dans l'Albanie moyenne, près d'Avlona, raconte :

« Je savais déjà bien parler l'albanais, parce que la langue peut être écrite d'une façon simple et avec des caractères slaves, comme si ces caractères avaient été inventés exprès à l'usage de la langue albanaise. Les Albanais se réjouirent beaucoup en voyant que leur langue pouvait être écrite d'une façon si jolie. J'ai fait, deux ans auparavant, à Venise, la connaissance d'un prêtre grec Théodore, instituteur de Moskopolis, qui faisait imprimer quelque chose d'albanais en caractères grecs; mais en caractères grecs on ne peut même pas écrire le tiers de l'albanais. J'en fais mention ici pour le cas où il y aurait quelqu'un pour prophétiser que les Albanais, avec le temps, auraient aussi leurs propres livres imprimés en caractères slaves. Qu'il ne craigne rien, ce quelqu'un, qu'il prédise tranquillement et qu'il entreprenne quelque chose de pareil, car la

chose est très facile à réaliser, et le sera, dès que Dieu aura pitié de ce brave peuple et de ces beaux pays. — Quelle était ma surprise d'entendre de la bouche même des Albanais, les paroles suivantes : « Celui qui règne » (ovlada) sur la Serbie, nous le reconnaîtrons » aussi comme notre maître, car les rois serbes étaient aussi les nôtres. » Près de Hormovo il y a de beaux champs qui s'appellent « Lepa- » žita ». Lorsque je leur dis que ce nom signifiait « beaux champs de blé » en serbe, les Albanais répondirent : « Pourquoi le moine » s'en étonne-t-il? Dans les vieux temps nous » ne faisions qu'un avec les Serbes. »

Mais le bon moine s'est trompé dans ses espérances. Bien qu'il ait encore vu comment Napoléon I donna toute la Dalmatie serbo-croate à l'Autriche, il n'a pu comprendre pourquoi le gouvernement autrichien baptisait le pays serbe autour de Kotor (Cattaro) du nom d' « Albanie autrichienne », nom qui est conservé avec conséquence dans toute la correspondance administrative de la fin du XVIII^e^ et du commencement du XIX^e^ siècle. Dossitije ne soupçonnait pas que même ce nom était

dirigé contre l'usage des caractères salves en des livres albanais, et que l'écriture latine devait être apprêtée à l'usage des Albanais de son temps, de façon à acquérir leur faveur.

Cinquante ans après, ce fut le consul autrichien v. Hahn qui entreprit de créer pour les Albanais une grammaire et un lexique en lettres latines. En savant consciencieux M. v. Hahn s'est efforcé de trouver quelque trace d'un authentique alphabet albanais, et fut assez heureux de trouver des caractères qui paraissaient dériver de l'alphabet phénicien et qui, à travers 3000 ans, avaient servi aux Albanais de cryptographie (écriture chiffrée). Il poursuivit inlassablement ses investigations. En voici le résultat :

« N'est connu aujourd'hui qu'à Elbassan, totalement inconnu à Durazzo et Chkodra. A peine cinquante personnes en tout se servent de cet alphabet. Il était employé à Elbassan par un instituteur grec Theodor[1]. L'auteur a

1. Lequel, comme nous avons vu plus haut, a tout de même préféré faire imprimer sa publication en caractères grecs.

vainement recherché des écrits nationaux à Elbassan. Deux cahiers, l'un de sept, l'autre de douze feuilles in-quarto, fragments d'une traduction guègue de parties de l'horologion grec et de l'évangile selon saint Jean, voilà toute sa récolte[1]. »

Un patriote albanais qui portait le vrai nom grec de *Gevassim Kyrias* essaya en 1889 de créer par des signes spéciaux correspondants aux caractères latins un alphabet « national », albanais. Un club albanais (bachkim) essaya d'imprimer l'Écriture sainte en cet alphabet, mais le gouvernement turc, constitutionnel et parlementaire, fit de suite fermer l'imprimerie. Pendant le nouveau régime « libéral » en Turquie il y eut une seule école albanaise, l'école de jeunes filles fondée par *Gerassim* et *Sevasti Kyrias* en 1891 à Kortcha. Dans le Nord, à Skadar, subsistaient encore les écoles de propagande autrichiennes et italiennes, dont nous parlerons plus tard.

Au reste, les Albanais n'ont pas un besoin excessif d'écoles. « Que profiterais-je, si mon fils savait écrire, mais pas tirer » — me dit

1. Voir v. Hahn, *l. c.*, I, p. 297.

un homme de Satchi — et il n'avait pas tellement tort, car un Albanais inexpert au tir risquerait fort, en son propre village, de perdre sinon la vie, du moins l'estime, peut-être même son bien. (Nopcsa, 72.)

En 1908 le premier congrès albanais se réunit en vue d'établir un alphabet national. Comme tel il adopta l'écriture latine, *mais dut concéder aux Tosques de pouvoir se servir de l'alphabet grec.*

Le deuxième congrès albanais d'Elbassan de l'année 1909 confirma les décisions du premier[1].

Par conséquent le peuple albanais a, après plusieurs milliers d'années d'existence, ressenti, il y a quatre ans seulement, le besoin d'emprunter un alphabet[2].

Où il n'y avait même pas de lettres, il ne pouvait être question de littérature, et il n'est pas étonnant que les Albanais soient le seul peuple en Europe *sans littérature aucune*. « Il

1. H. Charles Woods, *La Turquie et ses voisins*, p. 116-127. Voici, en passant, une remarque de ce connaisseur des Albanais. Il dit : « l'autonomie affaiblirait l'Albanie ».

2. Le baron Nopcsa a encore écrit en 1907 : « Il y a de l'espoir pour qu'avec le temps il y aura en Albanie plus d'orthographes que d'hommes sachant lire. (Cité par Siebertz, p. 50.)

ne peut guère être question de lettres, de littérature albanaises, parce que d'une part le peuple en lui-même est divisé en deux groupes, dont les idiomes ont peu de ressemblance entre eux, et parce que d'autre part à l'intérieur même de ces deux grands groupes chaque homme instruit avait son propre alphabet, que chacun écrivait comme bon lui semblait; *il n'existait pas de langue écrite unifiée* et par cela tout développement d'une littérature nationale était rendu extraordinairement difficile. Les auteurs albanais écrivent ou bien en langue serbo-croate, ou en turc ou en italien, quelques-uns aussi, peu nombreux, en français. Pour les besoins de leur peuple, très peu furent en état d'écrire. Une confusion d'alphabets différents fit que pour les Albanais instruits il était d'un art tout spécial de lire même des lettres ou des documents en leur propre langue[1]. »

Pendant qu'on faisait en Albanie même les premières tentatives de rendre possible, par l'emprunt d'un alphabet étranger, une littérature nationale, quelques Albanais ont déjà

1. Voir Siebert, *Albanien und die Albanesen, Landschafts- und Charakterbilder*, Vienne, Manz, 1910, p. 48.

commencé à travailler en Europe pour un état albanais autonome. « L'Europe non prévenue — dit Gaston Gravier[1] — pouvait croire que cette campagne était en rapport direct avec les naissantes aspirations nationales. En réalité il était loin d'en être ainsi. Les principaux centres d'action étaient au nombre de quatre : Vienne, Rome, Bucarest; le quatrième était mobile, il errait à travers toute l'Europe, passant d'une grande ville à l'autre. Les deux premiers avaient d'étroites attaches avec les fonds secrets des deux États alliés; ils n'en travaillaient pas moins, chacun de son côté, à cette œuvre de pénétration toute politique... Vienne, toujours soucieuse du reflet que donne la science, vraie ou fausse, avait confié la haute direction du mouvement au professeur Dr Pekmezi (auteur de la première grammaire albanaise). A Bukarest, le prince Ghica se posait en prétendant au trône futur : la fortune de la princesse aidait puissamment au maintien d'un groupe de fidèles et actifs ouvriers de la cause nationale. Le milieu roumain prêtait d'ailleurs aux vastes

1. *L'Albanie et ses limites*, extrait de la *Revue de Paris*, 1913, p. 16.

espoirs : les Koutso-valaques ne voisinent-ils pas avec les Albanais? Si les uns et les autres consentaient à obéir au même souverain, le nouvel État n'aurait-il pas des chances de vie plus sérieuses?

» Le quatrième groupe enfin, le groupe volant, était attaché à la personne de cet autre et non moins fameux prétendant « *Aladar* » *Kastriote*, qui, lui, très riche également, se disait l'héritier légitime du grand Georges Kastriote, l'ancêtre. Tous ces divers foyers d'agitation avaient ainsi pour caractères communs de s'inspirer bien moins de véritables aspirations nationales que de pures considérations politiques ou personnelles, d'être profondément divisés entre eux et de n'avoir aucune attache réelle avec le pays qui, ou bien les ignora, ou bien leur témoigna toujours la plus belle indifférence : la meilleure preuve en est dans l'accueil réservé aux soldats serbes par les catholiques mirdites à Pouka, c'est-à-dire par la tribu, où la propagande étrangère a été la plus active. »

Mais est-ce que les Albanais ont une littérature non écrite, ont-ils des *chants populaires* qui célèbrent les hauts faits de leurs héros et

qui se transmettent d'une bouche à l'autre, d'une génération à l'autre? Ont-ils des *contes populaires* qui permettent de jeter un coup d'œil sur l'âme du peuple? N'ont-ils pas de *proverbes* qui concentrent toute la conception de la vie de ce peuple, toute la philosophie nationale?

Est-il possible que la défense héroïque de Kroja dirigée par Skenderbeg contre les Turcs et qui dura vingt-cinq ans, cette défense qui a enthousiasmé tant de poètes et d'écrivains *étrangers*, de sorte qu'en des langues étrangères toute une littérature est née sur Skenderbeg — est-il possible que ces actes héroïques n'aient inspiré aucun barde des vallées et des Alpes albanaises à une épopée?

L'Autriche-Hongrie veut faire aujourd'hui de la ville et de la forteresse de *Skadar* (Chkodra), qui pendant huit cents ans fut serbe, la capitale de ce nouvel État albanais à créer.

Pourquoi juste *Skadar*? Pour cette ville et cette forteresse de nombreuses nations et États d'Europe ont mené des guerres sanglantes — excepté les Albanais. Quelques petits dynastes, qui ont, au moyen âge, mené des guerres pour quelques villes et tribus de l'Albanie, combat-

tirent aussi pour la possession de Skadar, *mais le peuple albanais comme tel n'a jamais aspiré à la possession de Skadar.*

Tandis que les premiers voisins des Albanais, les Serbes, possèdent une merveilleuse épopée nationale, qui pour sa valeur poétique a été comparée avec l'*Iliade* d'Homère par les meilleurs historiens des littératures du monde[1], tandis que ces épopées serbes chantent même les hauts faits de Skenderbeg[2], les Albanais mêmes ont tellement oublié leur unique héros populaire, qu'ils ne savent même pas où se trouve son tombeau, comme le prétendent les derniers voyageurs autrichiens qui ont traversé l'Albanie.

Tandis que les Albanais n'ont pas une seule chanson nationale sur Chkodra, les bardes serbes (gouslari) chantent maint combat héroïque autour de Skadar, plus encore, ils

1. Le prince des poètes allemand *Gœthe* a tant admiré les chansons populaires serbes, qu'il était le premier à les transplanter dans la littérature allemande. Le grand philologue allemand Grimm a conseillé à toute l'Europe d'apprendre la langue serbe à cause des chansons populaires (Dr Niko Zupanić, *Altserbien u. die albanesische Frage*, Vienne, 1912, p. 8.

2. Kačić Miošić, *Razgovor ugodni naroda slovinskoga.* On en donnera des détails plus tard.

ont même un chant sur *la fondation de Skadar*.

Ce chant est, à la manière du moyen âge, lugubre et empreint d'une sinistre couleur locale, mais d'une haute valeur poétique, comme tous les chants nationaux des Serbes. Jugez-en plutôt par vous-même :

Ils bâtirent un château, les trois frères,
Les trois frères, les Mrnjavčevići,
L'un était seigneur Voukachine le roi
Et le second le voyvode, Ouglješa,
Et le troisième était le cadet, Goyko
Depuis trois ans ils construisaient ce château,
Skadar, le château sur la Boyana.
Depuis trois ans trois cents maîtres
Travaillent mais ne peuvent pas élever les fondements,
Moins encore le château même.
Ce qu'ont érigé le jour les maîtres,
Tout cela détruit nuitamment la Vila[1].
Mais quand eut commencé la quatrième année
La voix de la Vila retentit de la forêt :
« Roi Voukachine, en vain tu te tourmentes,
En vain, et gaspilles tout ton bien;
Tu ne peux même pas poser les bases,
Comment veux-tu élever le château ?
Si tu ne trouves deux êtres de même nom,
Si tu ne trouves Stoyan et Stoyana,
Et les deux de même sang,
Pour les emmurer dans les fondements :
Ainsi seul, ô roi, se maintiendra le fondement,
Ainsi seul tu pourras construire ton château. »
Le roi Voukachine à cette nouvelle
Appela Dessimir, le valet.
« Écoute, Dessimir, mon garçon !
Valet fidèle me fus-tu jusqu'à ce jour;

1. La fée.

Mais à partir d'aujourd'hui, mon cher fils !.....
Attèle, mon enfant, les chevaux au char,
Mets-y six grandes charges d'or
Parcours le blanc monde, mon fils !
Trouve-moi deux êtres de même nom,
Trouve-moi deux, frère et sœur, de même sang,
Qui s'appellent Stoyan et Stoyana.
Enlève-les ou achète-les avec ton or,
Amène-les à Skadar sur la Boyana,
Que nous les enfermions au fond du donjon,
Car c'est ainsi seul que tiendra le fondement,
Et que nous pourrons élever le château.
Dessimir le valet, à cette nouvelle,
Courut vers ses chevaux et vers son char,
Y mit six grandes charges d'or,
Et le valet parcourut le blanc monde
Cherchant deux êtres de même nom
Un frère et une sœur, Stoyan et Stoyana,
Chercha bien trois ans, le valet,
Nulle part ne trouva Stoyan et Stoyana.
Retourna sans espoir chez son maître.
Rendit à son roi et chevaux et char,
Lui rendit aussi les six charges d'or :
« Nulle part je ne trouve les êtres de même nom,
Nulle part je ne trouve Stoyan et Stoyana ».
Le roi Voukachine à cette nouvelle
Appela Rade, l'architecte,
Et Rade appela les trois cents maîtres ;
Et ils construisent Skadar sur la Boyana.
Ce qu'ils construisent démolit la Vila,
Ne permet pas qu'ils élèvent les fondements
Pour y construire le blanc château ;
Et elle s'écria de sa forêt :
« Écoute-moi, roi Voukachine, écoute !
Pourquoi te tourmentes-tu, gaspillant ton argent,
Tu ne pourras élever les fondements,
Comment veux-tu construire le château même ?
Mais écoute ! Chacun d'entre vous, frères,
A une fidèle épouse à la maison.
Celle-là qui demain viendra porter
A la Boyana le repas aux maîtres,

Enchâssez-la dans les fondements !
Alors seulement, ô roi, tiendra la pierre fondamentale,
Alors vous pourrez construire le château.
Le roi Voukachine à cette nouvelle
Appela tout près ses deux frères :
« Ecoutez mes paroles, mes chers frères !
De la forêt la Vila m'a annoncé
Qu'il ne faut pas gaspiller notre argent,
Qu'elle ne permet pas de poser le fondement
Pour y construire le blanc château.
Et elle dit, la Vila de la forêt,
Que chacun de nous trois frères
A une fidèle épouse à la maison ;
Qu'elle viendrait demain à la Boyana
Qu'elle porterait aux maîtres le repas ;
C'est elle qu'il faudra emmurer au fond,
Sans quoi, le fondement ne tiendrait pas
Pour y construire notre château.
Jurons-le, ô frères, par Dieu,
Que nul ne le dira à son épouse.
Que nous voulons l'abandonner à la fortune
Laquelle viendra demain à la Boyana.
Et les frères le jurèrent par Dieu,
Que nul ne le dirait à son épouse.
Mais lorsque la nuit tomba,
Ils allèrent dans leurs blanches maisons
Et ayant fait un festin royal
Chacun se retira pour se coucher.
Et voici qu'il y eut un grand miracle !
Voukachine, foulant aux pieds le serment,
Le dit d'abord à son épouse :
« Garde-toi, ô toi, mon grand amour,
Ne va pas demain à la Boyana,
N'apporte pas aux maîtres leur repas !
Tu y perdrais ta jeune vie,
Encastrée au fond du donjon. »
Ounglješa aussi foula aux pieds le serment
Et mit en garde sa fidèle épouse :
« Ne t'abuse pas, mon fidèle amour,
Ne va pas demain à la Boyana !
N'apporte pas aux maîtres le repas.

Tu serais perdue dans ta jeunesse
Encastrée au fond du donjon. »
Seul le jeune Goyko tint son serment,
Ne dit rien à sa fidèle épouse.
Lorsque l'aurore du lendemain se leva
De grand matin les trois frères se levèrent,
Allèrent à la construction de la Boyana.
Voici s'acheminer deux nobles jeunes femmes,
Des deux belles-sœurs les deux aînées.
L'une porte ses toiles blanchies,
Les veut une fois encore porter à la blanchisserie.
Va avec le lin à la blanchisserie,
L'y porte, mais ne va pas plus loin.
De belles cruches rouges porte la seconde,
Porte les cruches à l'eau fraîche.
Bavarde à la rivière avec d'autres femmes,
S'y attarde mais ne va pas plus loin.
A la maison est encore la jeune épouse de Goyko,
Car elle a un petit enfant au berceau
Qui est encore à la mamelle, un enfant d'un mois.
L'heure du repas des maîtres approche.
La vieille mère se lève,
Veut appeler les jeunes servantes
Pour qu'elles portent le repas à la Boyana.
Alors commença de Goyko la jeune épouse :
« Reste tranquillement assise, ma mère,
Berce-moi cet enfant dans son berceau,
Pour que j'apporte moi-même le repas aux maîtres.
Ce serait un grand péché devant Dieu
Et une grande honte devant le monde,
Si tu le portais au lieu de nous trois. »
Et la vieille mère resta à la maison,
Berça l'enfant dans le berceau.
De Goyko la jeune épouse se leva
Appela les jeunes servantes,
Pour porter le repas aux maîtres.
Arrivées aux eaux de la Boyana
Les vit le Mrnjavčeviće Goyko.
Vers l'épouse il se précipite,
Et l'enlaçant du bras droit il couvrit
De mille baisers son blanc visage.

De chaudes larmes lui coulèrent des yeux,
Lorsqu'il dit ces paroles à l'épouse :
« Mon épouse, ô mon grand chagrin,
Ne vois-tu pas, que tu dois mourir ici ?
A qui as-tu confié le petit Jean ?
Qui baignera aujourd'hui le petit Jean ?
Qui tendra ses seins au cher enfant ?
Et il veut lui dire plus et plus encore,
Mais Voukachine le roi ne le tolère pas.
Il la saisit par la main et la conduit
Et appelle Rade, l'architecte du château.
Elle l'entend en souriant, la jeune mariée,
Pense qu'en plaisantant ils jubilent.
Eux, pour enfin fonder le château
Lestement ils jettent, les trois cent maîtres,
Des pierres autour d'elle et des arbres en masse,
L'encastrant ainsi jusqu'aux genoux.
Le voit en souriant la svelte jeune mariée,
Espère toujours qu'allègrement ils plaisantent.
Lestement ils jettent, les trois cent maîtres,
Des pierres autour d'elle et des arbres en masse,
L'encastrant ainsi jusqu'à la ceinture.
Ainsi entourée de pierres et d'arbres
La malheureuse voit quel sera son sort;
Rageusement, dans sa douleur et son désespoir, elle
Et elle implore ses chers beaux-frères : [hurle;
« Ne le tolérez pas, vous, si vous reconnaissez Dieu,
Qu'ils m'encastrent jeune et florissante. »
Mais ses prières restèrent inexaucées,
Les beaux-frères se détournèrent d'elle.
Ensuite dominant la honte et la crainte du blâme,
Elle parla ainsi implorant son maître :
« Ne le permets pas, mon cher maître et époux
Qu'ils m'encastrent cruellement, moi si jeune !
Viens, allons chez ma vieille mère !
Elle a assez d'argent, notre mère,
Elle t'achètera un esclave ou une esclave,
Pour les emmurer dans les fondements ! »
Mais ses prières restèrent inexaucées...
Lorsque le vit la svelte jeune épouse,
Que personne ne la secourait écoutant ses prières,

Elle implora Rade, l'architecte du château :
« O toi, mon frère en Dieu, cher maître,
Laisse-moi une petite fenêtre pour mon sein,
Laisse-moi tendre mes blancs seins
A mon enfant, à mon Jean, s'il vient,
S'il vient pour que je le nourrisse ! »
Et pour la grâce de Dieu le maître eut pitié,
Laissa une petite fenêtre à la hauteur de ses seins,
Et lui laissa tendre ses seins au dehors,
Pour que son enfant Jean,
Quand il viendrait, elle pût le nourrir.
Et encore une fois elle implora le maître :
Je te conjure, mon frère en Dieu,
Laisse-moi une petite fenêtre pour les yeux,
Pour que je regarde vers ma blanche maison,
Quand ils m'apportent l'enfant Jean,
Et quand on le porte de nouveau à la maison, »
Et le maître eut une fraternelle pitié,
Lui laissa une petite fenêtre pour les yeux,
Pour qu'elle regardât vers sa blanche maison,
Quand on lui apporterait son enfant Jean,
Et quand on le rapporterait à la maison.
De cette façon ils construisirent le château.
On lui apportait l'enfant à la place,
Et elle l'allaita toute une semaine,
Une semaine, et puis sa voix s'éteignit...
Mais encore toujours elle put le nourrir
Et elle l'allaita toute une année, —
Ainsi qu'alors, ainsi il en est encore aujourd'hui !
Les femmes qui sont privées de lait,
A cause du miracle, pour la guérison,
Viennent ici pour allaiter leurs enfants !

. . . . . .

Je demande pardon si ce chant populaire serbe, qui est encore chanté de nos jours, a rempli de larmes les yeux de tant de lecteurs! Je l'ai reproduit ici en témoignage de ce que

les souvenirs du peuple serbe remontent jusqu'à la fondation de ce château, de cette forteresse, pour laquelle, dans ces derniers mois, de nouveau des fleuves de sang serbe ont été versés, et de laquelle on veut faire la capitale d'une Albanie fantaisiste.

Nous aurions tant aimé comparer avec ce chant populaire serbe quelque chant albanais, pour pouvoir comparer les âmes de ces deux peuples; mais malgré des investigations consciencieuses nous n'avons pas trouvé une seule chanson populaire albanaise, moins encore une épopée, qui perpétuât quelque grand événement du passé du peuple albanais.

« Pour qu'un peuple, — écrivait en 1881 le publiciste hongrois Djourković, rédacteur du *Pester Lloyd* — qui pendant plus de deux mille ans occupe les mêmes terres, ne soit pas encore arrivé à avoir son propre alphabet, il faut qu'il ressemble en son activité mentale à un homme privé de mémoire. Toute tradition, soit mythe ou histoire, soit chant ou récit, doit enfin se perdre, si le moyen manque de seconder la faculté mémorative d'un peuple par ce qu'on peut fixer sur le papier. A l'opposition de toutes

les autres nations du continent il n'existe pas d'épopée nationale albanaise, et pourtant les points d'appui ne manqueraient pas dans le passé de ce peuple belliqueux.

» Il y a sûrement eu de ces points d'appui, et s'il n'y en eut point d'autres, il y eut certainement les vingt-cinq années de la lutte héroïque de Skenderbeg dans et pour Kroya. Mais le peuple albanais a oublié son plus grand fils. Et aujourd'hui même, il ne sait encore pas combien il est honteux pour lui de devoir le constater. Aujourd'hui on a même oublié l'emplacement du tombeau de Skenderbeg. » (Voir Siebertz, p. 63, 64, 108.)

Le consul autrichien v. Hahn qui, avec la scrupulosité allemande et une persévérance exemplaire, a travaillé infatigablement tant d'années à dénicher les moindres faits propres à caractériser ce peuple albanais qu'il chérit sincèrement, n'a pu recueillir dans les deux gros volumes in-folio de ses *Études albanaises*, de toute la littérature non écrite, de tout le travail intellectuel de ce peuple, que quelques chants d'amour et quelques proverbes, et avec la meilleure volonté du monde nous ne

pouvons citer autre chose qu'une partie de ceux-ci :

Lui : Gracieux front de ducats
Pourquoi me fais-tu de la peine?
Gracieux front de piastres
Aurons-nous une place au repas du soir?
Elle : Ce serait trop étroit, il fera trop chaud.
Lui : Prends-en quatre-vingts pour une nuit,
Car tes beaux cils valent le prix;
Gracieux front d'orange
Tu as attisé la fièvre estivale
Dans mon pauvre cerveau,
Cette fièvre qui me saisit tellement
Qu'elle me harcèle, me mortifie et me rend malheureux.

Dommage que le poète amoureux n'ait pas spécifié le genre de pièces d'argent dont il offre quatre-vingts « pour une nuit », mais en égard de la situation économique de l'Albanie dont nous aurons à parler plus loin, il ne peut s'agir que de quatre-vingt *piastres*, bien que la belle ait un front de *ducats*.

Une autre chanson est ainsi conçue :

Je sens un désir me brûler,
Ma petite Hélène, viens, sors *de suite*,
Ou je vais partir en voyage sans faute,
Je vais me coiffer à la manière des Francs,
Je ferai *véritablement* laver mes cheveux,
Et si je reviens, je hurlerai comme un chien.

Cette menace de se laver, seul celui la comprendra qui sait par les rapports de voyage des

barons, médecins et ingénieurs autrichiens, quel saint respect les Albanais ont des lavages et des bains, surtout des bains, parce que, disent-ils, on en « attrape la fièvre »...

Encore une « chanson d'amour » :

Lorsque, quand tout s'est tu,
Ma mie viendra avec sa petite lampe,
De trois draps bien emmitouflée,
Des draps ourlés de franges,
Oh, alors, je m'écrierai : *Que la mort*
Abatte ton époux au combat,
Pour que tu deviennes mienne sans peine
Et que nous nous serrions *genou à genou*[1].

Quelles aimables gens, ces Albanais! Il n'y a pas à dire!

Nous voulions encore donner quelques autres spécimens tout aussi significatifs de la vie amoureuse en Albanie; mais les ayant lus, nous en fûmes saisis de dégoût. Beaucoup de ces chansons sont consacrées à la *pédérastie*!... — Nous n'en crûmes pas nos yeux lorsque nous lûmes ces épanchements « platoniques », mais nous avons trouvé chez v. Hahn le passage suivant :

« Dans l'Albanie centrale et septentrionale, c'est-à-dire en pays ghègue, la pédérastie est

1. Cité par v. Hahn, *l. c.*, t. II, p. 123, 125.

en vogue exactement à la façon dont l'ont décrite es anciens. Elle est intimement liée aux mœurs et à la vie des Ghègues[1]. »

Réfugions-nous vers les proverbes, vers la philosophie du peuple albanais :

Le village brûlait, et la putain se peignait.
Où beaucoup crachent, il y aura un fleuve.
Tel l'endroit, tel le discours (c'est-à-dire : « conforme-toi aux circonstances »).
Le bon a rarement la bonne (vie).
Tu n'as pas encore chié sous le fardeau (c'est-à-dire : tu n'as pas encore passé par le malheur »).
Gyon sait ce que contient le sac (car il contenait des verres lorsque Gyon s'en servit pour battre sa femme).
Que celui qui l'a semé *ne le récolte pas*.
La honte est pour le vivant.
Où est le glaive, là est aussi la religion (« cuius est regio, eius est religio »).

Ce dernier « principe » a probablement été déterminant pour les Jésuites, qui d'Albanie espèrent convertir au catholicisme toute la péninsule balkanique. Bonne chance!

L'élément albanais, intelligent et brave, mais incultivable au dernier degré et cruel, a joué un rôle funeste dans l'histoire turque. Toujours plus indispensable, plus la force de

1. Voir v. Hahn, *l. c.*, I, p. 166.

la nationalité turque diminuait, il a chargé le nom turc d'une foule d'ignominies, à la guerre comme aux temps de paix, en se montrant en même temps incapable d'évoluer vers un ordre social plus élevé [1].

Les Albanais ne *sont point une nation*, mais ne représentent qu'un certain nombre de tribus apparentées (fis), qui vivent séparément les unes des autres [2].

Conclusion : point de type ethnique, point de langue nationale, point de culture.

*
* *

Mais poursuivons.

Les Albanais ont-ils leur propre *histoire* nationale?

Non.

« L'Albanie, dit v. Hahn (*l. c.*, I, p. 211), n'a pas d'histoire suivie. Dans l'ancien monde comme dans le monde moderne, le nom du pays n'apparaît que sporadiquement et alors seulement, à l'ordinaire, quand le cours des

1. Voir A. Philippson, *Europa*, Vienne et Leipzig, 1906, p. 255. Cité par Župančić, *l. c.*, p. 35.
2. Niko Zupančić, *l. c.*, p. 36.

événements le met en rapports plus directs avec les pays voisins. Dès que ces rapports cessent ou qu'ils sont fixés, le pays est replongé dans l'ancienne obscurité, et ainsi se fait-il que toute l'histoire interne se réduit à quelques fragments groupés autour de quelques personnages célèbres ou autour des arbres généalogiques de quelques petits dynastes. Si ces fragments ne sont pas trop distancés les uns des autres, l'historien peut essayer de combler ces lacunes existantes par des combinaisons, des inductions et d'autres exercices de sa sagacité. Mais que dire, si ces lacunes ne comportent pas des dizaines ou des centaines, mais des milliers d'années? Et l'histoire albanaise a de ces lacunes (qui durent des milliers d'années), car de Strabon à Ptolémée jusqu'aux conquêtes des Normands on ne mentionne ce pays que quelques fois en passant, quand il est devenu le théâtre des luttes de nouvelles hordes de barbares. »

Le grand ami de l'Albanie cherche plus loin du moins à *expliquer* ce fait, si accablant pour son peuple favori, en disant :

« L'Albanie physique ne forme pas un tout

organique. Elle se compose de parcelles qui appartiennent à différents grands systèmes du sol; pour cette raison elle manque d'un centre commun et naturel, et est partagée en deux parties indépendantes l'une de l'autre, le nord et le sud, entre lesquelles le centre balance. Nous aimons à voir dans ce curieux caractère du sol la raison principale pour laquelle le pays, à aucune époque, n'a eu d'histoire commune. Même il semble qu'on n'ait jamais fait de sérieux efforts pour faire un tout unique de ce pays, car aussi souvent que dans une partie du pays un conquérant s'est levé, ou qu'il y avait des forces superflues, elles se dirigeaient vers le dehors, et jamais contre les voisins des mêmes tribus (Bardylos, Pirhous, les rois illyriens). Le fleuve des émigrants albanais du centre ne se déverse pas vers le sud, mais par la Macédoine et la Thessalie. De même en temps modernes. Les pachas héréditaires de Chkodra (Skadar) ne se soucient point de l'Albanie du Sud. Ali-Pacha de Tepelen tourna également le dos à l'Albanie du Nord et tendit les mains vers la Thessalie et la Grèce. »

Voilà pourquoi il n'est pas étonnant que

oute l'histoire de l'Albanie consiste dans histoire des conquêtes étrangères de ce ays.

En l'an 200 après J.-C. commence la conuête des Romains, sous lesquels Dyrachium plus tard en serbe, Dratch, et plus tard encore e Durazzo italianisé) devint un important entre commercial.

Ensuite vint la conquête de l'Albanie par les oths, puis par les Hongrois, les Obres et les angobards du IVe au VIe siècle.

« Si l'on fait abstraction — dit v. Hahn . *c.*, I, p. 310, 332) — de l'immigration des oths en Albanie qui, pendant cent trente ans, omina aussi dans l'Albanie du Nord, c'est *immigration serbe* en Albanie qui est la plus nportante. En 640 les Serbes et les Croates nmigrèrent en Dalmatie; ils subjuguèrent les vares qu'ils y trouvèrent, et s'entendirent vec les quelques habitants romains des villes e la côte, que la fortune des temps avait ménagés. Ils pénétrèrent aussi par les montanes limitrophes du sud (de la Dalmatie) et onquirent l'Albanie du Nord, qui à partir de e moment jusqu'en 1360 (donc pendant sept

cent vingt ans) forme une province de l'État serbe, séparée du sud du pays.

Le fait est encore confirmé par Constantin Porphyrogenetus[1] qui dit :

« En 640 les Serbes ont régné sur toute la Dalmatie de l'Istrie jusqu'à Durazzo. » Des premiers temps de la conquête serbe on n'a conservé en Albanie que le souvenir du premier roi serbe *Vladimir*. C'était un modèle de vertu et de piété, ce qui lui valut d'être enseveli au couvent du saint Dyon, à une heure au nord-ouest d'Elbassan, après avoir souffert le martyre. Les Albanais le considèrent comme un saint et racontent nombre de miracles produits par ses restes mortels. (Voir Makuchew, *l. c.*, p. 5.) Les Serbes ont une charmante légende sur ce saint Vladimir et sa femme Kossara. Le souvenir de ce roi, à qui ses efforts d'humaniser l'Albanie sauvage ont valu la mort du martyre, est encore aujourd'hui si vivant parmi le peuple serbe, qu'un journal serbe a fait la proposition, il y a quelques jours, de fonder un nouvel ordre serbe du saint Vladimir.

1. *De administr. Imperio*, c. XXX, p. 141 de l'édition de Bonn; cité par Makuschew.

Ce roi serbe que l'Église a canonisé est encore aujourd'hui le patron de la ville de Dratch (Durazzo)[1].

Pendant les quatre cent premières années de la domination serbe en Albanie on nomme encore, outre Vladimir, les souverains suivants : Tichomir, Glava, Golem, Slava et Ivica, Michael Vojislavljević (1077), qui établit l'indépendance de l'église serbe sur le littoral, en fondant, à la place de la Dioclea détruite, un évêché serbe à Bar (Antivari).

De 1081 à 1101 régna son fils Constantin *Bodin*, dont le royaume s'étendait de la Morava à l'Adriatique et de la Cétina et Save au Drim et Prichtina, et jusqu'en Albanie. Sa résidence était Skadar sur la Boyana (où il reçut et hébergea le prince sicilien Tancred avec toute son armée, lorsque celui-ci se rendit à la première croisade). Son tombeau, ainsi que le tombeau de son père le roi Michael Vojissavljević se trouvent encore aujourd'hui au couvent de Saint-Serge sur la Boyana non loin de Skadar.

Le Louis XI serbe, le roi Stevan Nemanya

1. Dr N. Župančić, *l. c.*, p. 39.

(1168-1199) régna non seulement sur l'Albanie du Nord mais encore sur Kroya et Lyèche.

Son second fils Dragontine a assiégé Dratch; (pendant le siège il tomba de cheval et se fractura le pied). Mais cette place ne fut conquise que par le roi Miloutine, qui ajouta à son titre de roi serbe celui d'un « roi d'Albanie ».

Stevan *Douchane* le Puissant (1331-1355) avait encore comme dauphin (« le jeune roi ») et comme gouverneur de la province serbe de Zetsa (le Monténégro d'aujourd'hui) sa résidence à Skadar. Comme roi, il *conquit* aussi l'Albanie du Sud. Quatre ans plus tard il conquit Janyina et se conféra le titre de « roi d'Albanie[1] ». En novembre 1345, Douchane fut proclamé empereur des Serbes et des Grecs à Serez; le couronnement eut lieu, à Skoplje le 16 avril 1346; il fut exécuté par le patriarche bulgare Siméonne et l'archevêque serbe Joanikije, nommé patriarche serbe. Les deux patriarches et l'archevêque d'Ochrida posèrent

1. Chaleokondylas, *De rebus Turicis*, lib. I, cap. I, p. 26-28. Šafarick, *Asta archivi Veneti*, fasc. I, p. 28, n° XXIX. — Makuchew, *l. c.*, p. 46. Le titre entier de Douchane dans les actes latins est : *Stephanus, Dei gratia Romanie, Sclavonie et Albanie Imperator* (Dr N. Župančić, *l. c.*, p. 39).

la couronne impériale sur la tête de Douchane. Immédiatement après le couronnement Douchane conquit l'Étolie, l'Acarnanie et la Thessalie. Trois ans plus tard (en 1349) l'empereur Douchane donna à son empire le célèbre *code*, d'après lequel même un empereur pouvait être cité devant un tribunal, s'il devait avoir accompli quelque injustice — à une époque, où dans l'ouest de l'Europe régnait encore la loi du plus fort.

Sous Douchane les Albanais formaient avec les Serbes une *nation politique*. Voilà pourquoi il n'est pas étonnant que même plus tard Georges Kastriotić (Skenderbeg) ait composé des actes en langue serbe et en écriture cyrillienne. Sous le sceptre de Douchane les Albanais atteignirent le plus haut degré de culture qu'ils ont jamais occupé.

La Vieille-Serbie et l'Albanie du Nord forment un tout géographique et étaient désignées du VII^e^ au XV^e^ siècles comme *territoire littoral serbe* (primorje). En fin de compte les Albanais appartiennent à la même race que les Serbo-Croates. (D^r^ N. Županić, *l. c.*, p. 40.)

La même chose est affirmée aussi par l'an-

thropologiste anglais William Z. *Ripley* qui dit :

« Whatever the theory of the historians as to origins may be, to the anthropologist the modern Illyrians-Serbo-Croatiens and Albaniens alike are physically an unit[1]. »

Si l'on tient compte de tous les rapports ethnographiques, anthropologiques et historiques entre Serbes et Albanais, il n'est pas étonnant si, au commencement du XIX^e^ siècle, *C. A. Gruber* dans sa *Historisch-topographische Beschreibung von Bosnien und Serbien* (Vienne, 1810, p. 45-51) appelait les Albanais des « Slaves méridionaux ». (D^r^ Županić, *l. c.*, p. 41.)

Combien les Albanais se sont plus sous la domination serbe, ressort des faits suivants :

Dans les contrats que quelques villes et communes albanaises conclurent avec Venise à la fin du XIV^e^ siècle, la république dut toujours s'engager à respecter les lois et « poveie » (povelje, décrets royaux) du roi Ouroche, de l'empereur Douchane, etc[2]. En 1458 le supé-

1. *The Races of Europe*, London, 1900, p. 412.

2. Capitula communit. Durachii, Drivasti, Skutarii, Antibari, Alexii, Dulcigni, des années 1398-1517. Mais ceci n'a pas empêché la noble république vénitienne de vendre

rieur du couvent de la Sainte-Marie Ratačka en Albanie accuse le recteur de Skadar près de la signorie de Venise de ne pas respecter les droits accordés au couvent par le roi serbe Ouroche[1].

Mais comment les Albanais furent-ils amenés à demander à la République de Venise de sauvegarder les lois et povelje qui leur avaient été données par des rois serbes?

Lorsque l'empire de Douchane s'étendait jusqu'aux portes de Salonique, et pour ainsi dire jusqu'aux portes de Constantinople, et au moment où il se préparait à démolir d'un dernier coup de massue pour les misérables restes de cette Byzance toute pourrie, il sentit l'impossibilité de gouverner toute la Péninsule balkanique de son camp et mit des gouverneurs à la tête des provinces. C'est ainsi qu'il fit un de ses frères gouverneur (despote) d'Étolie, un autre frère despote de Kanina et Belgrade (Berat) en

beaucoup de Serbes et d'Albanais à Florence, Sienne et Bologne jusqu'à ce que, le 17 août 1459, la Signoria ordonna par un décret que « les esclaves ne peuvent être vendus qu'à Venise, où les Nobili manquaient d'esclaves des deux sexes ». Il est intéressant de constater dans ces actes que les préposés de certains endroits albanais ont encore toujours des noms serbes : Niko Grandislav, Niko Slavjanin, Dobrossav, etc.

1. L'original se trouve dans l'archive vénitien sous « Patti sciolti ». Cité par Makonchew, *l. c.*, p. 116-148.

Albanie, Preljoub devint Kessar de Thessalie et de Janjina, le roi Voukachine devint gouverneur de la Macédoine, son neveu (de sa sœur Neda) devint roi de Bulgarie, Altoman gouverneur de Bosnie, Lazare Grbljanović gouverneur de Syrmie et de Serbie, Balcha gouverneur de la Zetta et de l'Albanie, etc.

Aussi longtemps que le poing d'airain de Douchane tenait le tout, l'empire, malgré cette division ne courait aucun danger.

Mais Douchane mourut pendant son expédition à Constantinople, d'une mort subite. Il ne peut être prouvé qu'il ait été empoisonné par les Byzantins terrifiés.

Sur le trône impérial ainsi délaissé monta Ouroche le Faible, à qui l'on adjoignit le roi Voukachine comme régent.

« Mais lorsque — raconte v. Hahn (*l. c.*, I, p. 325), les conflits qui éclatèrent sous les héritiers de Douchane amenèrent pour cet empire un temps de troubles continuels, pendant lequel les vassaux et les gouverneurs des provinces aspiraient à l'indépendance, les dynastes établis dans l'Albanie du Nord tirèrent profit de cet état de choses en secouant la suzeraineté serbe.

Parmi ces dynastes se distinguait alors le seigneur de Chkodra (Skadar) et de la Zetta inférieure, dont le nom de baptême était *Balche*. Cet homme entreprenant conquit avec ses trois braves fils (Strachimir, Georges et Balcha) en 1368 la Zetta supérieure, dont le noyau était formé par la vallée fertile de la Morava qui se déverse dans le lac de Skadar, et en la même année aussi les trois fils passèrent de l'Église grecque à l'Église catholique. Le père semble avoir conservé son ancienne confession ; mais il prit encore avant sa mort la ville de Kroyo à son voisin Charles Topia, ce qui justifie la supposition qu'il a aussi possédé Ljeche (Alessia).

Les trois frères Balchići surent augmenter considérablement, par leur union et leur bravoure, l'héritage paternel. Ils chassèrent les dynastes du Doukadchine de leurs terres et prirent Dratche (Durazzo).

En 1374 Georges Balšić conquit la vieille Lynkestis, dont la capitale Kostour (Kastoria) lui fut livrée par Hélène, l'épouse répudiée du Kraljević Andrija (second fils du roi Voukachine, frère du Kraljević Marko). Après avoir

conquis dans l'Albanie centrale Alba graeca (Belgrade, Bérat), Apollonia et Argyrokastron, la souveraineté de cette famille s'étendait des monts Acrocérauniens jusqu'à Neretva (Narenta) et avait alors une étendue pareille à celle du vieil empire illyrique[1].

Pendant le règne du cadet des trois frères, du Balcha Balchić, commencent les invasions des Turcs. Un des meilleurs chefs du sultan Mourat, Evrenos-Bey, à la tête de 40 000 hommes, va inquit Balchić III dans la bataille de Belgrade (Bérat) dans laquelle Balchić lui-même tomba[2].

Cela fut en 1383.

Mais cette victoire des Turcs sur les dynastes serbes Balchići ne semble tout de même pas signifier l'enlèvement définitif de l'Albanie à la possession serbe, car *v. Hahn* de même que *Josef Muller* prétendent que « dans la terrible bataille de Kossovo de l'année 1389 périt le noyau de l'armée albanaise ».

Ainsi, six ans encore après la bataille de

1. Steimnetz (*l. c.*, p. 63) raconte : « Un paysan trouva en labourant son champ un pot qui contenait près de deux cents pièces en argent. C'étaient des (silber) grosch de Balcha III, prince de Zetta (Monténégro).

2. v. Hahn, I, 325.

Bérat les Albanais sont du ban du dernier empereur serbe *Lazare Grbljanović*, qui le 15 juin 1389 est tombé sur le champ de Cassovie avec toute l'aristocratie et la gentry serbes. Cette victoire, le sultan Mourat lui-même l'a payée de sa vie (son tombeau à Kossovo fut visité par le sultan Mehmed V peu avant la débâcle de la Turquie européenne, et lorsque dernièrement l'armée serbe victorieuse conquit Koussovo, elle plaça un poste d'honneur devant le tombeau du sultan Mourat I^er^. Mais l'empire de Douchane restait définitivement brisé, et le royaume serbe, désormais petit territoire de despote, ne végéta plus que cent ans, jusqu'à ce que tous les pays et tribus serbes fussent devenus des provinces turques.

Mais, durant ces cent ans, nous trouvons encore quelques traces de domination serbe, du moins dans l'Albanie du Nord. Le gendre du dernier empereur serbe Lazare, est encore seigneur de Skadar (Chkodra); mais voyant comment le déluge turc inondait toujours davantage la péninsule balkanique, et en vue de sauver au moins Zetta, pour intercaler entre lui et les Turcs la puissance vénitienne, Georges Straši-

mirović se décida de céder sa résidence Skadar aux Vénitiens. Il l'échangea contre la place forte de Drivast et une « indemnité annuelle » en 1394. Il reconnut bientôt combien peu on pouvait se fier aux Vénitiens et tenta de reconquérir Skadar, mais sans succès. A sa mort il laissait un fils mineur; et la fille du tzar Lazare, régente de Zetta, mena une guerre sanglante de plusieurs années contre Venise en vue de reconquérir Skadar. Cette guerre fit d'Hélène, fille de tzar serbe et veuve de Strachimirović, une des reines les plus célèbres de son temps. Mais tous ses efforts ne purent aboutir à un résultat satisfaisant. Elle dut aller elle-même à Venise pour conclure la paix avec le doge, et pour sauver non seulement les États de son fils, mais même sa tête, sur laquelle la République avait mis un très haut prix. Après la conclusion de la paix les choses en restèrent là où elles en avaient été à l'époque de Georges Strachimirović. Pour assurer le royaume à son fils, et pour détourner de Venise son allié de la dernière guerre, Hélène épousa le duc bosnien Sandal Hranitch (1412). Sept ans après, son fils avait recommencé la guerre contre

Venise et enlevé Skadar à la République (1419). Il alla ensuite chez son oncle, le despote serbe Stevan Lazarević en Serbie, pour concerter avec lui une action commune contre les Turcs, mais il mourut à Smederevo en 1421. Immédiatement après la mort de ce dernier Balcha, Venise conquit Drivart, Antivari, Doulcigno, Alessio, Boudona et en dernier lieu Skadar.

Le despote serbe Georges Brankovitche qui régnait sur la Zetta de 1421 à 1427, tenta de reconquérir Skadar, mais sans succès. Les Vénitiens gardèrent la ville jusqu'en 1479, où ils la rendirent aux Turcs.

Cela arriva après que les Turcs se furent rendus maîtres de Kroya, héroïquement défendu par Georges Kastriota Skenderbeg (1443-1467). Arrêtons-nous un moment à ce « brillant » épisode.

« Lorsque — raconte Siebertz, *l. c.* p. 60 — le 3 novembre 1443 l'armée turque fut complètement battue à Nissa (Nisch) par les Serbes, Skenderbeg (qui, comme ôtage, avait passé quelques années chez les Turcs), une nuit, força le secrétaire particulier du sultan, qui se trouvait juste avec l'armée, sous menace de mort,

de lui écrire un ferman où de la part du sultan il était donné ordre au gouverneur de Kroya de livrer à Skenderbeg la forteresse et le gouvernement de Kroya. Avec 300 compatriotes Skenderbeg, profitant du désarroi de la fuite, quitta l'armée, arriva en sa patrie le septième jour, où, à l'aspect de l'ordre seigneurial le gouverneur turc rendit la forteresse sans rien soupçonner. Les Albanais entrèrent dans la ville, les Turcs furent massacrés, à moins de se convertir à la religion chrétienne. Ceci arriva le 13 novembre 1443 et de ce jour date l'indépendance de l'Albanie, l'époque héroïque dans l'histoire du peuple albanais. »

Nous ne voulons pas nous engager dans une polémique avec *Siebertz*, à savoir si la lutte pour Kroya a véritablement été le commencement de l'indépendance de l'Albanie; car sa seconde assertion, à savoir que la lutte de Skenderbeg est le seul épisode héroïque de l'histoire albanaise, est tout à fait hors de doute. D'autant plus honteux pour les Albanais est ce que Siebertz dit à la page 178 : « Si un frère franciscain ne s'était trouvé comme biographe de Skenderbeg, si les Albanais émigrés en

Calabrie n'avaient conservé le souvenir de cet homme dans un poème recueilli plus tard par *de Prada*, le monde aussi bien que les Albanais eux-mêmes ne sauraient rien aujourd'hui de ce météore d'envergure dramatique. »

Il n'est pas connu à *Siebertz*, mais il est significatif que deux de nos poètes ont chanté Skenderbeg, le Croate Kačić-Miošić et le Serbe *Jovan Sto. Popovic*, et qu'un professeur serbe Mich. J. Gjorgjević a publié une étude historique sur Skenderbeg.

Il y a deux raisons pourquoi les poètes serbes ont chanté des épopées entières sur Skenderbeg[1] où ils glorifient chacune de ses batailles avec les Turcs : *a*) parce que nos poètes nationaux chantent aussi tous les héros des pays voisins, comme les Voyvodes roumains Bogdan et Mirtché ont chanté le héros magyar Hunyadi (Sibinjanin Janko), etc., et en général tout héros qui a combattu pour le christianisme contre l'islamisme; *b*) parce que

1. O. Andrije, *Kačića-Mošića Razgovor ugodni naroda Slovinskoga*, Zagreb, Lav. Hartmann, 109-175. Ces chants commençaient ainsi : « Vojislava, la fidèle épouse du roi d'Épire, rêva une fois qu'elle avait mis au monde un dragon dont les ailes couvraient tout l'Épire, mais dont la tête qui allait jusqu'à Constantinople dévorait des Turcs vivants.

Skenderbeg s'appelait de son vrai nom Gjorgje Kastriotić, *parce qu'il était Serbe.* Au fond il nous est désagréable de devoir revendiquer pour nous cet unique héros que les Albanais pendant tant de milliers d'années de vie ont pu produire, car dans la lutte de six cents ans que nous soutenons contre les Turcs, de Kossovo à Koumanovo, nous avons tant de héros nationaux, que nous n'avons certainement pas besoin du seul Skenderbeg. Mais pouvons-nous falsifier l'histoire par déférence pour les Albanais?

Théodore Spanduzzi, un écrivain italien du XVI^e^ siècle dit :

« Skenderbeg, un homme très brave, était *d'origine serbe* et était d'une si haute valeur qu'il n'est pas seulement estimé des Albanais, mais aussi d'autres peuples [1].

» Skenderbeg, prince d'Épire, était fils d'Ivan Kastriota, qui régnait à Matje (Emathia) et Umenestia (Wmenestia). Sa mère était Wojislava, la fille du souverain de Polog, d'une partie de la Macédoine et de la Bulgarie. [2] »

1. Dans Francesco Sansovino, *Historia universale dell origine et imperio de' Turchi*, Venezia, 1573, feuille 196.

2. *Ibidem*, feuille 272. Nous sommes fort obligés, pour la communication de ces deux citations, à l'académicien

L'armée avec laquelle Skenderbeg a combattu pendant vingt-cinq ans contre les forces écrasantes des Turcs, ne se composait pas de Chkipétares, mais de Serbes, qui habitaient alors toute l'Albanie du Nord [1].

A la fin du XVI[e] siècle la jonction des deux Drins formait encore la frontière entre les pays serbe et albanais. En 1575 des ambassadeurs vénitiens rapportent que lors de leur voyage à Constantinople, en franchissant le petit Drin une distance de 18 milles de Spas, ils avaient quitté l'Albanie et étaient passés en Serbie. (Voir Gaston Gravier, *L'Albanie et ses limites*, p. 23.)

J. J. N. Tomić. — Celui qui, du reste, voudra connaître tout l'arbre généalogique de la famille des Kastriotić et les autres preuves de ce que Skenderbeg fut serbe, devra lire la belle étude du prof. Mich. J. Gjorgjević dans la *Godischnjica*, XX. p. 117-145.

1. Gopčević, *La Vieille-Serbie et la Macédoine* (éd. serbe, p. 207-209). Que celui qui refuserait de croire ce « chauvin » serbe, lise « Hopf » Griechenland im Mittellalter » ad Herzberg, *Geschichte Griechenlands*, II, 511, et il se convaincra que Skenderbeg descend directement du serbe Branilo Kastriotić, seigneur de Kanina, qui est mentionné en 1368. Le fils de ce Branilo, *Pavle Kastriotić*, grand-père de Skenderbeg épousa Hélène, fille du dynaste albanais Topia et d'une sœur du *Touk Brakkovič*, et ce mariage lui apporta Kroya. Alors seulement le lecteur comprendra pourquoi le biographe albanien de Skenderbeg dit que Skenderbeg a une grande influence auprès des habitants de l'Albanie du Nord parlant serbe. (Gjorgjević, *l. c.*, p. 121).

De 1479 jusqu'en 1912 toute l'Albanie était province turque, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'armée serbe eut reconquis toute l'Albanie centrale.

Pendant ces quatre cent trente-trois ans la majeure partie des Albanais s'est convertie à l'islamisme.

Pendant que les Turcs régnaient sur toute la Péninsule balkanique, l'histoire du peuple serbe était une série ininterrompue de révolutions en vue de secouer le joug turc. C'était l'époque des Heiduques serbes et des Uskoques, la révolte de Kotcha Pétrovitch, la révolution sous Karageorg Petrović, la seconde révolution sous Miloche Obrenović qui réussit enfin à fonder la principauté tributaire serbe, et dont le quatrième descendant, Milan Obrenović fonda le royaume indépendant de Serbie, tandis que Nicola Petrović Njegouche conquit un second royaume serbe sur l'Adriatique et dans les montagnes monténégrines.

Pendant toute cette époque qui dura plus de quatre siècles, où les Serbes conquirent des Etats nationaux, les Albanais n'ont pas seulement fait aucune tentative de s'affranchir de la

domination turque, mais ils n'y ont même pas pensé. Ils ont eu deux dynasties puissantes turques de leur race, les pachas héréditaires de Chkodra, les Bouchatlitchi[1] et l'Ali-Pacha de Tepenli; mais ceux-ci également ne songèrent qu'à étendre leur domination personnelle, l'agrandir leur pachaliks, mais aucun d'eux n'a songé à la fondation d'un État albanais. Pendant la révolution grecque de 1770 les Albanais combattirent avec les Turcs contre les Grecs. Après la chute du Tependeli-Pacha, pendant la guerre d'indépendance grecque, les Albanais mahométans combattaient à côté des Turcs, les Albanais chrétiens (les Souliotes) à côté des Grecs.

Lorsque le Congrès de Berlin eut accordé au Monténégro deux districts de l'Albanie du Nord (Goussinye et Plava) les Albanais étaient les seuls Balkaniques qui se refusaient à respecter les décisions de l'Europe entière. Ils bravèrent toutes les puissances de l'Europe et opposèrent une résistance. Même une démonstration

1. La désinence de ce nom semble confirmer l'assertion qu'ils sont les descendants de Stanicha Crnojević, qui fut un fils, converti à l'islamisme, du seigneur du Monténégro, Ivan Crnojević.

navale de toutes les Grandes Puissances fut incapable de faire entendre raison aux Albanais. Les Grandes Puissances durent donner au Monténégro une compensation sur le littoral.

Les rares émeutes albanaises, qui n'ont eu lieu qu'en ces derniers temps, ne furent pas tentées en vue d'une libération du joug turc, ni pour fonder une première fois un propre État national, mais pour ne pas payer d'impôt et ne pas fournir de recrues à la Turquie, et pour ne pas livrer les armes dont ils ont un besoin si urgent pour les massacres qu'ils font entre eux par « vendetta ». Pour obtenir *cela*, les Albanais ne se sont pas gênés d'invoquer l'aide des Serbes, et la Serbie et le Monténégro, supposant qu'enfin les Albanais se battraient une bonne fois pour leur indépendance, la leur accordèrent.

Lorsque « l'émeute des Malissores » fut réprimée cruellement par les troupes turques, les Albanais oublièrent toutes leurs luttes avec les Monténégrins, et la tribu entière des Malissores se réfugia au Monténégro, où durant des mois elle a joui d'une hospitalité fraternelle. Mais à peine la lutte de la Confédération

balkanique pour la liberté de toute la Péninsule eut-elle commencé, que 60 000 Albanais avec les fusils que leur avaient donné la Serbie et le Monténégro se mirent du côté de la Turquie et combattirent les deux Etats serbes de leur manière sauvage, sournoise, perfide. Dans chaque bataille, à Merdare, à Prichtina et Prizren, à Koumanovo, à Kitchevo, à Prilip et à Bitolj, à Debar, à Vezirevmost, partout les Albanais ont, dès qu'ils voyaient qu'ils seraient vaincus avec les Turcs par les Serbes, arboré le drapeau blanc en signe qu'ils voulaient mettre bas les armes; mais partout où les Serbes, au commencement, respectaient le drapeau blanc, les Albanais ont agi en traîtres, en accueillant par des décharges les mains des amis qui se tendaient. Même les blessés albanais tiraient sur les médecins militaires serbes qui les pansaient, ou ils faisaient les morts pour tuer traîtreusement par derrière quelque officier serbe qui venait à passer. Des villages entiers albanais se rendirent au premier officier serbe qui, accompagné d'une petite avant-garde venait d'arriver, et lui livrèrent « toutes » les armes qu'ils possédaient. Mais à peine l'officier

avait-il annoncé au chef de sa troupe principale que la route était libre, puisque le village en question avait rendu les armes, et qu'il continuait son chemin, qu'il se trouvait tout d'un coup dans une embuscade, où il était, ainsi que sa compagnie, inondé d'une pluie de projectiles par les habitants du même village qui lui avait donné la fameuse « bessa » albanaise. Il va sans dire que l'officier ainsi trahi faisait demi-tour, qu'il cernait le village, qu'il en faisait prisonniers tous les hommes, qu'il trouvait ensuite le double de la quantité d'armes qu'on lui avait livrée et qu'il infligeait aux traîtres une punition exemplaire selon le droit de la guerre. Les adorateurs des Albanais en Autriche firent de cela les « atrocités » de l'armée serbe, qu'ils répandaient dans toutes les gazettes de langue allemande, bien que, en même temps, la feuille *Ikdam* paraissant à Constantinople fût pleine d'éloges sur la conduite de l'armée serbe dans les provinces turques par elle conquises.

Même les Albanais blessés qui, dans les hôpitaux de guerre et les lazarets de réserve, étaient soignés et traités tout comme les blessés serbes,

n'ont pas eu de compréhension pour tant de charité. On a trouvé chez eux des revolvers cachés dans leurs lits et il fallait monter la garde dans les salles où se trouvaient des blessés albanais et turcs. Cela n'empêchait la sauvagerie des Albanais de se manifester. Tandis que les Turcs blessés disaient, les larmes aux yeux : « Nous vous avons combattus et vous nous traitez en frères (Kardasch-gibi) », un blessé albanais a arraché de ses dents de brute un morceau de la joue d'une sœur infirmière...

Et de ces brutes l'Autriche-Hongrie veut faire un État? Bonne chance! mais des savants autrichiens prétendent que cette tentative serait un malheur pour les Albanais eux-mêmes.

« Un gouvernement national — dit le *Dr Kurt Hassert*[1] — une autonomie de l'Albanie serait pour les Albanais un cadeau des Danaïdes. Entre tous les peuples balkaniques, les Albanais sont au plus bas niveau de culture, et ils ont un besoin absolu d'être *dirigés* pour pouvoir acquérir la maturité nécessaire à l'indépendance. »

1. Wanderungen in Nordalbanien, *Mitt. des K. K. Geogr. Gesellschaft*, Vienne, 1898, p. 369.

Mais revenons à l'histoire de l'Albanie qui fut, comme nous l'avons vu, en réalité l'histoire de l'État serbe à travers sept siècles tout entiers. Est-ce que ce pays, une fois conquis par les Turcs, n'a rien fait du tout que l'histoire générale eût consigné?

Oh, que si! D'après sa philosophie nationale : « A qui le glaive à celui la religion », la majorité du peuple albanais se convertit à l'islamisme. Sous ce rapport aussi la différence entre le peuple serbe et albanais est très caractéristique.

Nous avons indiqué plus haut, que la noblesse serbe tout entière, la grande et la petite aristocratie est tombée sur le champ de bataille de Kossovo. Un seul contingent de l'armée serbe s'était attardé pour cette bataille. C'était le contingent bosnien, et ainsi la noblesse serbe de Bosnie fut conservée. Lorsque plus tard la Bosnie fut réduite sous la domination turque, les magnats et la gentry bosniens seuls passèrent à l'islamisme et ce, pour sauver leurs *droits féodaux*. Mais la *nation* serbe tant en Bosnie qu'en Herzégovine et dans tous les autres pays serbes resta fidèle à la foi des ancêtres, parce que « la religion lui est plus chère

que la vie », parce que son dernier empereur aussi a montré « que le royaume des cieux lui était plus cher que celui de la terre », lorsqu'il s'engagea dans la lutte désespérée à Kossovo.

Le peuple albanais a observé une attitude toute différente. Non seulement ses petits dynastes et son aristocratie passèrent à l'islamisme, mais aussi la *masse du peuple*, parce que la religion du glaive victorieux était aussi toujours la sienne propre.

Le deuxième fait important de la domination turque dans les deux pays, c'est l'*émigration*. La différence des deux nations sous ce rapport est aussi très caractéristique. Tandis que les Serbes sont attachés à la glèbe et que la persécution la plus inhumaine n'a pu les décider à quitter leur patrie, tandis qu'il fallait que l'armée autrichienne partie à la conquête de la Turquie et renforcée par la nation serbe tout entière, fût battue, que les Serbes de la Vieille-Serbie, donnant suite à un appel de l'empereur « allemand », allassent s'établir en 1690 en Autriche, pour former là-bas la frontière militaire et le rempart de la monarchie contre les Turcs pour deux cents ans encore, tandis que ceci est la

seule grande émigration (en deux parties) des Serbes, l'émigration des Albanais dure des temps primitifs jusqu'à nos jours. Non seulement ils ont émigré en masse pour occuper les sièges abandonnés par les Serbes dans la Vieille-Serbie à la fin du XVII^e^ siècle, et pour exterminer systématiquement les Serbes qui y étaient restés jusqu'à la guerre balkanique, mais l'émigration des Albanais, par simple instinct de nomade, dure depuis des milliers d'années, depuis qu'on connaît son existence. Cette émigration a inondé toute l'Italie du Sud, de sorte que la Société biblique britannique était obligée de nos jours d'éditer l'Écriture sainte en deux langues albanaises, rien que pour les Albanais d'Italie. L'émigration des Albanais en *Grèce* ne fut pas moins considérable. En 1854, lorsque le royaume de la Grèce ne comptait qu'un million d'habitants, v. Hahn constata que pas moins de 200 000 en étaient Albanais. L'auteur de ces lignes vécut à Athènes de 1891 à 1893, et dans ses promenades aux environs les plus rapprochés de la capitale grecque il trouva des villages dont les habitants ne parlaient pas grec, mais ghègue ou tosque :

c'étaient des Albanais. Ils étaient devenus sous tous les rapports de bons citoyens grecs, mais dans leur famille ils étaient restés Albanais.

Cette rage albanaise d'émigrer qui dure depuis des milliers d'années, les a dispersés sur toute la péninsule. Ce n'est pas tout : il y a des villages entiers en Autriche-Hongrie qui sont habités par des Albanais. Ces villages s'appellent Nikinze et Herkovtze et se trouvent sur la frontière de Syrmie près de Mitrovitza.

Si par conséquent les hommes d'État d'Autriche-Hongrie veulent incorporer au nouvel État albanais tous les pays où se trouvent des Albanais, il faudrait que logiquement ils adjoignissent à l'Albanie la plus grande partie de la Péninsule balkanique, du moins la moitié ouest de Nikinze et Herkovtze jusqu'au Cap Matapan, d'autant plus qu'il serait alors plus facile de réaliser le plus ardent désir de la monarchie, celui de pouvoir mettre la main sur la ligne du chemin de fer de Belgrade à Salonique.

Vu le respect excessif que toutes les Grandes Puissances d'Europe ont témoigné à l'égard de la « démonstration militaire » de l'armée austro-

hongroise mobilisée, cette absurdité même a des chances d'être réalisée.

Résumons un peu ce que nous avons constaté jusqu'à présent :

Les Albanais n'ont pas de type national, n'ont pas de langue unifiée, n'ont pas de territoire national, n'ont jamais formé un État national, n'ont même jamais essayé d'arriver à un propre gouvernement national. Par conséquent l'invocation de la devise « le Balkan aux nations du Balkan » est tout à fait injustifiée par rapport à la fondation d'un État national indépendant en Albanie.

*
* *

Mais n'y a-t-il pas dans la manière de vivre et le caractère du peuple albanais des qualités qui en font un élément apte à former un État, et qui ont engagé les Grandes Puissances à octroyer aux Albanais un État national dans l'intérêt de la culture générale de cette partie du globe? Est-ce que peut-être la *conscience nationale* des Albanais s'est éveillée? Est-ce

qu'ils demandent eux-mêmes la fondation d'un Etat autonome?

Pour répondre à cette question nous allons lire les rapports des savants et des politiciens qui, en majeure partie citoyens et patriotes autrichiens ont traversé l'Albanie dans tous les sens pendant ces dernières années, pour étudier le pays à fond, avec la scrupulosité allemande et magyare.

Nous choisissons exprès des auteurs austro-hongrois pour répondre à la question posée plus haut, pour qu'on ne puisse pas nous reprocher de parti pris.

Écoutons d'abord le baron de Chlumecky :

« Il ne peut encore être question d'un réveil général de la conscience nationale albanaise. C'est qu'il y a tant de murs qui séparent les Albanais entre eux-mêmes. Tandis que dans le Nord 100 000 Albanais sont catholiques, les Albanais de la côte et du Sud confessent presque exclusivement la religion orthodoxe ou mahométane (65 p. 100 de mahométans, 20-25 p. 100 d'orthodoxes). Les mahométans sont divisés en deux sectes dont les Bektachis sont très fanatiques. *Le fanatisme religieux est le trait*

de caractère le plus prononcé de l'Albanais. Un large *abîme de haine* sépare les adeptes des différentes religions et confessions, un abîme que n'ont pu combler certaines tentatives venues du dehors; l'Albanais croit ne pouvoir mieux servir son Dieu qu'en vengeant par le sang toute offense faite à sa religion. *Nulle part en Europe la vie humaine ne vaut si peu de chose qu'en Albanie*, pays de la vendetta, laquelle n'est pas considérée comme un crime mais comme un devoir sacré, et où l'assassin trouve partout des portes ouvertes dont l'hospitalité le protège. Plus de 70 p. 100 des décès de la population masculine sont imputables à la vendetta (Degrand). Encore aujourd'hui on éprouve une espèce de honte de mourir dans son lit. La plus grande injure pour un Albanais est de lui crier : « Puisses-tu périr par une maladie ». Les prêtres catholiques combattent cette coutume barbare, mais en vain. Le Vali de Kossovo écrit le 6 septembre 1897 au Grand-Vizir : « Attendu que les autorités n'ont pas le pouvoir de faire valoir leurs ordres, tous les crimes restent impunis. Cela augmente toujours plus l'insoumission des Albanais. Tous les jugements

les tribunaux restent lettre morte, et la sécurité publique devient illusoire. » (Georges Verdène, *La Vérité sur la question macédonienne*, Paris, 905.) Hilmi Pascha se vantait en août 1903 vis-à-vis du marquis Guicciardini d'avoir réussi n peu de mois à « désarmer la population de l'Albanie supérieure, à immobiliser les criminels et à obtenir 5 000 réconciliations (de la endetta) par quoi autant de crimes avaient été mpêchés et la paix rendue à 10 000 familles. Guicciardini, *Impressioni di Macedonia.*) Mais succès ne fut pas durable. Bientôt après le épart des troupes concentrées en Albanie la ieille misère (lisez : les assassinats) parmi les lbanais recommença, et ce même état anarhique dure toujours. Et ce n'est précisément u'à cause de cette liberté effrénée qu'une artie des Albanais est fidèle à la Turquie. elle-ci voulut instituer un tribunal à Scutari y envoya deux juges. Mais le lendemain de ur arrivée ils furent assassinés par les Albaais. Les assassins ne furent point punis. Cette ossibilité de se livrer impunément à des vionces est si précieuse aux Albanais que, résinés, ils ont accepté — seuls parmi tous les peu-

ples de la Turquie — qu'on ne reconnût point, officiellement, leur individualité ethnique. Il est vrai qu'elle n'existe pas. Car la différence entre le nord et le sud n'est pas seulement de nature religieuse. Elle est aussi *nationale* et *linguistique*, et il y a dans les deux parties de tout autres mœurs, de tout autres coutumes et traditions. Même des différences anthropologiques se font valoir et des divergences de nature culturelle et économique augmentent encore la distance. Le cours du fleuve Skoumbi divise le pays en deux territoires totalement différents. Les Ghègues parlent une autre langue que les Tosques. Des dissensions qui durent depuis des siècles séparent ces groupes divisés en de nombreuses tribus, qui au point de vue religieux et social aussi sont étrangères les unes aux autres. » (Voir Chloumecky, *l. c.* p. 109-111.)

Quelques pages plus loin Chloumecky dit :

« Ces révoltes des Albanais dirigées tantôt contre les Serbes et les Monténégrins, tantôt contre les Bulgares [1] ont accrédité en Europe la

1. Le baron de Chlumecky appelle « révoltes » l'extermination systématique des Slaves en Vieille-Serbie et en Macédoine

égende de la vive conscience nationale des Albanais. La belle conscience d'unité d'un peuple qui est divisé en deux religions et quatre confessions, qui parle plusieurs dialectes et qui depuis peu d'années seulement a pu s'entendre sur un propre et unique alphabet! Le beau désir d'unité des Albanais, qui se livrent entre eux des batailles sanglantes, qui se combattent d'une montagne à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un vilayet à l'autre, et qui se haïssent à la mort! » (*L. c.*, p. 114-115.)

« La vendetta qui décime les montagnards, et les combats que se livrent les Albanais du Nord entre eux ou aux Tosques, sont assez au goût des Turcs. — Les Rajas se massacrent entre eux, ravagent de leur propre main leurs rangs et l'indifférence des Turcs sous ce rapport apparaît aux Albanais comme un privilège tout spécial! Le gouvernement turc respecte le droit d'assassinat que réclament les Albanais et sur-

à laquelle les Albanais se sont livrés sous la protection du gouvernement turc depuis de longues années, une extermination qui en la seule année de 1898 a obligé 10 000 Serbes à fuir de la Vieille-Serbie dans le royaume serbe et qui finalement a mené à la guerre de la Confédération balkanique contre la Turquie.

tout les Ghègues. Les deux parties y trouvent leur compte et s'en déclarent satisfaits. » (*L. c.*, p. 114.)

Mais le baron de Chloumecky n'écrit peut-être pas tout ce qu'il a vu de ses propres yeux. Suivons les voyageurs autrichiens et hongrois *in politicis* qui n'ont pas craint les dangers de vie que comporte un voyage en Albanie et qui, à cheval ou à pied ont traversé le pays dans tous les sens, et écoutons ce qu'ils rapportent.

Le baron Nopcsa qui voudrait, sinon excuser, du moins rendre compréhensible cette folie de la vendetta, et qui cherche à présenter les Albanais de la façon la plus avantageuse, ne peut pas s'empêcher d'avouer que dans la tribu de Šala 27 p. 100 de tous les décès d'hommes sont la suite d'assassinats[1].

« La vendetta — dit le médecin Dr Siebertz[2] — existe de droit dans ses conséquences les plus cruelles. Les querelles des tribus sévissent dans certaines parties sans pitié comme des chasses à l'homme.

1. François baron Nopcsa, *Aus Šala und Klementi, albanesische Wanderungen*, Sarajevo, Daniel A. Kajon, 1910.

2. *Aus dem nordalbanesischen Hochgebirge*, Sarajevo, 1909, p. 5.

» De même que nous sommes élevés à la charité, l'Albanais est élevé à la haine. A l'enfant albanais on inculque dès le commencement que telle ou telle famille est ennemie mortelle de la sienne; qu'elle lui a tué tant et tant d'hommes; qu'elle lui doit tant et tant de sang; qu'il n'a pas de devoir plus sacré que de les venger, et d'*exterminer toute la race de ses ennemis;* et que de cette façon il deviendra le héros de l'Albanie ». (Siebertz, *l. c.*, p. 91 et 92.)

« A plusieurs reprises nous aperçûmes, le long du sentier à mulet, de hautes pierres pointues appuyées contre un rocher ou contre les arbres. Chacune de ces pierres signifie un homme tué à cette place, et la pierre y reste jusqu'à ce que la vendetta soit accomplie, que le crime soit expié. Dès que cela est fait, la pierre est enlevée[1].

» Les *Chalas* sont la tribu la plus forte et la plus estimée du plateau de l'Albanie catholique du Nord, puisqu'ils comptent près de 4 500 âmes dans 500 maisons. Ils observent le plus sévèrement la vendetta, ce dont la grande quantité de maisons, détruites dans leur district,

1. Siebertz, *l. c.*, p. 138.

rend le témoignage le plus évident. » (Voir Siebertz, *l. c.*, p. 194.)

« Le soir, le missionnaire vint vers nous en nous invitant à entrer dans la maison, car après le coucher du soleil, dit-il, les Nikays se glissent de l'autre côté de la frontière de la tribu. Il est vrai que leurs balles étaient destinées aux Chalas, et que l'étranger restait intact du moment qu'il était reconnu comme tel, mais dans l'obscurité il était facile de confondre. Comme témoignage vivant de ces querelles sanglantes il nous montra au presbytère un garçon de huit ans, dont on avait tué, dans l'espace de quelques semaines, tous les parents de sexe masculin. » (Dr Liebert, *l. c.*, p. 24.)

« Je m'étonnais de voir que la colonie de Dragobiya se trouvait entre les mains de Chalas, dont le territoire est séparé de Dragobiya par le Grat qui est assez haut et où se trouvent les Čafa Valbons, tandis qu'on voudrait assigner les pacages avec leur accès commode de l'est aux Krasnići. Sur ma demande j'appris, que les Chalas se trouvaient là en conquérants, et que la conquête et la défense de cette place avaient occasionné maint combat

acharné avec les Krasnići. Lul Tchoka, le chef de la famille dont j'étais l'hôte, et qui est la plus estimée de l'endroit, me raconta non sans fierté que les membres de sa famille seuls avaient tué onze Krasnići dans ces luttes. » (Dr Liebert, *l. c.*, p. 61.)

Et cependant tous ces meurtres n'avaient pas été accomplis par vendetta, mais pour ravir le bien d'autrui! Et ces cas sont encore assez fréquents en Albanie.

« Dans l'ombre du rocher de San Martino se dissimulait jadis un village aisé, qui était presque une petite ville. Plus de 300 familles turques s'y étaient installées; il est probable aussi qu'elles aient posé le premier fond de l'aisance qui règne aujourd'hui dans ce pays. Mais il ne faisait pas bon habiter la frontière de Merdita. En incendiant et en tuant, les hommes de Bib Doda se jetèrent sur la riche colonie turque, dévastèrent la colonie et chassèrent ses habitants. Seul un certain nombre de tombes turques témoigne encore aujourd'hui que là vivaient dans le temps des disciples du prophète. » (Siebertz, *l. c.*, p. 123.)

Dans la vallée de ces « sur-voleurs » — nom

caractéristique! — les Miridites volent aux gens la chemise qu'ils portent sur le dos.

« Le brigandage était considéré autrefois chez les Malzores comme une *industrie fort chevaleresque.* » (Siebertz, p. 80.)

Steinmetz parle longuement de la grande désorganisation de la vie publique à Merdita. Il rapporte que le « brigantagio » fleurit à Merdita et que les Mirdites sont connus comme de fameux brigands. Ils infestent la route commerciale de Scutari à Prizren qui longe leur frontière du nord, la barrent souvent pendant des semaines à toute circulation, se pillent les uns les autres, mais exercent de préférence une activité de brigands de bétail sur le littoral. Au han de Kalimatchi, Steinmetz vit un garçon de quinze ans à peine qui, une semaine auparavant, était descendu dans la plaine avec deux camarades du même âge pour ravir du bétail, et qui avait à cette occasion tué le propriétaire du troupeau par un coup de fusil. « Naturellement — ajoute Steinmetz — de pareils crimes restent entièrement impunis, car les habitants de la plaine ne se hasardent pas dans la montagne, et les Turcs n'osent même pas mettre le pied

dans la Merdita. » (Cité par Siebertz, p. 126.)

Lorsque Steinmetz voulut aller à Lourya Eper, il ne put d'abord avoir aucun guide. Le maître de la maison déclara d'une façon péremptoire que ni lui ni aucun membre de sa famille ne pouvait l'accompagner, puisqu'il *devait du sang* à Lourya Eper. Et rien ne put décider les deux autres Louryanais présents, puisqu'ils avaient, eux aussi, à craindre des vengeances sanglantes. Des 300 familles de la tribu pas moins de 250 sont en querelle de sang les unes avec les autres. Dans aucune autre partie de l'Albanie on ne voit si peu d'hommes *dehors*; ils se gardent, à l'abri de leurs maisons, de la balle du vengeur[1].

« En passant — continue le même auteur — devant une Koula, nous fûmes invités par la fenêtre à entrer. J'acceptai avec d'autant plus d'intérêt que le missionnaire m'avait annoncé auparavant, que cette famille depuis des années déjà était « n'dchak », « dans le sang ». J'étais surpris de constater la sévérité et les conséquences de la séquestration qu'impose la vendetta. A l'étage supérieur deux hommes nous

1. Voir Steinmetz, *l. c.*, p. 48.

reçurent, à qui un teint blafard donnait l'aspect de forçats. Depuis *douze ans* les deux frères n'avaient quitté leur Koula. » (Steinmetz, p. 17.)

« Dans le presbytère de Brnje nous étions assis devant l'âtre avec un voisin qui s'appelait Džok Kara. C'était un personnage intéressant. Il avait tué neuf hommes, dont un de sa propre tribu. Pendant dix ans il avait vécu à Matja dans un exil volontaire et n'était rentré qu'après la mort d'un de ses fils tué par la famille ennemie. Son récit fut interrompu par un messager qui venait chercher le missionnaire chez un mourant à *Stogou*, endroit éloigné d'une heure. Ce n'est que tard dans la nuit que le prêtre rentra profondément bouleversé. Depuis des années les hommes d'une famille qui devait du sang n'y avaient quitté leur Koula, jusqu'à ce jour où un d'eux, qui n'était même pas l'assassin, s'étant éloigné de quelque pas de la maison pour guetter une vache, avait rencontré par hasard celui à qui incombait la vengeance; sur-le-champ celui-ci avait tiré sur lui et l'avait blessé mortellement au bas-ventre. Le vénérable père accepta comme faible consolation que désormais le vieux

crime était expié et que la famille en même temps que celui qui l'avait chargée de la dette de sang était libérée de sa captivité. » (Steinmetz, *l. c.*, p. 18.)

Lorsque enfin Steinmetz eut trouvé un guide pour la Lourya, il décrit les aventures de ce voyage de la façon suivante :

« Nous partîmes le 21 août, mais ne pûmes pousser bien loin. A peine avions-nous, après avoir traversé une côte doucement inclinée et recouverte d'herbe, commencé à monter la pente escarpée et boisée de la Kounova, que nous fûmes arrêtés par des cris très forts et pénétrants, venant d'un champ éloigné, et qu'on nous demanda ce que nous avions l'intention de faire là-haut. Notre réponse que nous voulions visiter les lacs fut suivie d'un ordre de retourner. Nous ne l'écoutâmes pas et continuâmes à monter. Mais on commença à bouger derrière nous. Nous entendîmes des cris de-ci et de-là, et bientôt nous vîmes de différents côtés des hommes armés nous suivre en courant. De nouveau nous fûmes invités à descendre et cette fois on menaça de tirer sur nous. Comme toute résistance aurait été

absurde, nous décidâmes, après une courte délibération, de céder. Sur le pré un groupe d'hommes qui gesticulaient violemment nous attendait déjà ; un d'eux surtout se mit à crier contre nous d'une façon si farouche que je m'attendais à tout moment à une rencontre sanglante. Ce que nous cherchions là-haut? Que voulait donc cet étranger à Lourya? Peut-être même lever les trésors enfouis là-haut? Cela, on ne le concéderait jamais de la vie ; les trésors appartenaient aux Louryanais! Des questions et des cris pareils mugissaient autour de nous, mêlés de malédictions et de menaces, de toutes parts, lorsque nous nous dirigeâmes vers l'église qui était proche, protégés par le prêtre de l'endroit qui cherchait à tranquilliser la bande excitée. Le missionnaire de Roubigou et moi respirâmes de soulagement, lorsque nous fermâmes la porte du presbytère derrière nous. Les Louryanais s'assirent sous un arbre près de l'entrée et s'égosillèrent en devisant tapageusement sur notre témérité. Le curé resta avec eux. Lorsque la tempête se fut apaisée un peu après un certain temps, il rentra pour me faire connaître le résultat de ses efforts. Sur sa

déclaration qu'en vieil ami j'étais venu lui rendre visite, on lui avait déclaré nettement que je pouvais rester dans la maison de mission aussi longtemps qu'il me plaisait, mais que toute autre tentative de visiter les environs serait empêchée par la force. Plus tard deux Louryanais qui déjà auparavant avaient été les plus tranquilles entrèrent aussi dans la chambre et discutèrent très raisonnablement cette affaire. Ils prétendirent que notre excursion aurait été, en haut aussi, exposée à des périls, puisque les Louryanais s'y querellaient sans cesse avec les Sélitanais. Comme pour confirmer ce qu'ils venaient de dire un homme entra brusquement, sans haleine, tellement il avait marché vite, et raconta qu'il venait de tuer, il y a deux heures, un Sélitanais sur la Kounova. En rentrant de sa chaumière il avait aperçu quatre Sélitanais dont les mouvements précautionnés lui faisaient soupçonner qu'ils étaient en expédition de brigandage. Il les avait suivis en se glissant à l'abri des haies et des champs et envoyé à l'un d'eux une balle dans le dos, lorsqu'ils s'étaient arrêtés au-dessus d'un petit bassin pour épier un petit troupeau louryanais qui passait en bas.

Les brigands ainsi surpris par derrière avaient riposté aussitôt par des coups de fusil, mais notre homme s'était échappé sain et sauf et venait maintenant alarmer la vallée, puisqu'on pouvait s'attendre à des représailles de la part des Sélitanais. » (Voir Steinmetz, p. 57, 58.)

La situation intérieure à *Selita* correspond à celle des tribus voisines. Au dehors on se manifeste, ici aussi, par des expéditions de brigandage. Mais celles-ci sont plus rarement dirigées vers le littoral ; leurs principaux buts sont plutôt la riche Matya, qui s'étend si commodément au pied des montagnes de Selita, et le paysage de Reka. Tandis que les Bškašianais n'ont pas peu de respect des Matyanais, ceux-ci, de leur côté, craignent les Sélitanais qui comme la foudre foncent sur eux de leur désert rocheux. Et de même que les Zadrima n'osent pas aller reprendre à la Mirdita ce qu'on leur a enlevé, de même aucun Matyanais n'ose mettre le pied dans Selita. Il arrive même assez fréquemment qu'on engage dans la Matja des Selitanais ou des Kšélanais pour exécuter la vendetta sur des hommes de la même tribu.

Vraiment admirables sont les expéditions de

brigandage dans la Reka. Quand on les entend raconter on s'étonne qu'elles soient inconnues en « Europe »; on s'imagine être hors de notre continent ou dans les temps fabuleux du passé. Reka est le paysage à l'est du Korab et de la Dešat planina qui le séparent de Dibra. Sa population est *presque exclusivement bulgare* (?). En été les merveilleux pâturages de ce vaste plateau sont animés de nombreux troupeaux. Cette richesse en bétail et le caractère peu belliqueux des Rékanais incitent les Sélitanais à de toujours nouvelles expéditions. En grandes bandes, jamais au-dessous de 50, le plus souvent réunis à 100 ou 200 hommes, ils marchent généralement secondés par les Louryanais, pendant plusieurs nuits. Se cachant le jour dans les forêts, ils passent inaperçus, monts et vaux, traversent le Drin noir et escaladent la paroi de rochers du Kirab couverte de neige éternelle et arrivent dans le territoire de Reka, y enlèvent d'un seul coup plusieurs milliers de brebis et de chèvres et emmènent aussi les bergers jusqu'au delà du Drin, pour que la chose ne s'ébruite pas avant qu'ils aient quitté

la Reka. Les quelques ponts qui couvrent le Drin et qu'il faut passer avec les troupeaux, sont occupés de postes militaires, il est vrai; mais que peuvent ceux-ci contre le nombre écrasant de ces hommes décidés et bien armés? La bonne réussite de l'expédition est fêtée à la maison par des salves de joie et des festins. Ensuite on procède à la répartition du butin. De temps en temps une expédition échoue, si le pays envahi est alarmé à temps. Ainsi, six semaines avant mon voyage une bande de brigands forte de cent hommes était revenue les mains vides et les têtes sanglantes. Elle prétendait qu'elle avait déjà enlevé à Reka 10 000 chèvres et brebis et fait prisonniers vingt bergers; mais l'énorme quantité de bétail avait attardé le retour, de sorte que les Rekanais avaient pu rassembler 500 hommes et rejoindre les brigands.

Les tribus des montagnes de l'ouest sont appelées « *dzim s'egra* » (*gens sauvages*). Moi-même je ne pus avoir, dans le temps, aucun guide pour m'y conduire.

Grand fut mon étonnement d'apprendre la façon dont les riches exploitent les pauvres

dans ce pays fermé à tout trafic. Ils prêtent de l'argent au taux excessif de 5 p. 100 par mois, c'est-à-dire de 60 p. 100 par an. Pour de petites sommes ils prennent comme gage mort un fusil, un revolver, une vache, etc., pour de plus grandes un pré ou un champ qui leur échoient si le terme de payement n'est pas observé. Si la valeur du gage dépasse la somme prêtée, le créancier n'insiste pas sur le payement, mais joint les intérêts et les intérêts des intérêts au capital, le débiteur ne pouvant très souvent pas remplir ses obligations, jusqu'à ce que la dette qui s'accroît vite atteigne la valeur du terrain, qui est ensuite enlevé au débiteur avec l'aide d'amis. Dans un cas par exemple, quelqu'un, pour une dette primitive de 50 piastres (10 K.) dut donner un grand terrain, la dette s'étant accrue en peu d'années à 10 tchesses (1000 K.).

Les Ksélanais incendient le littoral. Dans le temps cette industrie était particulièrement florissante. Souvent 50 à 100 hommes se réunirent pour ces incursions. Maintenant elles n'ont plus lieu qu'en petites bandes. C'est que le gouvernement turc ayant reconnu qu'avec des

gendarmes étrangers on ne pourra mettre un frein à ces brigandages, a pris des Ksélanais comme « zapties » à ses services, lesquels sont naturellement initiés aux endroits d'incursion et aux ruses de leurs compatriotes. Ils tiennent occupées, avec des détachements de troupes régulières, qu'on leur a adjoints en nombre supérieur, les issues des défilés dans la plaine. Mais même cela n'est pas un moyen radical, puisque les gardiens aussi qui ont leurs familles à Ksela, ont à craindre la vendetta. Par conséquent, les rencontres sont rarement sanglantes. D'habitude ces rencontres entre la gendarmerie et une bande d'envahisseurs se déroulent de cette façon que les zapties et les soldats, qui n'aiment non plus risquer leur vie, commencent de loin déjà à tirer en l'air, pour que les brigands puissent se mettre en sûreté à temps, ce qui est d'autant plus facile que ces expéditions n'ont lieu que dans la nuit. Revenus au quartier, soldats et gendarmes fanfaronnent sur la bravoure de leur attaque et le grand nombre de coups de fusil échangés.

A l'intérieur l'insécurité est encore plus grande qu'à Bškaši. Les habitants d'une com-

mune ne sont plus sûrs dans la commune voisine. Des attaques à main armée ont lieu, où l'on ne craint même pas les complots et les guets-apens. Il est prudent de ne pas perdre de vue celui qu'on rencontre, même quand il a passé. Le nombre de ceux qui par crainte de la vengeance ne quittent pas la Koula est particulièrement grand à Ksela.

En nous rendant à la Koula éloignée d'un quart d'heure de mon nouvel hôte Džin Kol Kola, nous fûmes accompagnés de deux jeunes gens, qui éclairaient le terrain devant nous en tenant leurs fusils chargés, et Džin lui-même regardait attentivement et continuellement de tous les côtés. Je connus plus tard la raison de cette vigilance. Džin avait tué deux voisins pour des querelles de propriété et se trouvait pour cela doublement « dans le sang ».

L'isolement de Džin ramenait très naturellement la conversation très souvent au triste état de choses régnant à Ksela. De toutes ses communications nous allons citer ici un événement qui me fut également raconté plus tard par le missionnaire. Au village de Mrena appartenant à la paroisse de Perlatay, village éloigné de

trois quarts d'heure de l'église, un jeune homme fut tué par un coup de fusil. Sur ce, son frère réunit quinze amis et attaqua avec eux les domestiques de l'assassin qui travaillaient au champ; ils en tuèrent quatre et en blessèrent sept. Ce massacre qui mit un grand nombre de familles dans le deuil, occasionna une excitation et une confusion énormes dans toute la commune. Personne n'osait sortir de sa Koula et personne du dehors n'osait mettre le pied dans ce pays avide de sang. Le jour et la nuit les partis ennemis se tiraient des coups de fusil de leurs maisons. Cet état de choses si préjudiciable à toute la situation économique du pays dura jusqu'à ce que l'assassin d'auparavant et le vengeur nouveau réussissent à tuer l'auteur du massacre. Alors on conclut avec l'aide du missionnaire un armistice d'un an, qui au moment de mon séjour à Perlatay durait encore et n'expirait qu'en novembre. L'affaire ne sera terminée que le jour où neuf autres hommes seront tombés, puisque des onze dettes de sang deux seulement étaient réglées.

En cours de route nous eûmes la société de deux Kselanais très déguenillés qui prirent place

à côté de nous. Mon browning excita naturellement leur intérêt, et celui qui avait pris place à côté de moi, me demanda de pouvoir regarder l'arme de plus près. Je ne pus refuser sa prière sans l'offenser. Mais mon compagnon dirigea de suite, comme par hasard, le canon de son fusil Martini, qui reposait sur ses genoux, sur ces deux; n'avait-on pas quelques semaines auparavant soutiré de la même façon le revolver au domestique du missionnaire de Bazya, lorsqu'il se rendait à Roubigou, pour lui voler ensuite le mulet et tout ce qu'il possédait, bien que les domestiques des ecclésiastiques soient généralement assez respectés? Mais après quelques instants on me rendit mon arme sans incident. (Steinmetz, p. 38.)

Nous arrivâmes dans une petite vallée qui est traversée par une petite rivière. Ici mon compagnon s'arrêta en déclarant : « Voici la frontière! » En même temps il prit le fusil de l'épaule et en examina la platine. De même il examina son revolver et me conseilla d'inspecter aussi mon browning. On a, à Bškaši, malgré les rapports qui lient les deux endroits, un grand respect des Matyanais, ceux-ci étant,

à cause de leur richesse, mieux armés, tandis qu'à Bškaši, on se sert encore beaucoup de fusils à baguette. Nous sautâmes par-dessus la rivière et nous nous trouvâmes dans la Matya.

Lentement nous montâmes la basse pente de l'autre côté, sur laquelle se trouvent dispersés les champs et les maisons de Karice. Nous n'étions pas encore arrivés en haut lorsque nous aperçûmes deux hommes qui étaient assis près du chemin. Džetan me dit à voix basse que l'un, nommé Mourad était l'homme le plus désavantageusement connu de Karice et conseilla d'accélérer le pas. Mais nous ne devions pas passer si facilement. Mourad nous cria sèchement : « Où allez-vous? » — « A Kam « siya » répondîmes-nous tout aussi laconiquement. « Venez ici. » — « Pourquoi? » — « Venez, vous dis-je! » Nous dûmes nous conformer à cette aimable invitation, les deux étant armés de fusils Martini, et des Koulas se trouvant tout autour de nous. Après un court bonjour, Mourad me demanda si je savais lire. A ma place Džetan répondit : « Non! » — « Tais-toi, est-ce que je ne vois pas que c'est un citadin? Et il ne saurait pas lire? » Il ne fallait

as une sagacité extraordinaire pour trouver
ela, puisque mon pantalon me trahissait. Pour
e pas le rendre méfiant en niant, je confirmais
es conclusions, en me déclarant habitant de
cutari et sachant lire, et sur une nouvelle
uestion je déclarais être en visite chez mon
ousin le curé de Bškaši, et me rendre à
amsiya, pour y transmettre des salutations de
ion ami à Aga i Mils, qui était l'homme le plus
stimé de toute la contrée. Sur ce, nous prîmes
lace; Mourad nous offrit sa tabatière et
aconta qu'il avait reçu une lettre quinze jours
uparavant, que personne ne savait lire. En
ême temps, il me tendit une feuille de papier
ayonnée. On y annonçait à Mourad qu'un
mi qui, à cause de la vendetta, avait pris la
ite, était heureusement arrivé à la côte. Natu-
llement le fuyard n'avait pas écrit l'épître
i-même.

Bškaši fait partie, de même que la Malciya
eši, des territoires les plus indigents de
Albanie. Ici, comme ailleurs, beaucoup de
milles ne peuvent se défendre de la faim.
ar ces circonstances, il n'est pas étonnant qu'on
nge à aller chercher ce qui manque dans les

plaines plus bénies de la côte. Il y a pe
d'hommes qui ne puissent se vanter d'un
expédition de brigandage. C'est pourquoi tou
homme de Bškaši qui est rencontré dans l
plaine, qu'il soit descendu avec des intention
pacifiques ou belliqueuses, est arrêté par le
autorités. Et il est défendu à tout homme de l
campagne de visiter les villes les plus proche
de Krouya et de Leš. Seules les femmes osen
circuler dans les bazars de ces villes. Les expé
ditions de brigandage sont de vieille date e
sont devenues une habitude et une coutum
par l'usage qu'en ont fait les générations, et o
les pratique *même sans nécessité matérielle*
Elles datent du temps où les Bškašianais habi
taient les gorges particulièrement inhospita
lières et inaccessibles du Mali Bškaši.

Un certain aventurier de Bškaši, *Mark
Kouli*, dont toute l'Albanie connaît le nom
mérite qu'on s'occupe un peu plus longuemen
de lui ; son audace et sa hardiesse sont célébrée
dans beaucoup de chansons. Toutes les foi
que j'interrogeais quelqu'un sur lui, que ce fû
un paysan ou un missionnaire, toujours on m
répondit : « C'était un homme! » Les plaine

la côte étaient absolument et sans restriction
sa merci, par suite de ses expéditions fré-
uentes à travers le pays, qui étaient toujours
écutées avec beaucoup d'énergie et de chance.
n l'y croyait inviolable et on tremblait rien
'en entendant son nom. Au printemps de
nnée 1903 enfin le gouvernement turc décida
envoyer un détachement militaire à Bškaši et
Ksela, dont les habitants n'étaient pas de
oindres brigands, avec mission de les punir.
brigadier du vilayet Skutari, Essad Pacha,
tra avec plusieurs centaines de fantassins et
ux pièces de montagne à Bškaši et cerna la
ula de Marko Kouli qui se trouvait dans la
llée du Mati près de Stogou, à une heure de
inye. Dans cette maison se trouvait celui
'on cherchait, avec cinq compagnons seule-
nt; mais la sommation de se rendre fut
usée sans plus. Les pièces de canon perçaient
grands trous dans les murs, mais Marko
uli s'y maintint toute la journée. A la tombée
la nuit il rompit avec ses compagnons le
don et chercha à se venger de la destruction
sa maison, en coupant les convois d'appro-
ionnements, qui ne pouvaient rejoindre les

troupes que par la vallée du Mati et le Ma
Drvenit. Le corps d'expédition fut obligé d
mettre une fin prématurée à son entreprise
ne put retrouver la plaine du littoral que par
que les Mirdites voulurent bien le laisser passe
par leur territoire, le retour par la route ind
quée plus haut lui ayant été barré par le
Bškašianais et les Kšélanais.

Mais Marko Kouli ne jouit plus longtemps d
sa gloire qui fut, si c'était possible, encor
augmentée par cet épisode. Une année plus tar
il trouva la mort dans la plaine au sud du Mat
Il était de nouveau descendu et conduisait dan
l'aube du jour un certain nombre de chevau
volés vers ses montagnes, lorsqu'un paysa
le rencontra et le tua d'un coup de fusil, sa
soupçonner qu'il l'avait ainsi mis hors d'état d
nuire. S'il l'avait reconnu, il n'aurait pas eu
courage de tirer sur Marko Kouli. Son frè
cadet beaucoup moins connu, Zef Koul
chercha à maintenir le prestige de la maiso
Lui aussi fut tué une demi-année plus tar
non lors d'une expédition de brigandage dan
la plaine, mais près de sa koula par un com
pagnon de clan. Il avait prêté de l'argent à u

voisin, dont il exigeait vainement la restitution. Un jour qu'on l'avait renvoyé encore, il s'éloigna en menaçant qu'il viendrait le lendemain encaisser la somme de force. Et il parut, armé d'un fusil Mauser devant la koula de son débiteur. Mais à peine s'était-il approché de la porte cochère, que le propriétaire ainsi menacé avec ses deux fils fit feu sur lui. Frappé dans la poitrine et dans le bras, Zef Kouli eut encore la force de tirer toutes les cinq balles de son fusil à répétition sur ses ennemis; l'un d'eux eut, à travers la solide porte, une main fracassée. Cet incident sert à illustrer l'état de choses tel qu'il règne à l'intérieur de ce petit pays.

Bškaši aussi peu que les paysages voisins de Matya et Kséla ne possède une autonomie assurée par l'autorité, autonomie dont jouissent la Maledya catholique au nord du Drin et la Mirdita. Mais *en fait* les trois tribus sont indépendantes, comme il apparaît pour les Bškaši par l'expédition d'Essad Pacha que nous venons de raconter. Ils ne payent point d'impôts, régissent tout seuls leurs affaires, sans se soucier le moins du monde de Scutari et de Stamboul. Les Turcs n'entrent dans leurs territoires

qu'en grand nombre d'hommes armés. Le chef du Bayrak, le bajraktar, n'a aucune puissance ici comme à Ksela, Selita et Lourya et à l'opposition des tribus des Malçores du nord du Drin, étroitement organisées, règnent une anarchie presque complète et une entière licence personnelle. Tandis que, dans le nord la justice est exercée d'après un droit de coutume qui régit la tribu tout entière, ici chacun réclame pour soi la juridiction comme l'exécution, et les pratique selon sa propre compréhension. Ici chacun est pour soi et contre tous. Il incombe à la famille de se venger sur l'assassin, le brigand ou le voleur, la tribu même ne s'en mêle pas. Le seul moyen d'expiation même pour de petits méfaits est une balle, personne ne pouvant forcer le malfaiteur à une indemnisation. La paix et le pardon ne peuvent pas être achetés ici par un rachat du sang. Ici le vieux principe : « le sang pour le sang » est encore en vigueur dans toute sa sévérité rigide et inexorable. La vendetta règne par conséquent à Bškaši et dans les tribus voisines nommées plus haut à un degré encore plus terrible que chez les Nikays et les Šala

très malfamés pourtant sous ce rapport. Si une famille tombe sous la vendetta, les membres mâles ne peuvent plus se hasarder hors de leur koula dans laquelle ils passent souvent beaucoup d'années dans une détention volontaire, tandis que les travaux des champs sont accomplis par les femmes seules.

Que la grande pauvreté de la population soit à un haut degré liée à cet état de choses, cela est assez évident. Beaucoup de familles abandonnent tout entières Bškaši sous la menace de la vendetta et vont se fixer dans la Matya, où on les reçoit à bras ouverts. Ils y vivent comme fermiers, ou on les emploie pour soigner les troupeaux, les Matyanais principalement occupés à la culture des champs étant peu experts dans l'élevage du bétail. Les fermiers livrent à leur propriétaire la moitié de la récolte, mais peuvent tenir leur propre bétail. (Steinmetz, p. 12, 13, 14, 15.)

Les *Mirdites* dont le pays stérile ne nourrit que bien pauvrement la population, descendent la nuit en expéditions dans la fertile Zadrima pour enlever du bétail. Dans les derniers temps les incursions s'étaient particulièrement accrues

et avaient été accompagnées de bagarres sa-
glantes. Les habitants de la plaine en furet
tellement exaspérés que tout Mirdite qui
montrait en bas était fusillé sans autre cér-
monie. De cette façon un des chefs des Mirdit
le plus estimé fut tué sur la route de Scutar
Un seul cri de vengeance passa à travers tou
la Mirdita. Des entretiens eurent lieu,
le soir de ma visite à Kalmeti 280 hab
tants de la montagne, fortement armés, de
Mirdites et des Ksélanais alliés avec eux att
quèrent l'habitation de celui qu'on soupçonna
être le principal malfaiteur, dans le district d
village de Kakariči non loin de la route Scutar
Leš. L'attaque n'eut cependant qu'un succè
partiel. La maison d'habitation n'était qu'un
koula ordinaire, comme toutes les koulas d
pays, une construction en pierres haute e
massive avec des murs épais d'un mètre et de
lézardes à la place des fenêtres; elle tint bo
contre toutes les attaques, aussi toute la journé
du lendemain; un Mirdite fut tué et un autr
blessé. Mais les constructions en bois annexe
devinrent la proie des flammes, et lorsqu'o
leva le siège, plus de 200 brebis, toute la for

tune en bétail de l'assiégé, furent emmenées dans les montagnes. (Steinmetz, p. 2.)

*
* *

Comment est-il possible que la propagande autrichienne et italienne, qui depuis tant de dizaines d'années est principalement menée par les prêtres catholiques et les écoles catholiques, n'ait pu contribuer tant soit peu à l'amélioration de cet état de choses sauvage, anarchique et meurtrier?

Pour répondre à cette question il faut nous initier un peu aux questions ecclésiastiques et confessionnelles, aux questions scolaires et propagandistes en Albanie. Il ressort des lettres du pape Innocent IV de l'année 1250, que Durazzo et tout le littoral a toujours fidèlement tenu à l'union avec Rome. Et comme aujourd'hui encore les territoires nommés dans ces lettres appartiennent à l'église catholique (moins les quelques exceptions de ceux convertis plus tard à l'islamisme), « on peut admettre que le lien noué alors aurait résisté à toutes les persécutions qui, sous les rois serbes, surtout

sous Stéfane Douchane, furent dirigées contre l'église catholique dans les confins de leur empire. Lorsque les querelles entre les héritiers de Stéfane ébranlèrent l'empire tout entier de ce tsar serbe, le gouverneur du territoire de Scutari à son tour s'affranchit de la suzeraineté serbe, et lui, Balche, seigneur de Scutari, se convertit avec ses vaillants fils Strachimir, Georges et Balche au catholicisme en 1368 et prêta au pape le serment d'obéissance et de fidélité. » (Siebertz, *l. c.*, p. 110.)

Eh bien, nous savons que le vieux gouverneur de Douchane en Albanie n'a pas renié la foi de ses ancêtres ; mais il n'est pas douteux que ses fils, pour des raisons de nécessité politique, ont passé au catholicisme. Mais lorsque le dernier Balchić fut tombé en combattant les Turcs, et que la Venise catholique devint maîtresse de l'Albanie, et plus tard encore, lorsque la république fut obligée de céder toute l'Albanie à la Turquie, les Albanais se convertirent à l'islamisme, non en « quelques cas exceptionnels » mais en masse, de sorte qu'aujourd'hui la grande majorité des Albanais est mahométane. Encore aujourd'hui de nom-

breuses conversions à l'islamisme se produisent. *Pouqueville* (dans ses *Griechische Reisen*, cité par Siebertz, *l. c.*, p. 109) raconte un exemple classique d'une pareille défection du christianisme. Le district de Karamouratades, dans la vallée du Mioussé moyen, compte 36 villages habités par les Albanais qui jusqu'en 1760 faisaient partie du diocèse de l'évêque de Pogonyani, évêque suffragant de celui de Bérat. A cette époque la pression qu'exerçaient les voisins mahométans sur ce pays chrétien devint si forte et insupportable, que tous les villages décidèrent unanimement, au commencement de l'année 1760, d'observer le carême de quarante jours avec une extrême sévérité, et que, si jusqu'à Pâques on n'avait eu de secours d'en haut, on abandonnerait l'ancienne religion et qu'on passerait à l'ennemi. Lorsque le dimanche de Pâques arriva et que l'état du pays ne s'était pas amélioré, ils chassèrent leurs prêtres et quelques rares familles qui tenaient à leur religion traditionnelle, et allèrent chercher de Premeti un Kadi et un Imam, devant lesquels ils déclarèrent leur conversion à l'islamisme. Mais à peine cela était-il

fait, qu'ils donnèrent libre cours à leur vengeance si longtemps contenue en faisant une incursion dans le territoire de Premeti. Les meurtres, les vols et les incendies accompagnaient leurs expéditions. Les femmes et les enfants prisonniers furent vendus comme esclaves. C'est qu'ils étaient maintenant des moslims! Et « là où est le glaive, là est aussi la religion » — telle était, n'est-ce pas, la philosophie populaire des Albanais!...

Mais la façon dont la religion est pratiquée même chez les Albanais catholiques, les faits suivants la montreront. Beaucoup de catholiques ont des noms mahométans. Mais dans le territoire de Scutari et des tribus des montagnes presque tous ceux qui portent des noms mahométans sont baptisés, vont à la messe, reçoivent les sacrements, etc. Il arrive à tout moment que des mahométans viennent demander aux curés catholiques des amulettes contre toute espèce de maladies, si ceux délivrés par les prêtres mahométans se sont montrés inefficaces. Le Père *Nou* s'est acquis parmi les mahométans beaucoup d'amis enthousiastes par l'empressement qu'il a mis à

délivrer des amulettes. (Siebertz, *l. c.*, p. 117.)

Le « frère » *Michačević* (*Po Albaniyi*, Zagreb, 1911) raconte qu'à Lourya, aux environs du Drin Noir les catholiques sont à demi mahométans, et les mahométans à demi catholiques. De deux frères l'un fête la Noël, l'autre fête le Beïram. Les catholiques marient leurs filles à des mahométans et inversement. Les musulmans vont le dimanche à la messe, et leurs femmes font la génuflexion devant l'autel. A Ibelia le chef Moustafa Agha reçoit les « frères » catholiques et les autorise à célébrer la messe dans sa maison. Chez les Mirdites, qui sont tous catholiques, il est de tradition de s'allier en mariage avec des familles musulmanes. Tous les efforts des prêtres catholiques tendant à ruiner ces vieilles habitudes n'ont pas eu de succès. Ils ont pu inculquer aux Albanais quelques rites extérieurs, mais ils n'étaient jamais à même d'implanter en eux un sentiment religieux. On construit des églises, on va à la messe, on laisse les armes devant l'église; mais à peine les a-t-on reprises après la messe qu'il y a de nouvelles effusions de sang. (Voir Gaston Gravier, *l'Albanie et ses*

limites, Extr. de la *Rev. de Paris*, 1913, p. 8.

Tout un village devint « turc » rien qu parce que le curé voulait lire la messe avan qu'il plût à ses ouailles.

Dans un village qui faisait partie de l'arche vêché de Scutari, le curé ne convenait plus au Malzores — pour plusieurs raisons. Ils lui enjoi gnirent de quitter l'endroit et de retourner Scutari. Le curé refusa, sur quoi les Chkipétares sans plus de cérémonie, l'enfermèrent dan une écurie, dans laquelle ils l'avaient appelé sou un prétexte quelconque. Ensuite ils envoyèren des messagers à Scutari chez le vieil archevêqu Mgr. Pasquale Guerini et lui demandèren catégoriquement de révoquer le curé et de leu envoyer un nouveau pasteur d'âmes. Ils tien draient en tous les cas le curé enfermé jusqu' ce qu'il soit révoqué. Le vieux prince d l'Église, le même jour encore, se rend à cheva dans leurs montagnes pour examiner le cas mais il demande avant tout que le curé so élargi. Mais les Malzores refusent. « Nous vou lons bien nous entendre avec toi, » réponden ils à l'archevêque, « mais que le curé n'y so pas. » Pendant qu'ils parlementaient ainsi il s

faisait nuit, et l'évêque voulut se rendre au presbytère pour y coucher. Mais conformément à la coutume albanaise il refusa de coucher dans une maison dont le patron ou représentant autorisé n'était pas présent pour le recevoir comme hôte. En invoquant cette coutume il demanda l'élargissement du curé, au moins pour cette nuit, pour que celui-ci pût remplir ses devoirs de maître de la maison. Mais ce fut en vain. Sur quoi le vénérable et vieil archevêque se rendit près de son curé dans l'écurie et y chercha un repos précaire. Le lendemain matin les négociations furent reprises et on tomba finalement d'accord sur la proposition de l'archevêque d'emmener le curé à Scutari jusqu'à la conclusion de l'enquête sur les griefs des paroissiens. « Bien, nous lui rendrons donc la liberté. Mais il faudra que tu nous donnes quelqu'un comme garant qu'il n'incite personne à le venger sur nous. » — « C'est moi qui serai garant, » déclare monseigneur Guerini. Mais les montagnards répondent : « Non, tu n'es pas bon comme garant, car tu es évêque et tu es vieux. S'il se venge, *nous ne pouvons pas tirer sur toi*, parce que nous te vénérons. Il faut que

tu nous donnes un autre garant, *sur qui nous puissions tirer.* » Et l'évêque dut envoyer chercher son domestique de la ville, pour que celui-ci restât en haut, au village, comme garant sur lequel « on pouvait aussi tirer ». Alors seulement il put s'en aller avec le curé libéré... Mœurs de Malzores!... (Siebertz, *l. c.*, p. 118-119.)

Combien la religion est chère aux Albanais, ressort du fait suivant que relate Gaston Gravier (*l. c.*, p. 9) :

« La population albanaise et albanisée déclara de suite après l'installation des troupes serbes dans son pays vouloir abandonner l'islam pour devenir orthodoxes. Obéissant à un scrupule des plus louables le gouvernement serbe dut interdire toute conversion avant la fin des opérations et le retour à des conditions normales d'existence. »

Il n'y a pas à dire, l'église catholique qui règne absolument dans l'Albanie du Nord et sur le littoral albanais depuis 1250, avec la « petite interruption sous les rois serbes », s'est acquis une grande autorité dans ce pays et a vraiment beaucoup fait pour la civilisation des peaux-rouges européens!!...

*
* *

Comment se fait-il et d'où vient-il que la toute-puissante Église catholique qui dans tous les autres États d'Europe, où elle était prépondérante, a fait des prodiges, se soit montrée impuissante juste en Albanie?

Parce que les prêtres catholiques en Albanie ne peuvent pas vivre et travailler pour leur vocation *spirituelle* seule. Ils sont des *agents politiques* de deux grandes Puissances qui se disputent l'influence en Albanie, et par lesquelles ils sont entretenus rien que pour faire de la propagande politique pour l'une d'elles.

Ces deux Puissances sont « alliées », sont membres de cette Triplice qui commande aujourd'hui en Europe. C'est *l'Autriche-Hongrie* et c'est *l'Italie*. Il est très instructif de voir comment les deux « alliés » se combattent en Albanie, parce que chacun d'eux voudrait « réserver » ce pays à lui tout seul.

L'Autriche-Hongrie, après avoir déjà gagné un grand *arrière-pays* pour sa Dalmatie, aimerait pouvoir s'approprier une nouvelle

côte, de Skadar à Argyrocastron, premièrement pour se prémunir par la possession d'Avlona contre l'Otranto italien, et ensuite, pour pouvoir empocher plus tard, à cause de cette côte, toute la Vieille-Serbie et la Macédoine; car de cette façon seulement la monarchie peut s'assurer une route libre à Salonique.

Et l'Italie de son côté considère sa tâche nationale comme non terminée aussi longtemps que Trento et l'Albanie ne sont pas devenues provinces italiennes; car de cette façon seulement l'Adriatique peut être transformée en un lac italien.

Voilà la mission de la propagande autrichienne et italienne en Albanie et non l'éducation intellectuelle et spirituelle et la civilisation des Albanais.

Écoutons, ce qu'en dit H. Charles Woods :

« La propagande catholique en Albanie a été puissamment secondée par l'Autriche dans ces cinquante, mais surtout ces trente dernières années. Ses agents, piliers du catholicisme romain, ont travaillé infatigablement à exciter la rivalité religieuse, mais surtout à élargir l'abîme qui sépare les chrétiens des mahométans.

En quoi ils furent admirablement soutenus par les prêtres catholiques, qui étaient en majeure partie des franciscains, ayant d'abord étudié à Scutari, puis en Autriche; ceux-ci se sont surtout soulevés contre les mariages mixtes. Pour un zèle pareil un curé de village entretenu par l'Autriche fut promu dernièrement évêque de Poulati.

» La propagande autrichienne dans l'Albanie du Nord fut facilitée par la fondation d'écoles, qui de tout temps ont été ouvertes sous les auspices de l'Autriche et de l'Italie. De suite après l'arrivée des jésuites à Scutari vers le milieu du siècle passé la première école entretenue par l'Autriche fut inaugurée. En même temps l'Autriche fut reconnue comme puissance protectrice des catholiques en Albanie (par qui?). Outre cette école qui existe encore, les franciscains fondèrent une école pour les garçons des Malisores. Cet ordre prépare la fondation d'une autre école de garçons et de filles. Dans toutes ces écoles l'instruction est purement *livresque*, mais nullement pratique. Les garçons qui passent par cette école ne peuvent faire autre chose que des services de

bureau. Les filles ne savent broder que sur des modèles européens, du fatras inutile; mais elles ne sont pas à même de se confectionner des habits à elles-mêmes.

» La *propagande italienne* a commencé quelques années plus tôt, mais n'a pas atteint l'importance de celle de l'Autriche. A Scutari, ce centre de l'intrigue et de la corruption, où chacun n'est qu'un manœuvre soit de l'Autriche soit de l'Italie, les Italiens n'ont pas seulement fondé une maison de refuge, mais encore trois écoles, une pour garçons, une pour filles et une pour orphelins. En outre il y a des écoles italiennes à Avlona et à Janina.

» Autrefois l'Autriche avait la supériorité en Albanie, parce que les prêtres étaient élevés à l'intérieur de la monarchie et que la plupart d'entre eux étaient entretenus et payés par l'Autriche. Mais en ces derniers temps l'influence italienne s'est étendue. Celle-ci s'explique en partie par le fait que les écoles italiennes ne donnent pas seulement une instruction religieuse, mais aussi pratique et utile à la vie. C'est pourquoi ces écoles ne sont pas seulement fréquentées par des chrétiens mais aussi par des

mahométans, parce qu'ils y peuvent apprendre la menuiserie et d'autres métiers. Les filles apprennent dans les écoles italiennes à travailler à la machine à coudre, à tailler et à confectionner des habits. En outre les jésuites qui défendent les intérêts autrichiens dans l'Albanie du Nord, sont devenus très impopulaires, parce qu'ils se sont emparés de beaucoup de terrains, parce qu'ils ont des affaires d'imprimeurs, de relieurs de livres, de tailleurs et qu'ils rendent impossible par leurs prix toute la concurrence des maîtres albanais. » (Voir M. Charles Woods, *La Turquie et ses voisins*, p. 91-93.)

« Combien cette augmentation de l'influence italienne en Albanie est douloureusement ressentie par l'Autriche, nous le verrons mieux dans le livre cité plus haut du baron de Chloumecky sur *l'Autriche-Hongrie et l'Italie*.

» Pour amener même ceux qui demeurent loin, dans les montagnes, aux écoles italiennes, le gouvernement italien a, sur la proposition de son consul général à Scutari, le Commendatore Leoni, homme extrêmement actif, alloué une certaine somme pour héberger et soigner de pareils enfants gratuitement à Scutari. En

attendant cette action n'a pas dépassé le stade d'essai, mais cette institution doit, d'après les intentions du consul général, être élargie avec le temps et devenir une espèce de séminaire gouvernemental. De plus, l'association « Dante Alighieri » et le Collegio di S. Adriano ont, outre le gouvernement, alloué des bourses pour des élèves indigents. — Le gouvernement royal italien a en outre acquis à Scutari une superficie de 2,700 mètres carrés en vue d'y ériger une nouvelle grande école, et les Salésiains, dont l'activité délibérément italianisante dans les Balkans est connue, y ont de même acheté des terrains étendus pour construire, avec le concours du gouvernement, un hôpital et un orphelinat.

» Les dépenses annuelles pour les écoles à Scutari seules grèvent le budget italien de plus de 60 000 livres. Quelle importance le parlement et le gouvernement italiens ne doivent-ils pas attribuer à cette propagande, pour accorder sans hésitation les sommes nécessaires!

» Cette libéralité pour des institutions scolaires albanaises gagne en importance si on se rappelle combien est misérable l'état des écoles

dans l'Italie du Sud.... Des écoles sans fenêtres à proximité immédiate du fumier s'y rencontrent assez fréquemment; 87 p. 100 des écoles à Terano manquent d'eau, 16 p. 100 seulement ont la grandeur réglementaire, 99 p. 100 n'ont pas de cabinets!... Lorsque vis-à-vis d'une situation si honteuse la proposition fut faite, de la part des socialistes, d'acquérir pour l'État les écoles élémentaires, — la Chambre refusa pour des raisons financières. Combien grands doivent être les intérêts qui incitent le parlement italien à accorder à mains ouvertes les moyens pour des institutions scolaires en *Albanie*, tandis qu'on laisse dépérir dans la misère et la maladie, pour des raisons budgétaires, les enfants de son propre pays dans des écoles contraires à l'hygiène?

» En Italie même il y a quelques institutions qui servent en partie à l'éducation d'instituteurs pour l'Albanie, en partie à un enseignement supérieur de jeunes gens albanais.

» C'est ainsi qu'on a fondé, à l'Institut royal oriental de Naples une chaire albanaise, c'est ainsi que le Collegio Italo-Albanese di S. Adriano à S. Demetrio Corone a été mis en état par la

subvention du gouvernement de former un grand nombre d'instituteurs et de prêtres pour l'Albanie, tandis qu'on aurait dû croire que Grottaferrata aurait pu suffir amplement comme pépinière de prêtres albanais. C'est que l'Italie, dans cette action, part du principe que le travail le plus intense est nécessaire pour atteindre le but, et que la récompense attendue mérite un assez haut enjeu. Voilà la raison de l'activité fiévreuse des consulats, dont le nombre augmente d'année en année, sur l'instigation des parlementaires les plus éminents, et à la disposition desquels on met des moyens toujours plus considérables. Voilà la raison des subventions libéralement accordées par le gouvernement aux nombreuses associations qui cultivent les relations entre l'Italie et l'Albanie. Voilà la raison des tentatives faites en vue de couper en deux le lien qui unit les catholiques de l'Albanie à l'Autriche, lorsqu'on soutient la création d'une représentation diplomatique ottomane près du Vatican, par quoi on espère rendre superflu le protectorat autrichien. » (Voir Chloumecky, p. 167-170.)

« Encore aujourd'hui la langue italienne est

obligatoire dans les écoles des jésuites subventionnées par nous; le directeur de l'école de Scutari est italien de naissance. Depuis quelque temps seulement l'italien n'est qu'un enseignement facultatif chez les franciscains se recrutant en partie d'Albanais.

» Si ce n'était si infiniment triste, on pourrait écrire une satire sanglante sur la sollicitude avec laquelle durant des années nous avons dépensé des sommes assez considérables pour inculquer aux Albanais, sur lesquels nous nous efforcions d'acquérir une influence durable, la connaissance de cet idiome précisément qui est dominant à quelques lieues marines de distance, et dans lequel on prêche maintenant la haine et l'hostilité contre le professeur d'autrefois, et contre la monarchie naïve, qui dans son aveuglement ne pensait pas que l'Italie pourrait un jour tendre sa main de l'autre côté du détroit, et qu'elle la tendrait d'autant plus sûrement que nous lui avons préparé le terrain d'une façon si aimable.

» L'Italie sut très habilement tirer profit de nos travaux antérieurs. Mais naturellement les écoles qu'elle reçut de nous ne pouvaient lui

suffire... et l'on dut créer, en vue d'une intense propagande politique, des institutions scolaires spéciales. Et en réalité le gouvernement italien se mit avec beaucoup d'énergie à la fondation d'écoles en Albanie. Il est très curieux de voir qu'elles sont désignées comme « écoles royales », — étrange dénomination, qu'aucun des États qui entretiennent des institutions d'enseignement en Orient n'a trouvé bon de choisir. Le nombre de ces écoles royales italiennes va en s'accroissant de jour en jour. L'Italie vouait une attention toute particulière à la ville de Scutari, considérant avec raison, que c'était l'endroit de beaucoup le plus important de l'Albanie supérieure.

» Le marché de Scutari est toutes les semaines fortement fréquenté par la population de la montagne, qui se trouve dans une complète dépendance économique de Scutari. Mais cette dépendance économique a pour suite aussi la dépendance politique, et là est la grande importance qui revient à la ville de Scutari. C'était donc une politique bien calculée de la part de l'Italie de n'aspirer pas seulement à la primauté économique — nous verrons plus

tard que la monarchie est en voie d'être commercialement repoussée de Scutari — mais de s'assurer aussi par de nombreuses fondations d'écoles une grande influence politique. C'est ainsi que nous trouvons dans Scutari seul à côté d'un asile pour enfants italiens, dans lequel en 1904-1905 170 enfants furent inscrits, une école élémentaire pour garçons (chiffre de fréquentation : 150) une autre pour jeunes filles (165), une école commerciale et technique, et une école industrielle. En plus de cela on fonda un musée commercial, un petit observatoire météorologique et une clinique gratuite pour les pauvres. Ensuite on créa à Durazzo (école élémentaire, cours du soir, asile), à Valona, à Elbassan et en d'autres endroits importants (par exemple à Janina deux écoles élémentaires et une école industrielle) des institutions scolaires italiennes. Il est significatif pour les buts qu'on poursuivait que dans quelques-unes de ces écoles qui, prétendait-on, devaient servir à *éveiller la conscience nationale des Albanais, la langue albanaise n'était pas du tout enseignée dans les classes inférieures*, ou, comme par exemple à Valona, qu'on enseigne exclusi-

vement l'italien dans toutes les classes[1]. »

A la monarchie qui n'a pas institué une seule école allemande, l'Italie impute, tout à fait dans l'esprit de Cheradame, des tendances de germanisation dans les Balkans;... mais en même temps on veut nous faire croire sur parole ceux qui veulent donner à toute cette propagande scolaire italianisante, à toute cette action italianisante de notre allié l'apparence d'un complet désintéressement. Un désintéressement dont commencent déjà à douter sérieusement même quelques Albanais, qui démontrent que les Italiens méprisent la langue albanaise et se comportent en Albanie « comme si le pays était déjà sous la domination effective de l'Italie ». (Anselmo Lorecchio, *Il pensiero politico albanese*, Roma, 1905.)

D'ailleurs celui qui connaît l'esprit qui règne dans ces écoles, qui sait quels sentiments on inculque aux enfants, quelle influence exercent, même sur les parents des élèves, les fonctionnaires royaux italiens, professeurs dans ces écoles, celui-là pourrait s'étonner qu'on essaye encore toujours de mettre en cours la légende

1. Chlumecky, p. 162-166.

du travail désintéressé et civilisateur, accompli par l'Italie dans un esprit albanais national.

San Giuliano décrit ouvertement la profonde impression qu'il a ressentie lorsque lors de sa visite dans une de ces écoles à Scutari « sous les accords de la marcia reale tous ces enfants étrangers se levèrent en chantant : *Viva l'Italia e Viva il Re* ». (Lo stato dell' Albania e il compito dell' Italia, *Giornale d'Italia*, 23 juillet 1902.)

Les écoles autrichiennes sont sans exception de nature purement confessionnelle.

« Combien est puissante l'influence des consuls pour la fréquentation des écoles italiennes, nous le déduisons du fait, qu'une vacation de plusieurs mois du consulat italien à Durazzo pendant l'année scolaire de 1905-1906 eut pour conséquence une baisse du chiffre des élèves de 70 à 40. » (Chlumecky, p. 165-166.)

Mais la lutte entre les puissances alliées en Albanie n'est pas restreinte à l'Église et à l'École. Elle passe avec une violence toujours croissante sur le domaine de l'économie nationale, qui aujourd'hui détermine toute politique.

*
* *

A première vue il semble douteux qu'on puisse en général parler d'une économie nationale en Albanie, dans un pays où il n'y a même pas encore de routes. Même le grand admirateur des Albanais, le baron Nopcsa est obligé de dire, à propos des chemins en Albanie : « La communication entre les deux endroits est appelé chemin, euphémisme qu'on peut payer de sa vie. » (Nopcsa, *l. c.*, p. 70.)

Pour ce qui concerne l'état des routes en Albanie, les paroles avec lesquelles les autochthones se saluent en se rencontrant dans la montagne sont significatives :

« A keni mujt? » c'est-à-dire : l'avez-vous pu? est la question, et « Po, kadal, kadal » c'est-à-dire : oui, lentement, lentement (nous l'avons pu) est la réponse. (Voir D[r] Siebertz, *l. c.*, p. 22.)

Un gué conduit à travers le Drin à Dušmani. Autrefois on entretenait ici un bac, mais lorsqu'une querelle sanglante éclata entre Doušmani et Beresa, on se persuada qu'un

pareil instrument de communication avait aussi ses désavantages et l'on *brisa le bac en petits morceaux*. Mais peu à peu le besoin d'en avoir un se fit valoir, et il a été remis plus tard ; mais lorsque j'arrivai au Drin en 1905 et que je voulus aller à Doušmani, je dus passer le fleuve à gué : le nouveau bac avait, après une courte existence, à cause de nouvelles difficultés, partagé le sort de son prédécesseur et avait été expédié en morceaux dans le Drin. On se sert pour traverser les fleuves de bacs en peau de chèvre. (Voir Dr Siebertz, *l. c.*, p. 4, 5 et 6.)

Une traversée des pays montagneux d'Albanie exige de la part du voyageur une force de résistance physique et psychique vraiment surhumaine.

Parfois le voyageur est forcé de traverser certains fleuves « sur des passerelles très périlleuses, confectionnées simplement avec des entrelacs de verges ». (Nopcsa, *l. c.*, p. 10.)

Sur de pareils chemins l'exportation du plateau albanais doit être amenée dans la plaine et à la côte, et à de pareilles communications il faut confier l'importation autrichienne et ita-

lienne dans toute l'Albanie, et malgré cela la lutte commerciale sévit entre les alliés.

De quoi s'agit-il dans cette lutte?

Y a-t-il des trésors à déterrer en Albanie?

En réalité l'Albanie fait partie des pays les plus pauvres de l'Europe.

A Merdita le taux pour les intérêts balance entre 40 et 60 p. 100.

On peut admettre qu'un homme avec un revenu annuel de 160 couronnes en moyenne peut subsister. (P. 149.)

Le pays montagneux de l'Albanie du Nord produit beaucoup moins de maïs qu'il n'en consomme; il est donc réduit aux achats dans la plaine bien cultivée de Scutari. Comme d'ailleurs cette plaine de Scutari doit nourrir outre une grande partie de l'Albanie une partie considérable du Monténégro qui est encore bien moins fertile, une mauvaise récolte dans la Cerna gora est accompagnée de la réaction la plus désastreuse en Albanie.

A Mnela les marrons sont moins chers que le maïs; on ne connaît pas les pommes de terre dans toute la Malciya.

Abstraction faite de *la stérilité du sol dans la*

Malciya, la cause de l'état primitif de l'agriculture en Albanie est à chercher dans l'état général où se trouve le pays. On ne peut pas cultiver les champs avec succès le fusil chargé sur les épaules ou avec les seules forces des femmes. Malgré cela on abandonne toujours plus, dans de nombreuses contrées, l'élevage du bétail et on passe à l'agriculture si pauvre en rendement. La conséquence en est une pauvreté qui augmente rapidement en produisant un effet angoissant sur le spectateur. Cette pauvreté est vraiment prodigieuse.

Le système d'assolement est inconnu dans la Malciya; il est impossible de labourer le sol très profondément, on n'engraisse presque pas du tout, et si l'on a réussi, par une irrigation constante, à tirer quelques épis du sol, on ne sait encore toujours pas si une moisson sera possible, une querelle souvent rapidement ourdie entre deux tribus pouvant détruire en peu d'heures le travail de beaucoup de mois. C'est pourquoi beaucoup de familles des tribus des Chkrelis, Hottis et Klementis, qui habitent des territoires particulièrement pauvres ont émigré dans la fertile Zadrima; mais là non

plus il ne leur est possible d'arriver à une réelle aisance à cause du voisinage de 30 000 Mirdites pauvres et en grande partie endettés, et qui pour cela, d'après Nopcsa « ont une assez forte propension au brigandage ». A cause de la grande pauvreté de leur pays beaucoup d'Albanais se voient obligés d'émigrer s'ils ne préfèrent s'engager comme ouvriers des champs en Grèce et en Roumanie pendant les mois d'hiver. Mais il est aussi arrivé souvent, que des tribus entières des pays de la montagne se sont effondrées sous le poids de leurs dettes, puis, en renonçant à leurs terres se sont réfugiées dans la Metochie pour s'y créer une nouvelle existence comme fermiers et ouvriers. Beaucoup d'Albanais ont émigré dans le territoire d'Ipek-Prioren et y ont formé une colonie catholique qui doit compter 2 000 hommes.

Steinmetz écrit : « J'en vis plusieurs qui n'avaient même pas une chemise à mettre; mais tous avaient des fusils et des cartouchières. » Et le baron Nopcsa constate que les Malzores n'ignorent pas qu'on monte parfois une longue-vue sur des armes de précision, mais qu'on ne s'était par exemple pas encore

rendu compte dans ce pays comment il fallait préparer un convenable fromage de lait de brebis.

« Le géologue Nopcsa confirme que les gisements de cuivre, de plomb, d'arsène et d'asbeste qu'il rencontra en Albanie semblent promettre très peu de chose. » (Cité par Siebertz, *l. c.*, p. 199.)

« Les habitants de la montagne ne vont que très rarement à la pêche, de même qu'ils ne vont pas à la chasse, quoique le fusil soit toujours, chez eux, à la portée de la main. » (Dr Siebertz, *l. c.*, p. 29.)

« Les forêts seraient la seule, et la très grande richesse du pays, *s'il y avait possibilité* de les exploiter. » (Siebertz, *l. c.*, p. 196.)

« Oui, ici l'on peut encore parler sans exagération de forêts d'une étendue de plusieurs journées, auxquelles la hache de l'homme n'a pas encore touché... Quelles masses de bois, quelles valeurs pourrissent ici chaque année! » (Siebertz, *l. c.*, p. 197.)

« Le chemin conduit à travers une superbe forêt de sapins. Je n'avais encore jamais vu un si beau peuplement en arbres conifères; pen-

dant un quart d'heure de gigantesques tiges sortent en rangs serrés et toutes droites de la pente très rapide et sans taillis. Elle s'étendait devant moi dans sa virginité séculaire et nulle part on ne put apercevoir une trace humaine. » (Steinmetz, *l. c.*, p. 49.)

« C'est ainsi que ce pays laisse perdre des millions dans ces forêts de chênes, de bouleaux et de sapins, dont on devrait abattre une bonne partie abandonnée à la pourriture. » (Steinmetz, *l. c.*, p. 28.)

Cependant il n'en est pas partout ainsi en Albanie. Le médecin D[r] Siebertz a remarqué une exploitation de ces richesses par les Albanais. Sur la route en dessus du village de Chouma (en serbe ce mot signifie : forêt) il a eu une vue désolante de squelettes d'arbres. « Les Albanais abattent tous les ans les branches de chênes pour sécher les feuilles qu'ils donnent à manger au bétail pendant l'hiver. » (D[r] Siebertz, *l. c.*, p. 32.)

Dans la tribu de Nikay les Albanais dévastent de superbes forêts de bouleaux, rien que pour avoir des pacages. Personne d'autre que le baron Nopcsa relate le fait suivant :

« Tandis qu'à Scutari une charge de cheval de misérable bois vert coûte dix piastres, on dévaste, à une distance de 40 kilomètres de là, de superbes forêts de bouleaux. Les *incendies de forêts* (à Nikay) m'empêchèrent pendant trois jours de photographier. » (Nopcsa, *l. c.*, p. 23.)

En Albanie l'*agriculture* est à un degré *très bas*. Les habitants sont en majeure partie éleveurs de bétail (de chèvres, de brebis, de chevaux de la montagne), nomades qui passent l'été dans la montagne tandis qu'en hiver ils descendent dans les plaines de la côte. Seuls, les Mirdites restent généralement toute l'année à la maison, tandis que les Klementis de l'Albanie du Nord passent l'hiver au fleuve Maty et les Zinzares de Pindos dans la plaine d'Avlona.

Ce n'est que sur la côte de l'Albanie qu'on fait du commerce. L'endroit de commerce le plus actif est *Skadar*, dans l'Albanie du Sud *Preveza* qui, dans les années de 1880 à 1890, exporta pour trois millions et importa pour cinq millions. A Skadar l'importation s'élevait à trois millions et demi, dont deux tiers venaient de l'Autriche-Hongrie; mais dans ces

derniers temps les Italiens ont refoulé le commerce autrichien[1].

« Alors, il y a de cela dix ans — dit le baron de Chlumecky — la position commerciale de l'Autriche-Hongrie était dominante, les sympathies pour la monarchie prépondérantes. » (Chlumecky, *l. c.*, p. 160.)

Cela est aussi confirmé par *Steinmetz* :

« *Nemtzia* (l'Autriche) est à l'intérieur du pays un mot courant, de l'Italie on ne connaît même pas le nom. Et cet état de choses ne changera guère dans les prochains temps, surtout depuis que la monarchie a enfin pris la sage décision d'arrêter que les franciscains albanais n'étudieraient plus en Italie, mais, tant qu'ils ne sont pas formés au pays même, en Autriche, généralement à Lankovitz en Styrie et à Innsbruck. Et le peuple sait que ses prêtres sont dans la Nemtzia formés pour leur vocation dans leur pays, il sait *par qui ils sont secondés plus tard*, et il sait que la Nemtzia lui construit et lui entretient les églises, et que les consuls de la monarchie le soutiennent. Les mahomé-

1. Dr Niko Županić (K. Gersin), *Alt.-Serbien u. Albanien*, Vienne, 1912, p. 35.

tans de l'Albanie du Nord sont séparés de la côte et des efforts italiens par la zone catholique et sont par conséquent exposés en première ligne à l'influence de leurs voisins amis de l'Autriche. » (Steinmetz, *l. c.*, p. 77.)

Aujourd'hui, cela a changé.

« Aujourd'hui — gémit le baron de Chlumecky — nous avons le sentiment de nous trouver dans un pays entrain d'être complètement italianisé et partout nous sentons un courant d'une tension extrême qui nous est hostile, un courant qui traverse et retraverse le canal d'Otranto. Il est triste, et nous sommes obligés de l'avouer à notre très grande honte, que nous ayons été nous-mêmes ceux qui ont posé le premier germe et le plus fertile de l'italianisation de l'Albanie. Le droit, qui par de nombreux contrats nous était dévolu, du protectorat catholique en Albanie, était exercé en première ligne par des contributions à des constructions d'églises, par la dotation ou la subvention du clergé, par la fondation et l'entretien d'écoles confessionnelles et d'institutions religieuses. Et l'Autriche-Hongrie ne pouvait pas venir au secours de cette popu-

lation d'une façon plus généreuse et désintéressée, qu'en protégeant son bien le plus cher, sa foi, qu'en lui donnant le prêtre, qu'en lui créant des maisons de culte et en dirigeant l'éducation du prêtre de la façon, profondément religieuse, que désirait le peuple lui-même. Mais fallait-il absolument le faire d'une façon à nous faire paraître comme les pionniers de l'Italie? Était-il nécessaire que nous fussions juste ceux qui ont enseigné la langue italienne aux Albanais, et rien que celle-là, était-il nécessaire d'envoyer juste des missionnaires italiens et des prêtres italiens dans ce pays? — L'expansion de la connaissance de l'italien jusqu'en Vieille-Serbie dut avoir, naturellement et comme automatiquement, l'effet d'une propagande italienne; nous avons labouré le sol dans lequel l'Italie a jeté sa semence. » (Chlumecky, *l. c.*, p. 160-162.)

Victor Bérard écrit sur l'activité de l'Italie à Durazzo :

« Les vaisseaux italiens et les intrigues italiennes ont réveillé cette ville morte à la vie. Les vaisseaux entrent deux fois par jour. Les intrigues ne sont un secret pour personne et on

nomme en ville ceux qui reçoivent une « pension » de l'Italie. La somme balance entre quatre et six livres turques (82-138 francs). Le consul italien paye deux cents napoléons par mois. — Est-ce que les Italiens étendront sur la poussière jaune que soulèvent les sabots de nos chevaux, la bonne terre d'une culture productive avec des générations laborieuses? Une minorité dans ce pays croit à cet avenir, ou elle est du moins payée pour qu'elle fasse de sorte à ce qu'on y croie[1]. »

Les efforts italiens de ce genre-là sont parvenus à conquérir la secte religieuse des Bektachis très puissante et assez nombreuse (150 000 adeptes[2]).

Suivant le rapport du consul français de Skadar de l'année 1904 la valeur de l'importation italienne est montée, dans une seule année de 496 485 à 733 637, c'est-à-dire de 47 p. 100. « Il me semble du reste — continue le rapport de ce fonctionnaire français, — que l'importance, que la question de *l'avenir* de l'Albanie

1. Victor Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, 5e éd., Paris, 1904. Cité par Chlumecky, *l. c.*, p. 170.
2. Chlumecky, *l. c.*, p. 171.

a prise pour l'Italie n'est pas étrangère aux efforts et aux succès des commerçants italiens dans ces pays... La baisse rapide du pour cent de la part du drapeau autrichien dans le trafic avec l'Albanie du Nord est vraiment angoissante. » (Chlumecky, *l. c.*, p. 194.)

Dans la lutte pour la prépondérance commerciale dans l'Albanie du Nord, il s'agit tout d'abord de la grave question : à savoir qui réduira, sous sa domination économique et partant politique, la ville de Scutari et avec elle tout le pays des montagnes albanaises du Nord. L'Italie est en meilleure voie de s'assurer cette primauté, et elle a su préparer en un clin d'œil, par l'excellente organisation de la navigation, la dépossession de l'Autriche-Hongrie. (Chlumecky, *l. c.*, p. 195-196.)

« Tandis qu'en l'espace de quatre ans l'exportation de l'Italie s'est quadruplée, celle de l'Autriche est tombée à environ 15 p. 100. Et encore faut-il considérer que parmi l'importation autrichienne figure une quantité importante de café (d'une valeur nette de 250 000 livres), par quoi le véritable chiffre de valeur de notre exportation réelle est modifié d'une

façon sensible. — L'Italie au contraire a su s'acquérir pour quelques produits industriels, comme les effets de soie, le velours, etc., une espèce de monopolisation dans l'espace de quatre ans seulement! Depuis l'existence de cette agence commerciale royale italienne il n'est pas arrivé une seule fois, dit-on, malgré le trafic très animé, qu'un exportateur italien eût eu une perte dans ses affaires en Épire.

» A Valona l'Italie participa en 1903 à l'importation générale avec 9 p. 100 seulement, — une année plus tard la part de l'Italie était déjà de 13 p. 100 et la quantité de marchandises importées sous le pavillon italien monta en cette année de 2 101 à 3 630 mètres quintaux. (Chlumecky, p. 191.)

» A une augmentation médiocre, respectivement à une diminution très petite du nombre des vaisseaux du Lloyd s'oppose une remarquable augmentation des entrées de bateaux italiens. (Chlumecky, p. 192.)

» Le parlement italien accorda très libéralement les subventions demandées (pour le trafic naval) et très ouvertement l'on exprima en de nombreux discours les buts politiques pour-

suivis. On ne calculait pas d'abord mesquinement, si les indemnités kilométriques accordées seraient peut-être en disproportion avec les quantités de marchandises transportées. Aucun sacrifice n'était de trop pour atteindre le but : la prédominance politique et commerciale sur l'Adriatique.

» La plupart des députés approuvèrent sans réserve ce programme. Le rapport du comité du budget ne dit-il pas nettement, « que c'était l'Italie qui devait s'occuper du service établi par le « Lloyd autrichien » et la « Raguse » » avec l'Albanie », si elle ne voulait pas que le drapeau italien abandonnât tout espoir d'atteindre à la prédominance en Albanie, dont le sort dépendra des intérêts économiques et moraux que chacune de ces puissances aura su y acquérir. » (Chlumecky, p. 198–199.)

Mais la propagande italienne n'est pas restreinte au travail parmi les Albanais. Elle s'est encore fixée des buts bien plus éloignés. L'Italie veut par les Albanais hellénisés et les Zinzares gagner toute la Macédoine à son influence.

Écoutons ce que le baron de Chlumecky en dit :

« .... les Albanais hellénisés d'Épire doivent être amenés à la défection. Ici l'Italie est le mauvais esprit. Le réveil de la pensée nationale albanaise qui doit conduire à l'autonomie, c'est-à-dire au protectorat de Rome en Albanie, sert ses buts politiques.

» De même le mouvement des Kutzovalaques est puissamment soutenu par l'Italie, et l'on met en cours la formule des affinités de la nation latine sœur en Albanie et en Macédoine, on parle d'une alliance albano-valaque, dont le trait d'union doit être la latinité. Et Rome voit, non sans raison, dans les Kutzovalaques roumanisés, c'est-à-dire latinisés, une base pour ses projets extravagants et un élément, sur lequel la propagande italienne pourra compter. La Roumanie travaille exclusivement « pour le » roi... d'Italie ».

» Aux « droits historiques sacrés » de l'Italie s'ajoutent des affinités nationales et le devoir de prêter son appui à l'affranchissement de ces nations sœurs opprimées.

» Certains n'ont-ils pas voulu reconnaître dernièrement dans les Albanais un peuple de race latine qui, pas moins que les Valaques,

attend impatiemment de pouvoir faire valoir sa latinité sous la protection d'un ami puissant! »

Une voix italienne (B. Pellegrini, *Verso la guerra*?, Roma, 1906) exprime l'opinion régnante au « regno » sur la question kutzo-valaque de la façon suivante :

« Si donc le développement inévitable de la nationalité valaque en Albanie et en Macédoine devait contribuer à consolider la position de la Roumanie en Europe, est-ce que ce développement ne servira pas de la même façon à l'avantage de l'Italie? Est-ce qu'on n'enseignera pas dans les écoles roumaines déjà érigées ou encore à ériger la langue italienne? » (Effectivement on introduisit dans la plupart des écoles roumaines l'enseignement de la langue italienne.)

» Quand les prêtres orthodoxes valaques auront remplacé le clergé orthodoxe grec dans les églises, qui tout en restant orthodoxes seront exclusivement réservées à l'usage des Valaques — (on a déjà érigées des églises valaques à Monastir, Krouchevo et dans quelques autres endroits) — sous la protection de quelle Grande Puissance se mettront-elles? Non pas sous celle

de l'Autriche qui s'est prononcée dernièrement contre les aspirations valaques. Donc évidemment sous celle de l'Italie, en vertu des sentiments de sympathie et de l'attraction qui unissent des peuples de même race.

» Voilà pourquoi je disais que pour eux Rome signifiait un espoir. Et c'est ainsi que l'action future de l'Italie passe au premier plan, laquelle, pour ne parler d'abord que de l'Albanie du Sud s'appuiera sur deux facteurs : la protection et la tutelle sur les Albanais mahométans et les Valaques; cette action sera d'autant plus facile à exercer que les Valaques harmonisent complètement avec les Albanais et que, en certains endroits, ils s'appellent même « Albano-Valaques ». — En tous les cas la nécessité apparaît clairement de poursuivre attentivement ce réveil des Valaques comme des mahométans albanais, de même qu'il serait utile de désigner un chemin droit et sûr à ces forces.

» La Grèce protège en Turquie la population orthodoxe, grécophile, l'Autriche les catholiques, la Russie les Slaves. Est-ce que dès lors notre tâche à nous n'est pas évidente : de

nous charger d'une façon officielle de la protection et de la défense des mahométans albanais et des Valaques? »

Avec un peu plus de précaution, mais d'une façon non moins compréhensible Baldacci formule dans la publication citée antérieurement, le programme suivant : « L'élément albano-roumain est le seul qui puisse donner une forme organique à la région albanaise... Et l'Italie agirait sagement en prenant l'initiative de cette solution qui, seule, pourrait assurer son prestige et satisfaire ses légitimes intérêts politiques et commerciaux. » (Chlumecky, p. 138-141.)

La romanisation et l'italianisation des Albanais est tout aussi dangereuse pour l'Autriche qu'elle l'est pour la culture grecque et pour l'hellénisme. Les intérêts de l'Autriche en Albanie sont en partie parallèles à ceux de la Grèce; voilà le fait qui aura sans doute été la source des racontars colportés avec un zèle particulier en Italie, par ceux qui croient savoir quelque chose d'une entente secrète entre l'Autriche-Hongrie et la Grèce, — prétend le baron de Chlumecky. (*L. c.* p. 243.)

Si ce ne sont que des racontars ou si en réalité un contrat secret a été conclu entre la monarchie de l'aigle bicéphale et le royaume grec, les lecteurs pourront en juger d'après la communication suivante :

Le *Corriere del Balcano* paraissant à Rome donna au commencement de juin de l'année 1906 la notice suivante :

« *Contrat secret entre l'Autriche et la Grèce.* »

» En décembre 1903 un contrat fut signé à Vienne par l'empereur François-Joseph et le roi Georges de Grèce. Les copies originales de ce contrat, contresignées par le comte *Goluchowski*, sont conservées à Vienne et à Athènes. Voici la teneur de ce contrat : « L'Autriche » reconnaît l'influence grecque jusqu'au fleuve » Skoumbi, au-dessous de Durazzo, c'est-à-» dire dans tout le vilayet de Janina et dans une » partie du vilayet de Monastir, et jusqu'à cette » limite les droits de la nation grecque sont » reconnus par l'Autriche. La Grèce de son côté » s'oblige à reconnaître l'influence autrichienne » dans tout le vilayet de Scutari, et dans toute » la Macédoine jusqu'au port de Salonique. » Ce contrat secret sera en vigueur même dans le

cas où le *statu quo* sur les Balkans devrait être modifié, même dans le cas où l'intégrité de l'Empire ottoman devrait s'effondrer, dans lequel cas les deux États s'obligent à se soutenir. »

Se non è vero è ben trovato.

Ce qui nous paraît invraisemblable, à nous qui écrivons ces lignes, c'est que l'Autriche admettrait l'influence de la Grèce au nord d'Argirocastron jusqu'au-dessous de Durazzo, parce que par cela le point le plus faible au point de vue de la domination de l'Autriche sur la côte est de l'Adriatique, parce que Avlona passerait en mains étrangères. Mais d'un autre côté l'attitude très différente de l'Autriche vis-à-vis de la Serbie et vis-à-vis de la Grèce après les victoires de la confédération balkanique sur la Turquie, malgré l'apparition des navires de guerre turcs devant Avlona parle en faveur de l'authenticité de ce contrat secret.

En tous les cas les Italiens ont pris très au sérieux ce contrat secret, et leur *Courrier du Balkan* l'accompagne du commentaire suivant :

« En publiant ce contrat grave (!) nous

n'avons pas eu, hâtons-nous de le dire dès l'abord, la moindre intention de commettre un acte d'hostilité contre la Grèce. Nous voulons tout simplement porter à la connaissance générale une entente secrète, qui menace les intérêts italiens sur l'Adriatique, qui menace le peuple albanais, l'intégrité de l'Empire ottoman et les Balkans tout entiers, et qui montre en même temps les véritables intentions de l'Autriche sur les Balkans. Au contraire, nous ne pouvons que regretter que la Grèce inconsciemment ait consenti à faciliter la marche de l'Autriche à Salonique. Mais la question est plus importante encore à un autre point de vue. Il est notoire qu'entre l'Autriche et l'Italie un accord existe, dans lequel les deux puissances alliées s'obligent à respecter le *statu quo* en Albanie et à seconder le développement naturel du peuple albanais sans aucune division des sphères d'intérêts des deux pays. De plus on sait qu'un autre accord existe entre l'Autriche et la Russie (celui de Murzsteg, dans lequel les deux empires s'obligent à respecter l'intégrité de l'Empire ottoman et à travailler à améliorer par des réformes la situation des différentes

nationalités en Turquie. Eh bien, tout à l'opposé de ces deux accords l'Autriche conclut un troisième contrat secret avec la Grèce, pour se créer une situation privilégiée et pour se préparer le terrain en vue du jour où elle croira le moment venu de briser l'intégrité de l'Empire ottoman. Ce contrat secret nous explique l'attitude hostile de la Grèce contre l'Italie dans ces derniers temps à cause de l'Épire et est en même temps la preuve la plus évidente de l'incertitude du gouvernement de Vienne. En publiant ce document nous souhaitons que l'Italie comme puissance la plus intéressée aux Balkans défende les intérêts de ces populations, mais surtout les intérêts du peuple albanais contre les intrigues et les embûches de l'Autriche. »

A cela le baron de Chlumecky a répondu :

« La Grèce et la monarchie doivent marcher unies pour arrêter les progrès victorieux de l'influence italienne sur l'est de l'Adriatique. Mais pour cela il faudra avant tout donner une autre direction à notre action en Albanie. Nos propres écoles ne devront plus avoir d'action italianisante, le clergé soutenu par la monar-

chie ne peut plus se recruter d'éléments italiens; nous ne devrions reculer devant aucun des moyens dont se servent nos alliés dans une mesure si étendue, pour gagner la population, pour l'amener économiquement et politiquement sous notre dépendance, bref, nous aussi nous ne devrons plus déployer une activité religieuse et culturelle seulement, notre action à nous aussi devra porter — aussi longtemps que ce sera le cas pour celle de l'Italie — une empreinte politique et nationale, et ce, dans un sens exclusivement albanais. Et si, avant comme après, nous devons vouer notre plus grande sollicitude aux catholiques d'Albanie, nous ne devrons pas oublier non plus que ceux-ci ne représentent à peine que 15 p. 100 de toute la population, et que leur voix ne sera pas la seule à décider du sort de l'Albanie. Pour cette raison nous serons obligés de déployer également au *sud* de l'Albanie une activité intense et d'y inaugurer une action sûre de ses buts commerciaux et politiques. Plus nous mettrons ainsi d'âpreté à défendre et à améliorer notre position, plus nous pouvons espérer que l'Italie sera finalement tout

de même encline à abandonner une position malgré tout problématique sur la côte est de l'Adriatique et à s'assurer en compensation notre aide dans la poursuite de ses grands intérêts sur la Méditerranée. » (Chlumecky, *l. c.*, p. 243-246.)

Mais il semble que l'Italie se soit assurée ailleurs ses grands intérêts sur la Méditerranée, comme le prouve la « conquête » de la Tripolitaine.

Après cela on essaya d'arriver sur une autre base à une entente avec l'Italie.

Donnons encore une fois la parole au baron de Chlumecky. Il est si instructif pour nous autres hommes des Balkans de lire comment ils ont marchandé la répartition de notre peau.

« Quelques voix se firent entendre qui préconisaient un accord entre l'Autriche-Hongrie et l'Italie, selon lequel les Balkans de l'Ouest seraient partagés entre les deux Puissances d'une manière qui contenterait toutes les deux. Que l'Italie abandonne à la monarchie la possession de la Macédoine, tandis que l'Autriche-Hongrie n'opposerait plus de résistance à ce que l'Albanie passât dans la sphère d'intérêts de

l'Italie. Ne tenons pas compte, pour le moment, de ce que de pareilles propositions partent de l'hypothèse erronée que la monarchie aspire à acquérir un jour des territoires sur les Balkans; mais elles sont basées en outre sur une évaluation complètement fausse des intérêts qui entrent en jeu.

» Salonique est *un espoir d'avenir*. Un jour, quand l'Asie antérieure sera ouverte à la culture, quand les lignes de chemins de fer traverseront la Mésopotamie et que le golfe Persique sera rallié à Smyrne par la voie ferrée, la Macédoine, comme territoire de passage pour le grand trafic transcontinental entre l'Europe moyenne et l'Asie antérieure, s'élèvera à une nouvelle floraison et Salonique acquerra une grande importance. Mais même si toutes ces conditions étaient déjà remplies, si cette évolution qui certainement demandera encore quelques siècles, était déjà terminée, même alors la possession de Salonique pourrait nous dédommager de la perte de l'Adriatique, de la « capitis diminutio » de Trieste et de Fiume, du complet déplacement de « l'équilibre sur l'Adriatique », qui est conditionnée par la

transition de l'Albanie dans la sphère d'intérêts italienne. Salonique n'aurait de valeur pour l'Autriche-Hongrie que comme complément à Trieste et à Fiume; mais jamais comme compensation pour la perte de la liberté absolue du trafic sur l'Adriatique. La monarchie est sûrement loin de vouloir réclamer la prédominance sur l'Adriatique et de vouloir violer les justes intérêts de l'Italie sur cette mer. Mais avec d'autant plus d'insistance pouvons-nous demander qu'il n'y ait pas le moindre déplacement à notre préjudice, que le seul canal qui nous rallie aux autres mers et qui est ouvert à notre commerce universel, ne soit pas plus que ce n'est le cas aujourd'hui rapproché de l'influence italienne, fût-ce de la largeur d'un cheveu.

» Voilà pourquoi la proposition d'une action commune de l'Italie et de la monarchie en Albanie ne semble pas réalisable, pas plus qu'un protectorat éventuel et commun, ou le contrôle de l'administration de ces territoires transformés en province autonome. Même si cela se faisait avec le concours d'une troisième puissance, on ne changerait rien au fait que

la supériorité de l'Italie sur l'Adriatique serait de cette façon réalisée ou tout au moins préparée. De cette façon on créerait en outre véritablement un nouveau Schleswig-Holstein, et l'administration commune de l'Albanie contiendrait le germe de différends continuels et des plus graves collisions de nos intérêts avec ceux de l'Italie.

» Nous ne contournerons pas cet écueil : il n'y a pas de compensation pour la monarchie qui pût la réconcilier avec l'idée d'une union entre l'Albanie et l'Italie, si faible qu'elle fût, et de la prédominance de l'Italie dans l'Adriatique, qui en serait la suite. Voilà pourquoi il ne nous restera qu'à engager le levier à un autre endroit et à chercher des conditions, sous lesquelles l'Italie pourrait être engagée à renoncer volontairement à la poursuite de sa nouvelle politique de l'Adriatique.

» Pourquoi ne serions-nous pas ceux qui soutiendraient sincèrement et énergiquement la politique de l'Italie dans la Méditerranée, qui, comme compensation pour une retraite complète de l'Italie hors de l'Albanie jetteraient dans la balance notre approbation énergique de

ses prétentions sur la Tripolitaine? Depuis longtemps les désirs légitimes de l'Italie vont vers ce dernier morceau qui reste de la côte méditerranéenne. De là elle pourrait avec le temps étendre son influence à l'intérieur de l'Afrique et obtenir par la possession de ces territoires un élargissement important de sa sphère de pouvoir. Là-bas, la base peut être posée pour une politique universelle, — mais jamais en Albanie dont on lui contesterait toujours la possession définitive. Voilà pourquoi cet échange ne serait nullement désavantageux pour l'Italie : de poser, avec l'aide de la monarchie, les bases d'une politique africaine très étendue, et de renoncer d'un autre côté, une fois pour toutes, aux aspirations albanaises et au rêve de la domination exclusive sur l'Adriatique. Certes non, nous n'exigeons pas que l'Albanie soit regardée comme un territoire uniquement réservée à la monarchie. Personne n'en a jamais eu l'idée, et ce ne deviendrait nécessaire que comme acte de légitime défense et par instinct de conservation, si l'attitude de l'Italie ne nous laissait plus d'autre issue que celle de couper le ralliement menaçant des côtes de

l'Adriatique par une attaque rapide. » (Chlumecky, p. 233-236).

Ce marché d'échanges était si bien imaginé! — Mais l'Italie a eu la Tripolitaine entière sans renoncer à l'Albanie,

Au contraire. L'Italie semble compter en tous les cas sur le concours du — *Monténégro.*

Les canons que l'Italie a donnés à celui qui était alors seulement « prince » du Monténégro, furent considérés par les Autrichiens comme « batteries italiennes ».

Même l'acquisition par un syndicat vénitien du monopole du tabac monténégrin, « rentre dans la catégorie des affaires *politiques* ».

Ceci est encore bien plus le cas pour la construction du port de Pristan (Antivari). Non seulement des intérêts commerciaux, mais en première ligne des intérêts stratégiques et politiques ont engagé l'Italie à prendre en mains l'achèvement de ce port monténégrin.

Les Italiens, considérant la situation de la flotte de commerce et de guerre conditionnée par la configuration défavorable de la côte italienne, espèrent qu'Antivari contribuera avec le temps à l'amélioration de cette position

comme « posto di rifugio e di rifornimento ».

A cette intention s'oppose le Traité de Berlin, lequel, comme on sait, prescrit expressément à l'art. 29, que le port d'Antivari devra rester fermé à tous les vaisseaux de guerre.

Mais plus d'une fois déjà le Traité de Berlin a eu un trou... et la construction de la ligne d'Antivari à Vir Bazar, entreprise par l'Italie, en est un témoignage assez caractéristique.

Mais ce n'est pas tout.

L'achèvement et la mise en fonction du port de Pristan par une société italienne, la construction d'une ligne italiano-monténégrine, l'installation d'un télégraphe sans fil entre Bari et Antivari, tout cela affermira le lien politique et économique qui unit l'Italie avec le Monténégro et l'Albanie, même si les autres projets italiens, comme l'agrandissement du port de Milena (au sud de Dulcigno) et la régularisation de la Boyana (— la « Puglia » a fait des démarches pour qu'on la lui concédât) — ne devaient pas être exécutés.

Correspondant au caractère de l'action italienne tout entière, qui se présente non comme suivant la direction naturelle de l'expansion

du trafic, mais comme artificielle, non comme devenue, mais comme voulue, la pénétration politique précéda de beaucoup la pénétration commerciale. Celle-ci ne fut ajoutée que plus tard à celle-là. A haute pression on créa artificiellement, en excédant de beaucoup la mesure dictée par la situation naturelle, un intérêt économique, et ainsi unies les deux actions travaillent maintenant dans le sens d'établir la primauté de l'Italie en Albanie et en Macédoine. (Voir Chlumecky, p. 188-189.)

A tout ce malheur de l'Autriche vient s'ajouter l'idée de la Serbie de construire un chemin de fer du Danube à l'Adriatique.

Depuis longtemps il est question de divers projets de lignes de chemin de fer dans les pays balkaniques, suivant lesquels l'Adriatique devra être ralliée avec le Danube par une voie ferrée... Qu'il s'agisse de la ligne Niche-Antivari (Médona) ou Valona-Mitrovitza, le but qui guide ces projets est toujours le même : émanciper les pays des Balkans, économiquement et politiquement, de l'Autriche-Hongrie et de transporter leur centre de gravitation de l'Europe moyenne dans le sud-ouest.

Charles Loiseau, l'écrivain expulsé à cause de son agitation hostile à l'Autriche, caractérise l'importance que la ligne du Danube à l'Adriatique aurait pour l'Italie, de la façon suivante :

« Par ce moyen l'Italie conjurerait peut-être pour toujours la possibilité que son allié inconstant fortifiât son influence en Orient et lésât les intérêts de l'Italie[1].

» Il est vrai que la ligne Antivari-Vir Bazar ne représente qu'une petite parcelle de la ligne de l'Adriatique au Danube, mais elle est d'une importance éminente très considérable[2]. »

Eh bien, la ligne du Danube à l'Adriatique est vraiment très importante; pour la Serbie elle est une question vitale, parce que ce pays ne sera économiquement indépendant que par le libre accès de la mer, et parce que l'indépendance politique sans l'indépendance économique n'est que très précaire. L'auteur de ces pages était tellement pénétré de cette vérité, qu'à l'époque où il était encore ambassadeur serbe à Constantinople, il y a seize ans, il avait

1. Charles Loiseau, *L'Équilibre Adriatique*, (cité par Chlumecky, p. 179).
2. Chlumecky, *ibid.*

étudié en détail les plans qu'avait tracés Lecoque-Pacha par ordre du gouvernement turc pour cette ligne en Albanie, et qui depuis de longues années étaient enfouis dans la poussière de la Sublime-Porte; et qu'il avait rendu attentif le gouvernement serbe à ce projet de chemin de fer. Les luttes intérieures de partis qui sévissaient alors en Serbie n'ont pas laissé le temps au gouvernement de s'occuper de plus près de cette idée. Mais lorsqu'il devint lui-même chef du gouvernement en Serbie en 1897, il proposa de suite au roi d'intéresser la Porte à la construction de cette ligne. Voici l'exposé de ses motifs :

« Attendu que la Turquie n'a pas de possibilité de rabaisser les tarifs sur la ligne « Fron- » tière serbe-Salonique », la compagnie de l'exploitation des lignes orientales étant indépendante dans la question des tarifs, la dépendance économique serbe de l'Autriche et de l'Europe centrale n'en est que plus pesante. Pour nous libérer, dans les limites du possible de cette dépendance économique, il faut que nous demandions à la Turquie de construire une ligne de Mitrovitza par Prizren et Scutari

d'Albanie jusqu'au port de San Giovanni di Medua, et de même un embranchement jusqu'à notre frontière dans le but d'un ralliement avec notre ligne projetée Kladovo-Niche-Kourchoumliya. Je pense qu'il ne me sera pas difficile de persuader le sultan, que la Turquie ne sera véritablement maîtresse de l'Albanie que lorsqu'elle aura achevé cette ligne longue de 250 kilomètres, car sans cette ligne *l'anarchie politique* en Albanie durera toujours, parce que la Porte ne sera jamais à même de jeter assez de troupes dans cette province, *sans* cette ligne. Il est certain qu'en cette question nous nous heurterons à une forte opposition de l'Autriche-Hongrie, parce que cette ligne qui, de la Russie septentrionale irait, par la Roumanie, la Serbie et la Turquie jusqu'à la mer Adriatique, contrecarrerait les intérêts économiques et stratégiques de l'Autriche-Hongrie. Mais je pense que nous pourrions gagner, près de la Porte, le soutien de la Russie, de l'Italie et peut-être de la France pour la construction de cette ligne[1]. »

1. Dr Vladan Georgevitch, *Das Ende der Obrenovitch, Beiträge zur Geschichte Serbiens, 1897-1900*, S. Hirzel, Leipzig, 1905, p. 57-58.

Ici n'est pas l'endroit de poursuivre l'histoire de ce projet jusqu'à nos jours où les Grandes Puissances sont prêtes à construire elles-mêmes la ligne de la frontière serbe jusqu'à un port de l'Adriatique, pourvu que la Serbie renonce à garder les territoires d'Albanie, que sa vaillante armée a conquis.

Nous voulons seulement mentionner ici comment certains Autrichiens se consolent en prétendant que cette ligne ne sera tout de même pas construite.

Siebertz, l'auteur que nous avons souvent cité, parle de la façon suivante « de cette ligne du Danube à l'Adriatique projetée par la Serbie » :

« Avant tout, les Arnautes des montagnes ne souffriront point qu'on fasse un tracé en règle de la ligne projetée. On se fait à peine une idée de l'attention jalouse avec laquelle les Malzores veillent à ce qu'on ne soumette pas leur pays à un arpentage quelconque. « Mesurer, tracer », cela signifie chez eux répartir le pays, créer les bases à quelque impôt ou taxe, préparer une annexion de la propriété transmise par les aïeux. A de pareils préparatifs ils répon-

dent en tous les cas avec de la poudre et du plomb. Il faudrait une force militaire considérable pour protéger les travaux d'une commission de tracement, et il est impossible de pénétrer dans la Malciya avec une troupe compacte, comme le confirmera, bien que malgré lui, Dchavid-Pacha, qui en sait quelque chose. De Prichtena à Djakova et Prizren, ensuite de Prizren à Spache les préparatifs pour la construction d'une ligne pouvaient être entrepris à grands frais et en sacrifiant bien des vies d'hommes. De même, sur la ligne Scutari-San Giovanni di Medona et Durazzo il n'y aurait point d'obstacles insurmontables; mais il est impossible de conduire une voie ferrée de Spache dans la plaine de la Zadrima.

» Car d'une part les farouches montagnards s'opposeraient à main armée à toute tentative de construction de chemin de fer à partir de Spache, et, d'un autre côté, les difficultés du terrain sont insurmontables sur cette ligne Spache-Scutari. Près de Spache le Drin entre dans une ravine de rochers qui bordent si étroitement le fleuve, qu'il n'y a même pas un sentier à mulet qui permette de passer. Seuls,

les plus pénibles travaux à la mine et des constructions de tunnels pourraient faire la place nécessaire à une ligne de rails. Le trajet, long de huit heures à cheval, de Jayce-Banyalouka par les gorges de Wrbas en Bosnie serait un jeu d'enfants, comme construction de route, en comparaison d'une pareille œuvre qui absorberait des sommes incalculables, s'il était possible d'apaiser la résistance des tribus autochtones contre de pareils travaux. Aucun institut financier du monde n'a de l'argent pour une entreprise pareille qui n'offrirait aucune chance de fructification. Car jamais on ne pourra songer à un rendement économique d'une pareille ligne, le territoire, qui est à traverser, étant bien trop pauvre et impropre à être cultivé. Mais à cause des tendances d'expansion de la Serbie, la Russie elle-même ne risquerait pas le placement d'un capital emprunté en France. — Il n'est donc pas à *craindre* qu'il soit bientôt possible de parcourir les montagnes de l'Albanie du Nord avec la locomotive. » (Siebertz, p. 268-269.)

Il y a seulement deux ans que *Paul Siebertz* a écrit les paroles si consolantes pour l'Autriche

que la ligne du Danube à l'Adriatique n'est pas à craindre pour les prochaines années, et pourtant la construction de cette ligne est *assurée*; car même si les Grandes Puissances ne tenaient pas parole, si elles ne devaient pas construire la ligne comme une « ligne internationale » à leurs frais, et en protégeant peut-être les ouvriers par des gendarmes austro-hongrois contre les sauvages albanais, même en ce cas-là cette ligne sera construite par la Serbie seule, parce que l'armée serbe victorieuse a avancé la frontière sud de la Serbie jusqu'à Dibra, et que la Serbie n'a plus besoin de conduire cette ligne par Spache, mais qu'elle pourra la conduire par Elbassan dans son ancien port de Dratche. Même au cas où les troupes serbes, par égard aux désirs des Grandes Puissances, devraient être retirées, si cet accord n'est aboli par la suite de la guerre entre la Confédération balkanique et la Turquie, — même en ce cas Durazzo restera le port serbe sur l'Adriatique. La ligne ne conduira plus par Spache, mais par Jostivar, Dilva et Elbassan; elle sera un peu plus longue, mais tout de même meilleur marché, parce qu'elle

rencontrera beaucoup moins de difficultés de terrain, et elle rendra bien plus, parce qu'elle traversera un pays bien plus riche. Pour ce qui est de la question pécuniaire, que les Autrichiens ne s'en inquiètent pas! Si la Serbie devait porter toute seule les frais de la construction d'une ligne qui a pour l'est et le sud-ouest de l'Europe autant de valeur que pour la Serbie, celle-ci n'ira pas demander l'argent nécessaire à la *Länderbank*.

Que dira aujourd'hui le baron de Chlumecky, qui à l'époque de la bienheureuse action de réforme en Macédoine disait avec un profond soupir :

« C'est ainsi que notre action sur les Balkans occidentaux flotte d'un écueil à l'autre. A peine un calvaire est-il heureusement traversé qu'un autre émerge devant les yeux. Mais ici comme en Crète et à Algésiras nous trouvons nos alliés du côté de l'Angleterre et de la France. On appelle cela la formation pacifique des alliances par des amitiés et des ententes cordiales.

» Aujourd'hui encore, rien n'est changé à cela en Macédoine. D'après des informations qui viennent du côté le plus sûr, de la part de

personnes qui ont acquis une connaissance administrative de ces choses à l'endroit même, la résistance des fonctionnaires italiens contre les mesures de réforme austro-hongroises dure toujours sans relâche; dans les plus petites comme dans de plus graves questions il y a des frottements et des difficultés qui sont le plus souvent provoqués ou aggravés par les intérêts particuliers de la politique italienne. — L'Italie a admirablement su sauvegarder ses intérêts, non seulement en Albanie, mais encore en Macédoine.

» C'est ainsi qu'elle encercle l'Albanie de trois côtés, d'une poigne qui serre toujours plus fort. A travers la mer l'esprit italien pénètre dans le pays, les pays monténégrins du nord sont devenus la plate-forme, de laquelle on dominerait même en cas de guerre la position, et maintenant le poing de fer s'avance aussi de l'est. De Monastir on peut donner un effet pratique à la politique qui vise à éveiller les masses compactes des Albanais en Macédoine et des Koutzovalaques à une « conscience « nationale » plus vive — c'est-à-dire à préparer leur latinisation. La séparation administrative,

qu'ont demandée et soutenue des politiciens italiens, de grands territoires de vilayets de Monastir et de Kossovo et leur réunion avec les deux vilayets albanais doit préparer la création de l'Albanie autonome. Bien entendu une autonomie sous l'hégémonie de l'Italie. On cherche dès aujourd'hui à créer le « hinter-« land albanais », d'après la désignation italienne — et ce par une lente évolution et des mesures administratives d'apparence inoffensive. C'est ainsi que ce territoire doit se cristalliser, ce territoire auquel on veut d'abord donner une autonomie sous le contrôle européen, mais qui, quand une fois *l'heure de la liquidation* générale sonnera, dans une forme ou dans l'autre, tombera dans la sphère d'intérêts et de pouvoir italienne. » (Chlumecky, p. 213, 214.)

Eh bien, *l'heure de la liquidation* a sonné plus tôt qu'on le soupçonnait en Autriche et en Italie.

*
* *

Les États balkaniques ont très bien compris le grand danger qui les menaçait tous, si les

Grandes Puissances devaient réussir à créer une Albanie gigantesque « autonome » qui comprendrait toute la Vieille-Serbie, toute la Macédoine et l'Épire. Les menées de l'Autriche et de l'Italie en Albanie et de la « gendarmerie internationale » en Macédoine ont dessillé les yeux aux États balkaniques qui s'aperçurent que leur vie était en jeu. Ce péril était plus grand que les rivalités entre Serbes, Bulgares et Grecs, et ces nations ont fini par comprendre que toutes les luttes sanglantes de l'orthodoxie contre l'anarchie, que tous leurs komitadjis mènent leurs combats meurtriers pour le roi d'Italie et l'empereur d'Autriche. Et ainsi arriva-t-il une fois de plus que le couteau trop aiguisé s'ébrécha bien vite, et le désir d'avoir Salonique que l'Autriche ne pouvait plus cacher, et le désir de l'Italie de dominer enfin « il mare nostro », mena à la paix et même à une alliance entre les États des Balkans, et d'une façon tout imprévue, toute surprenante pour l'Europe entière, le « quos ego » de la confédération balkanique retentit des Balkans, et dans une guerre sanglante qui dura à peine un mois les armées victorieuses

des Balkans brisèrent en petits morceaux la Turquie européenne. A la place de l'armée autrichienne l'armée grecque entra dans Salonique et à la place des troupes italiennes les troupes serbes s'emparèrent de la côte est du « mare nostro », tandis qu'une autre armée serbe, celle du Monténégro, assiège et bombarde ce Skadar chéri de l'Autriche et de l'Italie; et l'armée bulgare avait même l'impertinence de pénétrer jusqu'à Tchataldja et de menacer Constantinople!

Et la Turquie dut demander un armistice à la Confédération balkanique, pour pouvoir commencer les pourparlers de paix.

Cela lui fut accordé par les vainqueurs. Ces pourparlers ont duré deux mois, et seules les intrigues de certaines Grandes Puissances sont parvenues à les rompre. Aujourd'hui même, où nous écrivons ces lignes, à sept heures du soir, la guerre sanglante sera continuée.

Il est probable que les Grandes Puissances feront leur possible et mettront tout en branle pour empêcher l'entrée victorieuse des armées balkaniques à Constantinople. Mais de quelque

façon que cette nouvelle action se termine, une chose est certaine :

Le rêve du « mare nostro » et du port *autrichien* de Salonique est détruit pour toujours.

Les *fidèles* alliés de la Triplice obtiendront peut-être qu'on fasse de l'Albanie, du moins des vilayets de Scutari et de Janina un État « autonome », pour qu'ils puissent y poursuivre leurs anciens buts ; le gendre italien sacrifiera probablement, en réclamant Scutari comme capitale de l'Albanie son beau-père monténégrin ; mais tout cela ne créera point de conditions de vie au nouvel État albanais, comme nous allons le prouver, et l'État albanais n'aura été qu'un triste épisode de la sanglante épopée des Balkans.

Quel dommage ! Les voyageurs autrichiens « in politicis » s'étaient imaginé la chose si facile de faire de l'Albanie une province autrichienne. Les Albanais brûlaient véritablement d'envie d'être incorporés à la « Nemtzia ».

Et maintenant nous enverrons au sultan
Une lettre, pour qu'il nous envoie des fusils,
De même qu'il nous envoie de suite des cartouches,
Sans quoi nous nous adresserons à l'Autriche
En lui écrivant tant bien que mal :
Que sept cents maisons passeront à la Croix !

« Comme on voit », ajoute Steinmetz à la reproduction de cette chanson, « les opinions énoncées ici sont très caractéristiques. Un prêtre catholique est célébré par les mahométans comme chef et défenseur, et la Malciya de Djakowa menace de faire défection religieusement et politiquement. Les montagnards mahométans ne sont pas des adeptes aussi fanatiques de l'islamisme que par exemple les convertis slaves, et leur fidélité à l'Empire ottoman se règle surtout d'après le bon vouloir que leur témoigne le gouvernement.

» Il y a d'autres témoignages aussi qui montrent que l'Autriche leur en impose et ne leur est pas antipathique. Les catholiques ne connaissent en général point d'autre puissance ou ils ne l'estiment point. Comme leur église est sous le protectorat austro-hongrois, ils se considèrent souvent eux-mêmes comme Autrichiens et attendent, d'un désir ardent, la prise en possession effective. A Chochi les gens demandèrent qu'on leur dit si effectivement ils appartenaient encore à la Turquie. A Mertouri un homme me déclara très sérieusement qu'il était « Nemtze » : Autrichien. »

» Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : Pourquoi l'Autriche ne veut-elle pas nous libérer, pourquoi nous laisse-t-on mourir avant que nous soyons Autrichiens? Et ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas seulement des catholiques albanais ; les mahométans se prononçaient dans le même sens. Dans les montagnes albanaises la conception est répandue que l'univers est réparti entre « le sultan et les « sept rois ». Le plus puissant de ces monarques est le « roi » qui règne sur l'Autriche. C'est à lui qu'ils voudraient se soumettre, c'est pour lui qu'ils voudraient aller à la guerre. Surtout après l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine — nous avons voyagé dans ce pays après cet événement, — ces désirs se firent entendre d'une façon toute nouvelle. « Pourquoi l'Au- » triche libère-t-elle nos frères en Bosnie et » dans les montagnes noires, et pourquoi nous » abandonne-t-elle, nous, à l'esclavage? » Telle était la plainte que nous entendions partout. Il y a des Albanais qui, à l'étranger, parlent par-ci par-là d'une autonomie qu'ils souhaitent à leur pays. Mais eux non plus n'espèrent rien d'une pareille autonomie, si elle devait être précédée

d'un « stade intérimaire, d'une occupation » amalgamante et éducatrice » par l'Autriche.

» La question quels sentiments on a dans les montagnes albanaises pour l'Italie, est naturellement pour l'Autriche d'un intérêt tout particulier. Pour répondre à cette question il suffit de faire remarquer combien on méprise les Italiens dans la Malciya. Pourquoi? Parce qu'un voyageur a répandu la nouvelle chez les Malzores, qu'on mangeait en Italie de la viande de cheval et d'âne? Il est d'autant plus impardonnable, vu cette disposition du peuple albanais, si les Autrichiens dans les villes de la côte se laissent dépasser commercialement par des compagnies italiennes.

» Le Monténégro surtout fait des efforts particuliers de gagner pour lui les montagnards catholiques de l'Albanie. Tout Malzore qui vient à Cetinje est reçu par le prince Nikita et reçoit un cadeau d'argent. Le prince sait-il que rien que pour recevoir ce napoléon d'or un certain nombre de Malzores fait un pèlerinage annuel à Cetinje, qui après, à la maison, font des gorges chaudes sur les « Gyaouris » détestés — c'est ainsi qu'on appelle les Monté-

négrins slaves et les montagnards albanais? Entre le Monténégro et les montagnards de l'Albanie une seule chose persiste, effective et sincère : la vieille haine des deux tribus l'une pour l'autre. Ils ne peuvent « s'aimer » « qu'avec » le fusil » qui envoie la balle meurtrière.

» Mais les Autrichiens les aiment de tout leur cœur. J'ai une fois entendu chanter, dans un cercle d'Albanais, le *Gott erhalte Franz den Kaiser*, et j'ai vu que ces hommes rudes avaient les larmes aux yeux, parce qu'ils savaient que cet hymne unique et superbe, dont ils ne comprenaient pas un mot, était « la chanson des « Autrichiens ».

» A cette occasion on nous permettra peut-être de mentionner que les Malzores catholiques sont de furieux antisémites. Il n'y a pas de juifs en Albanie, excepté quelques commerçants dans les ports, villes plus civilisées. Mais même de Scutari on me raconta qu'un Malzore y avait une fois saisi farouchement et très sérieusement son revolver quand on lui avait montré un juif. « Ce juif-là a crucifié le Christ, je le » tuerai » s'était écrié l'enfant naïf de la montagne, en donnant l'alerte à tout le bazar

de Scutari. » (Voir Siebertz, p. 138-141.)

Tiens, tiens! Ainsi les Albanais considèrent les Bosniens et les habitants de l'Herzégovine comme leurs frères, et parce que ceux-ci sont déjà annexés par l'Autriche, ils désirent aussi devenir Autrichiens; même ceux d'entre les Albanais qui rêvent d'une autonomie de l'Albanie, désirent d'abord « le stade intérimaire d'une *occupation par l'Autriche*, amalgamante et éducatrice! »

Nous ne savons pas si le gouvernement austro-hongrois répondra au désir *ardent* des Albanais d'être annexés par la monarchie, ou si, après s'être déclaré à Londres pour l'autonomie du pays, il sera plutôt enclin à vouer son attention à l'occupation amalgamante et éducatrice du pays, pas plus que nous ne savons si en ce dernier cas cette tâche n'incombera qu'à la monarchie, ou si l'Italie ne pourrait pas obtenir d'être chargée de cette mission, ou si nous n'aurons pas un nouveau Schleswig-Holstein, avec le même résultat de la fidélité des alliés. — Mais qu'on nous permette une question :

Est-ce que *l'amalgamation* des tribus alba-

naises, ennemis mortels au point de vue ethnique et religieux, est-ce que l'*éducation* de ce peuple qui depuis des milliers d'années vit dans l'anarchie et la sauvagerie, est possible? Est-ce que tout l'effort de l'Autriche et de l'Italie, de faire un État autonome de ces peaux-rouges de l'Europe ne restera pas illusoire, est-ce que le dommage colossal que les deux puissances se feront à elles-mêmes ne sera pas aussi grand que la criante injustice qui est faite aux États balkaniques?

La réponse à cette question dépend de circonstances extérieures et intérieures. Ecartons pour un moment les raisons de la politique extérieure et examinons rapidement la vie du peuple albanais même — c'est-à-dire les conditions intérieures d'une vie indépendante d'un peuple qui pendant tant de milliers d'années n'a pas fait une seule tentative de devenir un État national. Examinons les conditions de vie, les mœurs et les coutumes, et ce, exclusivement à travers les *lunettes autrichiennes*, en même temps que les descriptions des voyageurs autrichiens en Albanie.

*
* *

L'élément de vie des Albanais est l'anarchie. Ceci est dit par le baron de Chlumecky lui-même, *l. c.*, p. 125.

Cette sentence foudroyante pour les Albanais pourrait être interprétée, chez un écrivain aussi sûr de son but que le baron, comme une raison de plus pour que l'Europe donnât un mandat éventuel à l'Autriche de faire de l'ordre dans cette anarchie. Voilà pourquoi nous allons entrer dans quelques détails. La maison d'habitation d'un peuple est caractéristique de celui-ci. Le dicton anglais : « my house is my castle » a sa signification aussi pour l'Albanie; mais tandis qu'en Angleterre il signifie, que la maison est protégée par *les lois du pays* de sorte que ses habitants s'y sentent à l'abri comme dans un château, la maison albanaise est littéralement une forteresse, une koula, une tour en pierres sans fenêtres, percée seulement d'étroites meurtrières à travers lesquelles la lumière du jour, bien rare, éclaire une espèce d'antichambre et la « halle ». L'unique entrée

dans la koula est si élevée au-dessus du sol qu'il faut d'abord descendre au visiteur un escalier en bois, qui est toujours levé, dès que dans le voisinage un coup de fusil est tombé, ce qui est continuellement le cas. Les maisons appartenant à un même village s'élèvent à portée de fusil l'une de l'autre. Il n'y a pas trace d'un mobilier quelconque dans une maison albanaise. On ne connaît ni bancs, ni tables, ni lits. On dort sur de la fougère amassée, sur une litière de fougère ou des peaux étalés sur le plancher, et *toujours* l'Albanais dort *habillé*. Pour se couvrir il y a, dans les maisons moins pauvres, des couvertures en laine. L'éclairage est produit par des bûchettes de bois résineux qu'on allume. La koula albanaise n'a pas de cheminée. La fumée s'en va du feu par quelque lézarde. Les toits en *pierres* ont la préférence parce qu'on ne peut pas les percer de balles. Devant chaque koula albanaise on voit, sur une longue perche, un crâne de cheval[1]. (Il est encore heureux que ce ne soient pas des crânes d'hommes...)

Du reste le baron Nopcsa a encore vu d'autres

1. Dr Siebertz, *l. c.*, p. 54. — Siebertz, *l. c.*, p. 16, 162, 163.

maisons d'habitation en Albanie : « A travers le toit béant le ciel nous regardait, et par les misérables murs crevassés et remplis de mousse le vent entrait en bouffées de sorte que pas un coin n'était préservé de la fumée et des étincelles. Seul, le coup de revolver d'un berger causa un mouvement, en faisant dégringoler une souris d'une poutre du toit. » (Nopcsa, *l. c.*, 71.)

Ce n'est pas tout. Le baron Nopcsa a même vu en Albanie des habitations de caverne, mais il s'empresse de certifier que les habitants de ces cavernes, ces troglodites modernes ne sont ni méchants ni particulièrement incultes (Nopcsa, *l. c.*, p. 9)... Une belle culture!

En quoi consiste la nourriture spéciale des Albanais? En pain, en farine de maïs et en lait. Pour cuire du pain même des gens aisés (à Livadi Bogs) manquaient de l'écuelle indispensable. On nettoyait un coin de l'endroit du feu et on y déposait directement la pâte. (Nopcsa, *l. c.*, p. 57.) « Avant de nous attabler à ce festin, la maîtresse de la maison circula avec un vase en arrosant les mains de chacun. Mais elle abandonna le soin à chacun de les essuyer

où il voulait. (Les Albanais les essuient à leurs propres habits.) Le montagnard ne connaît pas l'usage de la fourchette et du couteau; on en est donc réduit aux doigts. » (Dr Siebertz, p. 53.) Les Albanais et les Serbes portent à peu près le même costume. Ceci a probablement aidé à répandre l'idée d'une plus grande Albanie. (Gaston Gravier, *l. c.*, p. 5.)

« Il arrive souvent que les vêtements du dessus[1] sont portés directement sur le corps. Dans mainte contrée de la Malciya cela passe pour « chic » et « civil » de paraître en habits aussi usés et crasseux que possible. Le changement régulier du linge (s'il y en a) est une chose tout inconnue. On ne s'étonnera donc pas de trouver ces habits généralement richement peuplés. » (Siebertz, *l. c.*, p. 85.) Le « pediculus vestimenti » était merveilleusement représenté, le pays des Šala étant fameux, comme réceptacle classique de cet animal, *même* dans l'Albanie du Nord. Ce « même » est charmant... Le Dr Siebertz essaie sinon

1. Ce vêtement principal du dessus, soit dit en passant, c'est la Dolama serbe, reste de la domination serbe en Albanie, qui dura sept cents ans.

d'excuser, du moins d'expliquer cette richesse en insectes chez les Albanais en disant : « L'Oriental est certainement immunisé depuis des générations contre les effets des morsures de parasites. Je me ressentis de la symbiose d'une façon très désagréable malgré la longue course du jour, et me levai de bonne heure. » (Dr Siebertz, *l. c.*, p. 54.)

Nous autres Orientaux remercions le Dr Siebertz de cette immunité qu'il nous reconnaît si généreusement. Nos lavages répétés cinq fois par jour et nos nombreux hammams sont le meilleur témoignage de ce que nous avons des notions toutes différentes de propreté que les petits chéris des puissances occidentales sur la côte est de l'Adriatique.

Encore un détail très caractéristique : Tandis que le reste de la Péninsule balkanique dispose de centaines et même de milliers de bains publics, de bains romains, de hammams, de bains d'eau coulante, *toute l'Albanie* possède un seul W.-C. « Qu'un seul water-closet existe dans toute l'Albanie, ce fait servira aussi à apprécier le « raffinement » de la culture albanaise. » (Siebertz, *l. c.*, p. 51.)

Pour le cas où l'on devrait trouver que je ne cite intentionnellement que le pire des rapports de voyage autrichiens, je vais aussi citer un Russe :

« Lorsque j'étais à Retsch », dit le consul général russe Yastrebow, et que ses habitants contemplaient mon costume européen, ils trouvèrent que j'étais à peu près un animal propre. Un seul d'entre eux, *qui à tout moment devait se gratter à quelque endroit*, dit : « Vous pou-« vez dire ce que vous voudrez de la propreté de « ces Moskovites (niri moscovits), il n'y a pas au « monde de gens plus propres que les Albanais. » (Yastrebow, *l. c.*, p. 219.)

Il faut encore citer ici une remarque du même auteur qui se trouve dans sa description de la *Malissia* de Dibra :

« Les habitants sont le peuple le plus sauvage qu'on puisse imaginer. *Ils ne savent ce qu'est une chemise.* Dans les villages de *Tchidna* et de *Retsch* ils n'ont pas plus de pudeur que les bêtes. Tous sont nus. Les femmes circulent littéralement en costume d'Ève. En hiver seulement elles se couvrent de divers haillons. Les hommes ont l'air de bêtes féroces à faces

humaines. Mais ce sont de fameux brigands. Leur nourriture se compose de maïs *sans sel*, de lait et de fromage. Non seulement à Tchidna, mais aussi à Lyousna, Mat, Arna et à beaucoup d'autres endroits ils ont pris le *sucre* que je prenais avec le thé — pour de la *neige*. J'ai parlé à beaucoup d'Albanais dans tous ces villages qui ignoraient ce que c'était que le *sel*, bien que le mot existe dans leur langue. » (Yastrebow, *l. c.*, p. 226.)

Et de ces gens qui ignorent ce que c'est que du sel, et qui prennent le sucre pour de la neige, on veut prétendre aujourd'hui qu'ils savent ce qu'est une patrie, et qu'ils étaient prêts à mourir pour cet idéal...

Si deux Albanais qui se rencontrent sans se connaître ajoutent au salut la question « Nga tsé is yé? » (de quelle tribu es-tu?), souvent, immédiatement après la réponse, les revolvers fixés peu solidement dans la ceinture partent, et souvent tous les deux roulent, mortellement blessés, par terre... (Siebertz, *l. c.*, p. 52.)

« ... Deux hommes de la tribu de Nikay se joignirent à nous, tout démoralisés. Interrogés ils racontèrent que les Krasničis venaient de

leur enlever, tout près de cet endroit, deux bœufs. Ils n'avaient pu songer à une résistance, les adversaires ayant été plus forts de 20 hommes. L'action était injustifiable, puisqu'ils n'avaient *pas* volé les bœufs, eux, et que ces bêtes en tous les cas n'étaient pas du pays des Krasničis. » (Dr Siebertz, *l. c.*, p. 18.)

« La rapidité des décisions est une particularité des Albanais », écrivait déjà *Hahn* dans la description de son voyage qui a fait époque; « ce sont des hommes d'action, mais rien de plus, d'où l'on peut conclure à la facilité qu'ils ont de passer d'une passion à une autre. »

Don Angelo, prêtre catholique, racontait des exemples de jeunes gens, qui se voyaient en *bons amis*, qui riaient et plaisantaient, après quoi, le moment d'après, un d'eux tirait son pistolet et tuait l'autre. (Voir Siebertz, *l. c.*, p. 89.)

Träger relate cet événement de la façon suivante : Le jour de fête du lundi de Pâques une querelle éclata devant l'église. Un jeune gaillard tire d'abord, et en peu de temps, pendant que le curé cherche à réconcilier les partis,

dix-sept personnes sont mortes ou blessées [1].

Des voyageurs revenus d'Albanie qui rendent compte de leurs voyages dans des revues savantes, dans des organes scientifiques, géographiques et ethnographiques, parlent des Albanais comme d'un peuple, avec qui l'on ne peut frayer que le revolver en main. (Siebertz, *l. c.*, p. 91.)

Un vrai bijou se trouve chez le baron Nopcsa :

« Les Mertouris (une tribu des Albanais) prétendent qu'il faut verser de la cendre sur l'endroit où l'on suppose qu'un trésor est enfoui, la veille au soir, et qu'il faut regarder le lendemain, quel animal a laissé une trace sur la cendre; car ce n'est que de cette façon qu'on peut connaître quelle bête il faudra immoler à la gardienne du trésor. Si l'on trouvait dans la cendre les vestiges d'un pied humain, on ne devait même pas reculer devant un meurtre. »

Ainsi, la soif de l'argent de ces sauvages ne recule même pas devant des victimes humaines ? Et il n'est plus question des temps païens, où à

1. Träger, *Zeitschrift für Ethnologie*, 1900, p. 50. Cité par Siebertz.

Tcherni Boh, dans la Lusace d'aujourd'hui, on immolait des hommes, mais c'est au XX^e^ siècle que cela arrive et dans un pays, dont l'Europe veut faire un État indépendant!

Lorsque le baron Nopcsa fit, en Albanie, dans le territoire de Toplana, des reproches aux Malzores à propos des nombreux assassinats qui y sont commis, on lui donna la réponse atterrante :

« Pourquoi alors la providence divine nous a-t-elle donné les fusils? » (Siebertz, *l. c.*, p. 209.)

De cet avis étonnant sont même les tendres épouses des Albanais.

Le « chef » des tribus des Mirdites, Prenk (le prince) Bib Doda s'était marié, mais le mariage restait sans enfants. Le divorce était exclu, les Mirdites étant catholiques. La mère du « prince » bien que fille croyante de la seule et unique Église catholique, résolut la question à la manière albanaise. Elle prit un fusil et tua sa bru... (Ce fait est confirmé par Siebertz. *l. c.*, p. 103.) L'Église permet de tuer en Albanie, si elle ne permet pas de divorcer... Le meurtre est d'autant plus facile, que tout meur-

trier est « protégé par le droit d'hospitalité inviolable ». Ce droit est en une telle estime, — précisément parce qu'il protège chaque assassin, — que la seule loi albanaise (non écrite) de Douka Dżine admet à la rigueur une réconciliation pour l'assassinat d'un père ou d'un frère, mais qu'elle *ne renonce jamais* à la vendetta pour l'assassinat d'un hôte. Il est même arrivé que non seulement des parents, mais des frères se sont tués l'un l'autre, à cause d'une injure faite à un hôte.

Mais, est-ce que la « princesse » Doda n'a pas dû craindre d'être traînée devant le dżibal odassi (la chambre des montagnes) à Scutari pour avoir assassiné sa propre bru? Du tout! Son Altesse sanglante savait très bien que ce tribunal, qui existe depuis 1856, n'a qu'une seule tâche : celle d'apaiser les querelles entre les tribus; elle savait trop bien que les deux autres juges turcs, qui quelques années auparavant avaient été envoyés à Skadar, pour juger de pareils assassinats isolés, avaient été tués le lendemain de leur arrivée par les Albanais, et que la Sublime-Porte n'a plus jamais essayé d'envoyer de nouveaux juges en Albanie.

« Last not least » son Altesse savait aussi qu'elle n'avait qu'à invoquer le droit d'hospitalité, pour se préserver contre tout châtiment.

Une autre femme a tué *par vendetta* son ennemie et a *bu* le sang qui coulait de la blessure mortelle...

De quelque point qu'on essaie d'étudier ce peuple sauvage des Albanais, toujours il faut revenir à la vendetta, à cette « coutume » qui transforme même les tendres femmes en fauves buvant du sang d'homme.

L'influence de la religion est nulle sur la vendetta; celle-ci est même plus *sacrée* aux Malzores catholiques que la religion, étant « consacrée par la coutume ».

Regardons d'un peu plus près cette « chose sacrée » des Albanais.

Siebertz relate les faits suivants dont il a été témoin oculaire :

« On n'incendie pas seulement les maisons des coupables, on ravage aussi complètement leurs autres propriétés; on démolit les murs qui entourent leurs champs, on abat les arbres et les vignes, et les champs sont rendus inutilisables. De la même façon l'on poursuit toute

leur parenté. La propriété foncière du coupable passe dans les mains de la famille de celui qu'il a tué et ne peut être racheté par aucun argent. Jamais les garants ne donnent leur assentiment à une réconciliation volontaire des deux familles ennemies; mais sans cet assentiment aucune réconciliation ne peut se faire. Chacun des garants a le droit de tuer l'assassin ou son parent qui est également sujet à la vengeance. (P. 74.)

» Pour *un* homme tué six autres au moins tombent sous la vendetta, et d'une façon que l'assassin lui-même et tous les membres mâles de sa famille sont sujets à la vendetta. Si dans la maison du meurtrier il n'y a pas six hommes, il faut compléter ce chiffre sur sa parenté.

» Si la vendetta n'est pas exécutée, mais qu'elle est réglée par réconciliation, le coupable paye à la famille du trépassé le « prix du sang » qui se monte à 6 bourses, c'est-à-dire 3 000 piastres. Pour l'assassinat d'une femme on ne paye que 1 500 piastres comme « prix du sang ». Autrement on n'est pas puni pour l'assassinat d'une femme; il n'y a que la vendetta que l'assassin doit toujours.

» Si un assassinat est commis entre deux hommes de la même tribu et si le fugitif est tué pour ce meurtre dans le territoire d'une autre tribu, l'hospitalité de celle-ci est violée et elle punit de mort le dernier meurtrier ou les membres de sa famille. (P. 77.)

» Par l'exécution correcte de la vendetta personne ne commet un délit ni n'encourt une vengeance.

» La réconciliation après une vendetta se fait ou bien volontairement de la part des deux partis ou sur l'ordre du gouvernement turc, par décret du sultan. Dès qu'un pareil ferman arrive à Scutari, le gouvernement turc envoie le boulgoubachi compétent avec un scribe et quelques gendarmes chez sa tribu. Chaque tribu est obligée de loger et de nourrir gratuitement ces organes du gouvernement, aussi longtemps que pour la réconciliation ils séjournent dans le territoire de la tribu. Pour l'accommodement de chaque vendetta celui qui est en droit de l'exécuter et celui qui y est sujet, payent chacun 125 piastres de frais qui sont distribués parmi les chefs de la tribu et les organes du gouvernement. En outre le coupable paye

150 piastres de frais au gouvernement pour un assassinat et 75 pour avoir blessé quelqu'un. La réconciliation accomplie, le coupable reçoit un acte de réconciliation; pour plus de sûreté on lui adjoint quelques garants pour une durée de cinq ans, qui ont à le venger comme un ami, si l'autre contractant rompt le contrat pendant ce temps. (P. 78.)

» Hassert déclare, dans les *Mitteilungen der geographischen Gesellschaft in Wien* (1898, p. 374) l'opinion, que l'âpre lutte de tous contre tous, explique, que dans l'Albanie supérieure 25 à 27 p. 100 de la population mâle meurent d'une mort non naturelle. « Beaucoup d'autres, écrit-il, sont obligés, » coupables ou innocents, de quitter la patrie et » de passer toute leur vie à l'étranger, puisque, » chez eux, la vengeance les guette toujours. » *Hassert* déclare que la vendetta, qui n'est suspendue que quand des ennemis extérieurs menacent (c'est-à-dire en cas de guerre), est *le fléau le plus terrible de l'Albanie supérieure*, qui souvent de différends de familles fait naître des querelles sanglantes de tribus, qui finalement conduisent à l'anéantissement complet

du parti le plus faible. Cela explique pour *Hassert* que les relations des Albanais entre eux sont nulles et que beaucoup d'Albanais n'ont jamais dépassé le territoire du village voisin. Les meilleurs pâturages restent inutilisés, l'agriculture est restreinte à l'entourage le plus rapproché des fermes et pour des voyages plus longs on cherche toujours à être accompagné de plusieurs compagnons du même village. » (P. 210.)

Le baron Nopcsa a établi sur la question du pour cent des hommes albanais qui meurent de mort violente un tableau assez exact, d'après les indications que lui avaient fournies les curés, et qui donne les chiffres suivants :

De la population mâle adulte furent tués :

à Blinichti.....	12	p. 100.	à Nikay	25	p. 100.
Boulgerie.....	14	—	Orochi.....	21	—
Douchmani...	23	—	Pedlana.....	20	—
Katchinari ...	25	—	Rocheni.....	13	—
Kalmeti	13	—	Chala	26	—
Kachnyeti....	24	—	Chkreli	18	—
Kiri.....	8	—	Chmiya	5	—
Komana.....	17	—	Chochi	25	—
Kortpoula	17	—	Chouyek	23	—
Kruzez	8	—	Spatchi	32	—
Manatya.....	13	—	Toplana.....	42	—
Mazarck.....	20	—	Velya	9	—
Mnela.....	11	—	Viga...	21	—
Nerfandina...	28	—			

La triste gloire d'être à la tête de cette liste revient donc à Toplana; 42 p. 100 de tous les décès sont des assassinats, et cela est si excessif que même les tribus des environs en ont été frappées et qu'on dit couramment : *se tuer comme à Toplana*, ou : *à Toplana on tue les hommes comme des porcs*. Comme moyenne on obtient pour le territoire compris dans la statistique citée, territoire qui représente toute l'Albanie du Nord, environ 19 p. 100 de meurtres. Quant aux districts de Prizren, de Djakova et d'Ipek qui comptent ensemble environ 50 000 habitants *Glück* indique, qu'il y a annuellement près de 600 meurtres par vendetta. Précisément dans ces territoires, mais surtout dans la plaine de Djakova, on trouve des colonies qui appartiennent presque toutes à des descendants de pareils fugitifs de Doukadchine et de Mertouri, fugitifs qui à cause de quelque vendetta dans le territoire de leur tribu ont émigré autrefois. *Steinmetz*, considérant le grand amour qui attache l'Albanais en général à sa patrie, voit la cause principale de l'invasion de la Vieille-Serbie non seulement dans la circonstance, que le pays stérile des montagnes

ne pouvait plus nourrir la population toujours croissante, mais pour une part considérable dans la fuite devant la vendetta.

« La vendetta est une malédiction pour les nations chez qui elle règne encore », déclare *Delitzsch*.

Si après le coucher du soleil ou en dehors du territoire protégé par la bessa un *Nikay* et un *Chala* se rencontrent, toujours le fusil entre sans scrupules en action. « Des salves de joie éclatent dans un délire sauvage », raconte *Steinmetz*, « quand la nouvelle se répand qu'un nouveau membre de la tribu ennemie a été expédié dans l'autre monde. » Il est presque lugubre, et l'on sent revivre les récits des anciens peaux-rouges, d'entendre raconter qu'à la tombée de la nuit Chalas et Nikays se glissent le long des sentiers en guettant l'ennemi.

A Gjonpegay *Steinmetz* vit un Nikay de qui l'on racontait qu'il avait déjà tué vingt Chalas. Les Chalas donneraient tout, — ont-ils assuré eux-mêmes à ce savant, — s'ils pouvaient mettre la main sur cet homme.

Dans la maison du missionnaire même un

Nikay aurait été tué par un Chala à travers la fenêtre.

Un homme de la tribu des Chalas rentrait seul de Nikay, se fiant à la bessa. En route un Nikay se joignit à lui et lorsqu'ils firent une halte près de la croix érigée sur le sommet du col, le Nikay tua le Chala par un coup de fusil de derrière et lui coupa la tête pour rendre plus difficile l'établissement de son identité. Mais le meurtrier fut tout de même reconnu et sa propre tribu le punit de la façon prescrite par la convention sur la bessa. Mais les Chalas étaient si exaspérés de ce crime, qu'eux non plus ne se soucièrent plus, pendant quelques semaines, de la bessa en tuant chaque Nikay, où qu'il se montrât. Cet état de guerre ouverte ne dura cependant que quelques semaines, puisqu'il faisait un trop grand tort à la situation économique des deux tribus; mais on peut du récit de cet événement déduire de très sérieuses conclusions sur cette passion de la guerre et du meurtre qui anime les Malzores. « Œil pour œil, dent pour dent! » (Siebertz, p. 194-195.)

L'Albanais se sent au fond guerrier, qui ne travaille que juste ce qu'il faut pour ne pas

mourir de faim[1]. « Sans *excédent* de travail, — déclare à cette occasion l'Autrichien Siebertz (*l. c.*, p. 92) — dépassant le plus nécessaire pour vivre, il n'y a pas d'aisance, sans aisance aucune instruction, sans instruction pas de développement des facultés de l'âme et de tout ce qui fait partie d'une culture supérieure. »

Mais oui, monsieur de Siebertz, vous avez parfaitement raison, mais que voulez-vous? Sur la proposition de votre patrie précisément les Grandes Puissances veulent faire, de force, de ce peuple sauvage et paresseux un État, pour empêcher le développement naturel d'une autre nation laborieuse et brave, qui en cent ans a créé de ses propres forces et par son propre travail un État civilisé.

Encore si les Albanais étaient *vraiment* un peuple *belliqueux* qui fût de taille à se battre au moins pour la propre petite patrie, après que en tant de milliers d'années elle n'est pas encore

1. Le baron Nopcsa raconte que son domestique albanais, Deli Non, ayant dû casser en petits morceaux un peu de bois vert, déclara à son maître qu'il avait « les reins brisés » (*l. c.*, p. 8). Tout *travail* doit naturellement être exécuté par la *femme*. Lui, le maître de la création, n'a qu'à aller se promener avec le fusil et à abattre éventuellement un homme.

parvenue à créer une patrie comprenant tous les Albanais, — mais *vous*-même, monsieur de Siebertz, qui pour prouver leur bravoure citez la malédiction des Albanais : « Que ta poudre ne s'allume jamais, que ta balle n'atteigne jamais son but! » — vous-même avez fait la découverte que les Albanais, tout en ayant de bonnes armes sont *de mauvais tireurs*. Votre compatriote M. *Steinmetz* prétend que les Albanais ont tué maint soldat turc pour lui enlever son fusil. (Steinmetz, *l. c.*, p. 71.)

Mais même ces fusils acquis par assassinat, de même que les fusils Mannlicher donnés en cadeau par l'Autriche-Hongrie, ne servent qu'à l'assassinat des propres compatriotes et à la fraude, que les Albanais exercent surtout sur la côte. Vous avez vous-même émis l'opinion (dans votre livre, p. 97-98) « que les Albanais sont en état de faire beaucoup de bruit avec leurs armes — (« Est-ce que ton fusil fait un » bruit suffisant? » est une question qu'on entend souvent), — mais que c'est incroyable, ce que, le cas échéant, ils peuvent tirer à côté. C'est à cette aptitude très incomplète au tir que M. le vice-consul *Prochaska* de *Prizren* doit sa vie

dans toute l'acception du mot; car juste à l'époque de notre voyage en Albanie il était exposé pendant trois heures au feu des habitants de plusieurs villages[1].

Mais malgré l'inaptitude incroyable des Albanais au tir en cas de guerre, on tue et on blesse tout de même, comme nous l'avons vu, bien

1. Il faut tout spécialement souligner ce détail. A cause de ce vice-consul de Prizren, à cause de ce Prochaska, l'Autriche-Hongrie aurait presque déclaré la guerre à la Serbie en provoquant ainsi une conflagration européenne, parce que toute la presse austro-hongroise a poussé les hauts cris en prétendant que ce « représentant de la monarchie » aurait été offensé par l'armée serbe lorsqu'elle entrait, victorieuse, à Prizren, qu'il avait été tué ou même mutilé dans ses parties viriles. Toute une catastrophe a ainsi été évitée à l'Europe à propos de ce brave Prochaska, uniquement parce que le Ballplatz a été assez prudent pour envoyer un autre consul, M. *Edel*, à Prizren, avec mission d'examiner cette affaire très importante, et parce que celui-ci a trouvé que dans toutes ces clameurs il n'y avait pas un mot de vrai. Le bon et brave Prochaska est un charmant type, si tant de villages, qui tous, sont remplis d'adorateurs de la Nemtzia ont tiré sur lui pendant trois heures, et s'il est resté sain et sauf, seulement parce que le peuple guerrier des Albanais tire si mal.

Nous n'avons point lu que pour cette attaque la monarchie aurait demandé et obtenu quelque satisfaction de la Turquie. Mais pour avoir suspendu pour des considérations d'ordre militaire, pendant deux mois les rapports très tendencieux de ce M. Prochaska, et ses lettres particulières, de même que toute la correspondance privée entre la Serbie et le quartier général était suspendue par la direction de l'armée, la Serbie a elle-même offert et donné satisfaction, en faisant rendre les honneurs militaires au drapeau austro-hongrois, lorsqu'il fut réarboré sur la chère tête de M. Prochaska.

des milliers d'hommes dans les *embuscades*, où l'Albanais trouve aussi le temps de bien viser. Qui soigne les blessés et comment les soigne-t-on? Est-ce que en général, on donne des soins aux blessés, en Albanie? Qui est-ce qui soigne les maladies extérieures, les épidémies, et comment les soigne-t-on? Pour répondre à ces questions nous n'avons trouvé que deux petites notes.

Le médecin Dr Liebert déclare : « Malheureusement on ne peut aider que très peu, dans beaucoup de cas, avec l'état de choses qui existe en Albanie. La thérapie est très souvent réduite à des conseils très généraux. — Il faut mentionner l'opinion régnante dans la Mallecia, que les médicaments achetés à la fin d'avril possèdent une puissance sanitaire toute particulière. — Quand éclatent des épidémies, on ne peut naturellement pas songer à isoler les malades, de sorte que la fièvre typhoïde, la vérole et la grippe sévissent souvent d'une façon incroyable. Tout récemment une maladie *vénérienne*, très dangereuse, s'est implantée aussi en Albanie, selon les constatations concordantes de *Steinmetz* et du baron *Nopcsa*;

même la syphilis est un mal qui depuis quelques années ravage énormément la Malciya. » (Siebertz, *l. c.*, p. 226.)

Dans toute la littérature sur l'Albanie nous n'avons pas trouvé de note sur des médecins ou des hôpitaux. A quoi bon, en somme? Plus que la vérole, la typhoïde et la syphilis, l'Albanais craint le « mauvais œil », et contre ce mal-là il y a deux moyens infaillibles, la racine d'ail et un autre, bien plus appétissant encore, et qui consiste à cracher sur le client... (Siebertz, *l. c.*, p. 250.)

*
* *

Est-ce que les Albanais n'ont pas d'autres coutumes et usages? Oh oui, mais ce ne sont que les beaux restes de la domination serbe en Albanie.

Encore *v. Hahn* (*l. c.*, I, p. 153) relate une coutume qui a probablement son origine dans la « Slava » qui est spécifiquement serbe (et qui est la fête du patron principal, au jour duquel la famille avait passé au christianisme, lequel saint est fêté ensuite par toutes les

générations de la famille qui suivent, bien que *v. Hahn* croie que cette coutume pourrait être l'antique « sacra pivata ».

Gaston Gravier (*l. c.*, p. 8) raconte à propos de l'hospitalité avec laquelle il fut reçu au Blanc Drin : « Nous nous fîmes conter comment ils fêtaient la Saint-Nicolas, leur *patron de famille*. Il nous fut facile de reconnaître presque intactes les rites caractéristiques des vieilles fêtes serbes, de la « Slava » en particulier. »

Jastrebow (*l. c.*, p. 188) constate qu'en Albanie tout village a son saint, et que chaque tribu fête un autre patron. C'est ainsi que les Orochis fêtent saint Alexandre, les Fandes saint Marc, les Spatchis saint Nicolas, les Kouchnenis saint Étienne et les Dibranis l'archange Michel.

Il faut citer ici la coutume du frère de choix et de la sœur de choix (en serbe pobratimi et posestrime) qui est sacrée même au plus vil Doukadžine, pas seulement chez les poulyatis chrétiens, mais aussi chez les mahométans [1].

1. Jastrebow, *l. c.*, p. 207. Les Albanais chrétiens ne prennent point de fiancée dans une famille qui a la même « slava » que le fiancé (*Ibid.*, p. 189).

Abstraction faite de pareilles mœurs et coutumes il y a encore une autre mesure pour le degré de culture d'un peuple.

C'est la position qu'occupe la *femme* chez le peuple en question.

Cette position est caractérisée par Jastrebow d'une façon brève et succincte :

« La vie de la femme coûte la moitié de celle d'un homme. Elle est « demi-sang ». Pour l'assassinat d'un homme il faut payer 5 000 piastres, pour celui d'une femme 2 500 seulement. La femme est tout simplement *vendue* par ses parents. La taxe de cet achat varie entre 2 000 et 5 000 piastres. Dans les villes cette taxe est tombée jusqu'à 50 piastres. Le mariage a un seul but : celui d'avoir des enfants. Si une femme est stérile elle est tout simplement échangée ou chassée, ou elle est gardée dans la maison en même temps et à côté d'une concubine[1]. » Donc il y a bigamie.

Quelques prêtres catholiques qui, à côté de leur tâche *politique* en Albanie, se souviennent aussi de leurs devoirs de pasteurs d'âmes, et qui ont essayé de combattre ce vice, s'en sont

1. *L. c.*, p. 90.

fort mal trouvés. Le Père Michel s'est attiré beaucoup d'inimitiés par ses attaques énergiques contre le concubinat. (Nopcsa, *l. c.*, p. 65.) Et ce que les Albanais font des curés dont ils sont mécontents, nous l'avons vu plus haut.

Siebertz reproduit sur la position de la femme chez les Albanais les remarques suivantes qui sont en partie personnelles, en partie empruntées à d'autres auteurs :

Plus que de toute autre chose, le bas degré de culture où se trouve le peuple albanais ressort du manque d'estime auquel le sexe féminin est sujet. Dans la vie publique comme dans la vie privée des Albanais la femme joue un rôle tout à fait inférieur. Transporter du bois, faire la cuisine, cuire le pain et tailler les habits, voilà les aptitudes que l'Albanais demande à sa femme. Il se sert d'elle comme porte-faix, si la bête de somme lui manque ou qu'elle soit malade ; tout travail difficile incombe à la femme. « Comme des enfants mineurs sont déjà fiancés entre eux, » écrit le baron Nopcsa, « l'amour idéal est chose inconnue ». *Il est significatif, que la langue albanaise n'ait*

même pas de mot pour « amour » et « aimer ».

Steinmetz raconte : « Un Nikay était fiancé avec une jeune fille Chochie, mais peu avant la noce la fiancée s'enfuit chez sa sœur mariée à Chala. Son frère se trouvait maintenant, en sa qualité de chef de la famille dans une situation très désagréable, car le fiancé demandait sa fiancée, et toute rupture de promesse de mariage appelle sans faute *la vendetta*. Pour mettre une fin à cet embarras, il prit la sœur *mariée* qui était venue de Chala voir sa famille, et la conduisit sans plus chez le Nikay à la place de la sœur cadette qui s'était enfuie. Le Nikay en fut satisfait; car il n'avait vu auparavant ni l'une ni l'autre des deux sœurs. L'affaire semblait donc liquidée. Mais plus tard la femme s'enfuit de nouveau chez son premier mari et le Nikay fut *tué* par le Chala en essayant de la reprendre. » (P. 142, 145.)

La fiancée ne reçoit pas de dot; au contraire, l'homme doit payer, avant le mariage, selon sa fortune, 1 000 à 1 500 piastres (220 à 300 couronnes), au maximum 3 000 piastres (700 couronnes) à la famille de la fiancée. La fiancée est donc littéralement *achetée*, comme l'expose en

détail Patsch dans son étude sur le Sandjak Bérat.

Les conceptions sur la fidélité des époux ne sont pas, dans la Malciya de nature très solide. *Steinmetz* considère même « comme cause première de la plupart des querelles sanglantes l'*infidélité* de la femme ». « Si des voyageurs ont pu », écrit ce savant très consciencieux, « préconiser la haute moralité régnant dans la Malciya, s'ils l'ont même déclarée exemplaire, cela repose sur une connaissance superficielle des faits. » (P. 144.)

Une jeune fille ose à peine échanger une parole avec un homme. Il n'en est pas de même des femmes; parmi elles l'adultère n'est pas chose rare.

Le baron Nopcsa déclare : « Un mariage précoce et un lourd travail contribuent beaucoup à changer les physionomies des femmes albanaises qui ne sont déjà pas des beautés, en très peu de temps parfois en des *horreurs*. On ne rencontre que très rarement des figures de femmes à peu près jolies. » (P. 145.)

Hahn raconte l'histoire de la plus célèbre de toutes les wirdjens (vierges), Marla de Terlatay,

dont l'oncle l'avait fiancée lorsqu'elle était encore enfant, avec un « prince » de Lourya. Lorsque Marla eut atteint l'âge de dix-sept ans et que le prince voulut l'avoir, elle se présenta devant le conseil des anciens de son village en déclarant que le Turc la contraindrait d'adopter sa religion ; que pour sauver son âme elle voulait devenir homme. Elle demanda donc à son oncle les armes de son père et les porta jusqu'à sa mort, en s'appelant désormais « Pierre de Perlatay ». — Une autre jeune fille albanaise, Martchalla de Lassa, aimait un jeune homme, qui dans sa jeunesse avait été fiancé avec une autre. Lorsqu'il fut obligé d'épouser sa fiancée pour ne pas occasionner d'inimitié mortelle entre sa famille et la parenté de sa fiancée, « Martchalla changea de sexe et s'appela dorénavant Djine ». (Siebertz, p. 147.)

L'Albanais croit que le ciel est propice aux fiancés et que les fiançailles mêmes contribuent à la conservation de la vie. Voilà pourquoi le père albanais fiance souvent ses enfants quand ils sont encore dans le berceau. (P. 231.)

Les fiançailles ne peuvent être rompues que quand la jeune fille devant l'Église se déclare

« wirdjen ». Toute autre rupture est une raison de vendetta. Dès que les fiançailles sont publiques, la fiancée ne peut plus se faire voir devant le fiancé et devant toute sa parenté, et n'ose plus adresser une seule parole à aucun d'eux. (P. 232.)

Si tous sont prêts à partir, le « vlam » (garçon d'honneur) *vole deux cuillers* qui ont été mises à part à cet effet; mais il est d'usage que les parents du fiancé volent encore autre chose, soit une tasse, un verre ou quelque chose de semblable, qu'on rend plus tard au propriétaire. (P. 236.)

Il arrive même qu'on *remet la bénédiction nuptiale jusqu'au baptême du premier enfant.* Cet usage lamentable est si répandu chez les Albanais, peut-être parce que chez eux *un mariage stérile est considéré comme une honte* et parce qu'il arrive assez fréquemment que la fiancée après peu de temps de vie conjugale est renvoyée chez ses parents, si la famille de l'épouse croit avoir une raison d'appréhender que le mariage ne sera pas béni d'enfants. (P. 240.)

La fiancée est *achetée* chez la plupart des

tribus albanaises. Le « prix ordinaire pour une jeune fille est ici de 3 000 piastres, pour une jeune veuve c'est la moitié de cette somme ». (Siebertz, p. 241.)

Une femme qui n'a que des filles, est une *mauvaise épouse* selon les Albanais. Elle est chassée de la maison de son mari après la mort de celui-ci, à moins qu'il n'ait un frère qui prenne la veuve chez lui comme concubine malgré l'excommunication dont il est frappé. (Nopcsa, *l. c.*, p. 90.)

Si le maître de la maison meurt, la veuve n'hérite de rien du tout; il ne lui est même pas permis de rester dans la maison de feu son mari, mais il faut qu'elle retourne dans sa maison paternelle. Mais si elle a un fils, elle reste dans la maison, élève le fils et vit de la fortune que lui a laissée son mari. (Siebertz, *l. c.*, p. 82.) Elle n'a donc le droit de vivre de la fortune qui fut gagnée par son labeur que comme éducatrice de son fils. La pauvre bête de somme! « Une vachère porta, pendant que les hommes faisaient les beaux avec leurs fusils, mes sacoches alourdies par des échantillons de pierres jusqu'au sommet du col, à une hau-

teur de 2100 mètres. » (Nopcsa, *l. c.*, p. 78.)

Les voyageurs autrichiens ont caché quelque chose par rapport aux veuves albanaises, probablement, parce que c'est trop laid et trop immoral; mais c'est aussi trop caractéristique pour les Albanais pour qu'il fût permis de le taire, si l'on cherche à se faire une image quelque peu complète de ce peuple.

« Après la mort de son mari la veuve reste plus de trois mois dans sa maison pour savoir si elle est restée enceinte de lui. Quand on la renvoie (comme une bonne) il faut qu'elle *jure d'être enceinte, même si ce n'est pas vrai*; car les parents du défunt ont un droit sur l'enfant, même s'il naît *deux ans* après la mort du mari — ce qui engage vivement la veuve à la prostitution. » (Jastrebow, *l. c.*, p. 188.)

Donc le faux serment est obligatoire ne Albanie.

Le baron Nopcsa dit : « Je connais un ca arrivé en novembre 1908, où 24 individus se *Ghimay* et 24 autres *d'Abata* (les deux endroits sont situés dans la Chala) — ont affirmé par serment des choses exactement contradictoires. » (*L. c.*, p. 73.)

Une belle morale chez ce peuple élu de l'Europe !

Nous savions que les Albanais ne sont pas seulement des assassins et des brigands, mais souvent aussi de vulgaires voleurs, et si nous ne l'avions pas su, tous les voyageurs autrichiens en Albanie nous confirmeraient le fait.

Le baron Nopcsa ne dit-il pas lui-même qu'en Albanie « ... on trouverait même bizarre de ne pas vivre *du bien d'autrui* comme rats en paille ». (*L. c.*, p. 9.)

Steinmetz dit : Les tribus de l'Albanie du Nord sont très malfamées pour les vols fréquents de chevaux; surtout les Nikays et les Mertouris sont réputés comme voleurs de chevaux et de bétail en général. Il ne se passe à peine un jour, dit Steinmetz, sans qu'un cheval volé dans la plaine de Ryeka ou Djakova ne passe par le territoire de Nikay en allant à Scutari. (Siebertz, *l. c.*, p. 44.)

*
* *

Si l'on résume tout ce que nous voyons confirmé par des témoins oculaires, est-ce qu'il

ne faut pas penser *que même les Turcs sont un peuple meilleur que les Albanais?*

Mais oui! Cela est même expressément déclaré par Steinmetz pour ce qui concerne les Albanais mahométans :

« L'Albanais mahométan est *meilleur au point de vue ethique* que son congénère catholique. On trouve, chez l'Albanais mahométan, plus de *sincérité*, plus d'*honnêteté*, plus de *charité* et d'*hospitalité*. » (Steinmetz, *l. c.*, p. 29.)

Bien que, par conséquent, l'influence de l'église catholique en Albanie dure depuis bien plus de siècles que celle de l'islamisme, celui-ci était tout de même plutôt en état d'inculquer plus d'humanité à ces peaux-rouges européens que la propagande catholique généralement toute-puissante, bien que celle-ci fût puissamment secondée par deux Grandes Puissances... Un merveilleux horoscope pour l'eucharistie qui veut faire de l'Albanie un nouvel État du Vatican.

Mais nous reviendrons encore à cette question importante. Dans la citation de Steinmetz un mot nous intéresse avant tout : l'*hospitalité* des Albanais.

Nous avons entendu de la bouche du baron Nopcsa dans la petite salle de conférences de l' « Ourania » de Vienne des louanges enthousiastes de l'hospitalité albanaise. Est-ce qu'il y aurait aussi des Albanais, auxquels l'hospitalité n'est pas si sacrée?

Abstraction faite de l'affirmation d'un auteur consciencieux tel que *Steinmetz*, il faut noter que *Siebertz* aussi a consigné deux cas qui prouvent que l'hospitalité des Albanais n'est pas du tout tellement inébranlable.

« A *Sakati*, *han* (auberge) solitaire au sommet de la montagne, nous nous reposâmes, malgré l'attitude étonnamment maussade, même hostile du handži (de l'aubergiste), qui refusait même de nous donner du café. Plus tard seulement un Arnaute nous offrit quelques fruits en guise de rafraîchissement. Nous ne pûmes nous expliquer pourquoi on nous refusait l'hospitalité dans un han, où pourtant on paye tout. » (Siebertz, *l. c.*, p, 225.)

Le second cas est intéressant non seulement pour ce qui concerne l'hospitalité, mais encore à un autre point de vue.

« Lorsque nous eûmes enfin atteint le han

de *Kremaz*, nous demandâmes en vain de pouvoir entrer. Il faisait nuit sombre, et à une pareille heure on a l'habitude de prendre des précautions en Albanie; le handži refusa de nous laisser entrer. Telle une forteresse, son han était entouré de palissades de la double hauteur d'un homme; il était impossible de pénétrer par là. Nous au dehors devant le rempart, et lui avec ses gens dans la cour derrière la clôture qui protégeait bien la maison — nous parlementions longtemps et énergiquement. Tout semblait en vain, lorsque finalement nous entendîmes le handži parler serbe avec ses gens, et maintenant, l'ayant appelé et lui ayant parlé en serbe, l'impitoyable ou le timide aubergiste nous ouvrit une entrée dans les hauts madriers. » (Siebertz, *l. c.*, p. 243.)

Si le livre de M. Siebertz est parvenu jusque dans les mains de M. René Millet, ancien ambassadeur français à Stockholm, Son Excellence se sera probablement écrié en lisant ces lignes :

« Tiens, tiens! N'ai-je pas dit dans mon livre *A travers les Balkans* qu'avec la langue serbe on peut se tirer d'affaire de la mer Noire jus-

qu'à l'Adriatique et de Salonique jusqu'au delà de Belgrade? »

Écoutons aussi le consul général russe Jastrebow sur la morale des *Doukadjinis* (Fandes, « Mirdites ») :

« Ils sont faux, hypocrites, menteurs. Le vol n'est pas considéré comme un péché. Hommes et femmes cherchent à jouir du bien d'autrui, aussi longtemps qu'il n'y a pas de danger d'être battus ou tués. Le vol est un vice inné aux Fandes. »

Dans des centaines de cas de vendetta la cause directe ou indirecte c'est la femme. De cent mariées cinquante seulement se révèlent vierges dans leur nuit de noces. Cela est confirmé par l'évêque *Béricha* de Poulyat et par d'autres ecclésiastiques catholiques.

Dans le village de *Chosie* un homme marié entretenait, *avec l'approbation de sa femme*, des relations coupables avec une jeune fille du voisinage. La mère de la jeune fille tua sa propre fille de même que l'enfant nouveau-né. L'homme s'enfuit à Pouka. Les villageois détruisirent sa maison. Lorsqu'on me raconta cela une vieille femme était présente; mes

nterlocuteurs ayant quitté la chambre (parce u'on avait entendu des coups de fusil dans la our) la vieille femme me dit : « Celle qui a ué sa fille et son enfant, l'a fait, parce qu'elle 'avait pas reçu un seul piastre de l'amant de a fille. » (Jastrebow, *l. c.*, p. 192).

« Toutes les fois qu'un Albanais », dit iebertz (*l. c.*, p. 128) « passe sur « la montagne tombée » il fait, en tremblant de peur, remarquer qu'un énorme rocher de grès se serre mmédiatement contre un rocher d'ardoise, qui st distant de 100 mètres des rochers de grès, t ajoute :

» Voici le roc, avec lequel le Seigneur Dieu a détruit le village et ses habitants qui vivaient dans l'inceste. »

Mais l'Europe éclairée et civilisée n'est pas ussi sentimental que le Seigneur Dieu. Elle eut faire, de ces habitants de l'Albanie vivants dans l'inceste » un État moderne, uropéen et autonome...

LES GRANDES PUISSANCES

Plus de cinq cents ans a duré la domination barbare de la Turquie sur la Péninsule balkanique.

Pendant ces cinq siècles la guerre de l'islamisme contre le christianisme a duré sur les Balkans sans discontinuer.

Cette guerre fut menée, pendant les trois cents premières années, en Guérilla, par les peuples Balkaniques eux-mêmes, avec l'aide de leurs Heiduques, leurs Uskoques et leurs Palikares.

Dans les deux cents dernières années quelques Grandes Puissances de l'Europe entre-

prirent des expéditions contre la Turquie, sous le prétexte de vouloir libérer les chrétiens des Balkans; d'abord l'Autriche seule sous Charles VI, ensuite la Russie seule sous Pierre le Grand, ensuite les deux Puissances ensemble sous Catherine II et Joseph II, et cette fois avec le programme de partager entre elles l'Empire ottoman.

Pendant ces guerres les deux Grandes Puissances n'ont jamais omis, d'appeler les peuples Balkaniques eux-mêmes au secours, et les chrétiens des Balkans qui n'étaient pas encore divisés entre eux par le principe des nationalités et qui se sentaient seulement chrétiens, ont toujours donné suite à leurs sollicitations, en organisant des révoltes, en mettant à la disposition des Puissances chrétiennes des années entières (des corps de volontaires). Ou bien encore ils ont immobilisé, en faisant la guerre à leur propre compte (comme par exemple le Monténégro et les Grecs du Péloponnèse) de considérables contingents de l'armée turque, en assurant ainsi aux Grandes Puissances de très utiles diversions.

Mais la Russie et l'Autriche seules et coalisées

n'étaient pas à même de vaincre la Turquie. Dans les conclusions de paix respectives elles ont tâché de mettre autant que possible dans leur propre poche, en oubliant de s'occuper des peuples Balkaniques alliés ou en ce contentant de stipuler pour eux l'amnistie turque...

Cette amnistie les Turcs l'exercèrent en empalant les Balkaniques vivants, et en faisant dévorer par les chiens les corps encore palpitants des suppliciés...

Le vandalisme des Turcs dégénérés en bêtes féroces par les victoires sur les Puissances chrétiennes avait atteint un degré tel, qu'il valait mieux pour tous les Balkaniques mourir que de continuer à vivre sous de pareilles conditions.

Le désespoir général poussa d'abord, en 1804, les « Rajas » serbes à la révolution, puis les Grecs, les Valaques et les Moldaves. Les Monténégrins poursuivirent sans relâche la lutte qu'ils avaient commencée comme alliés de Pierre le Grand.

Les peuples Balkaniques luttèrent d'abord uniquement pour leur existence d'hommes. Ils ne songeaient pas encore à la fondation de

propres États nationaux. Ils suppliaient les Puissances chrétiennes de les recevoir comme sujets dans leurs États. Ils furent dénoncés près de la Porte de la part de ces Puissances, qui voulaient rester « loyales ». Les peuples Balkaniques supplièrent de leur donner au moins du pain, de la poudre et du plomb, pour pouvoir continuer la lutte tout seuls. On le leur refusa, on leur ferma même les frontières, pour qu'ils ne pussent, même pour de l'argent, acheter ni vivres ni munitions. Ces chrétiens devaient simplement mourir de faim et être exterminés par les Turcs, s'ils ne voulaient rester de « loyaux » sujets du sultan. Voilà quelle était la morale chrétienne de l'Autriche au commencement du XIX^e^ siècle. La Russie qui se trouvait engagée dans une nouvelle guerre avec la Turquie, profita de la révolution serbe, en concluant une convention militaire avec elle, qui promettait un secours important pour l'organisation d'un État serbe sous la suzeraineté russe. Mais dans la paix de Bukarest la Russie abandonna les Serbes à leur sort, qui fut une nouvelle dévastation de la Serbie par la Turquie en 1813. Le désespoir poussa les

Serbes deux années après à une nouvelle émeute, et ils ont réussi par leurs propres forces à fonder une principauté, et même à rendre héréditaire la dignité du prince. Cette hardiesse des Serbes méritait une punition. Les intrigues de la Russie, apparentée par le sang et la religion, obligèrent le fondateur du nouvel État serbe et de sa dynastie nationale à quitter le pays; la Russie imposa au pays une constitution oligarchique avec laquelle personne ne pouvait gouverner, changea la principauté héréditaire en une principauté élective et inaugura ainsi la longue série de révolutions et de tribulations intestines qui devaient entraver pendant cent ans l'évolution naturelle de la Serbie.

Dans les principautés du Danube, dans la Valachie et la Moldavie, les occupations russes et autrichiennes alternaient avec les occupations turques. Les princes fanariotes de ces pays étaient constamment détrônés et réinstallés, on imposait aux pays les « règlements » et les « statuts » les plus impossibles, tout mouvement de l'esprit national *roumain* était étouffé dès le germe, et lorsque tout cela n'y fit plus

rien, et que la Valachie et la Moldavie créèrent de par leurs propres forces la *Roumanie* unifiée en élisant un prince étranger comme souverain, les ambassadeurs de toutes les Puissances chrétiennes se réunirent à Paris, en vue de couper en deux la Roumanie ainsi unie... Mais la conscience nationale des Roumains fut plus forte et la Roumanie s'est maintenue *malgré* l'Europe.

Les *Grecs* n'ont pas eu plus de chance avec l'Europe. Lorsque, au commencement du XIX^e^ siècle ils fondèrent, à travers la Turquie tout entière, une société patriotique secrète très étendue, qui devait préparer la grande révolution grecque, le chef principal de ce mouvement national fut arrêté à Vienne et livré aux Turcs qui l'ont scié en deux, vivant. Lorsque cette société secrète prit plus tard le prince Ipsilanti pour chef et lorsque celui-ci, de connivence avec le gouvernement russe, organisa en Valachie une armée qui se composait de Grecs, de Roumains et de Serbes et avec laquelle il voulait envahir la Turquie pour provoquer une révolution générale des chrétiens Balkaniques contre la Turquie, il fut aban-

donné par la Turquie, et la tentative fut étouffée dans le sang des « hétéristes ».

Lorsque les Grecs en 1821 eurent commencé leur lutte acharnée pour la libération de leur patrie du joug turc, les sympathies de toutes les *nations* chrétiennes de l'Europe allaient vers la Grèce, parce que toute l'Europe était alors philhéllène de sentiment, par reconnaissance pour la vieille culture grecque qui a tant contribué à la renaissance européenne. Mais les *gouvernements* des Puissances européennes étaient *contre* la révolution grecque et *pour* la conservation de l'intégrité de la Turquie. Nous n'avons besoin que de nommer un seul nom, pour rappeler toutes les difficultés surhumaines que les pauvres Grecs durent surmonter pour atteindre la liberté. Ce nom est celui du prince *Metternich*, grand défenseur du principe de la *légitimité*, par conséquent aussi de la légitimité turque, grand ennemi de tout mouvement national. Il suffit de nommer le prince Metternich, pour rendre compréhensible pourquoi le nouvel État grec, que les Grecs se conquirent, fut restreint à l'Attique et au Péloponnèse, pourquoi il ne comprenait pas les îles ioniennes,

et moins encore celles de la mer Égée, pourquoi on le fit si peu viable, que pendant des dizaines d'années il souffrit de palpitations intestines qui l'empêchèrent de remplir sa tâche nationale. Plus tard quand Metternich et son école disparurent, l'Angleterre céda les îles ioniennes à la Grèce pour des motifs *dynastiques*, mais la lutte héroïque que la Crète soutient depuis l'année 1866 jusqu'à nos jours pour son union avec la mère patrie grecque n'était pas en état d'amener les Puissances européennes à plus d'humanité. Elles ont empêché *de force* cette union.

Lorsque en 1876 les deux petites principautés serbes, la Serbie et le Monténégro entreprirent toutes seules la lutte avec l'énorme Empire ottoman, pour porter du secours à leurs frères en Bosnie et en Herzégovine qui menaient une lutte désespérée rien que pour leur vie et pour libérer, si possible, ces deux provinces les plus serbes qui existent, et lorsque la Serbie avança victorieuse en Bosnie, le Monténégro dans l'Herzégovine, et lorsque apparut le danger pour la Turquie que les armées serbes pussent se réunir par le Sandjak et couper les deux

provinces de la Turquie, l'Autriche-Hongrie força la Serbie de retirer ses troupes de la Bosnie et d'opérer seulement vers le sud, si elle le voulait. De la Russie, la Serbie n'eut que du *secours privé*, trois mille hommes et femmes, des officiers, de vieux soldats et de jeunes gardes-malades, un peu d'argent aussi. Le *gouvernement* russe était résolument *contre* le mouvement national des Serbes. Le favori, Tchernjajew, le héros de Tachkend, était tombé dans la plus grande disgrâce auprès de son empereur, pour s'être mis à la tête de la milice serbe. Alexandre II, plus tard le « tsar libérateur » ne voulait rien savoir d'un secours de l'*État* russe prêté aux Serbes. Il a même parlé, du haut du Kremlin, avec mépris de l'armée serbe, dont un cinquième était tombé, mort ou blessé, dans cette lutte inégale, Mais alors l'opinion publique même de la Russie aristocratique se redressa si puissamment que le même empereur fut non seulement *contraint* de crier un « halte » à l'armée turque après la bataille de Djounis, mais de commencer quelques mois plus tard lui-même la guerre de la Russie contre la Turquie. Bien entendu, dans cette guerre éga-

lement, non seulement la Serbie et le Monténégro, mais aussi la Roumanie et les Bulgares étaient alliés aux Russes. Les troupes roumaines à Plewna et les bataillons de volontaires bulgares sur la Chipka ont rendu de grands services aux Russes, ils ont même sauvé la situation à Plewna. L'armée serbe seule a rendu possible la marche des Russes sur Sofia.

Mais lorsque l'armée russe avança jusque devant les portes de Constantinople et dicta la paix à la Turquie, alors, à San-Stefano, les alliés de la Russie eurent une grande déception. On fit une Bulgarie colossale, la Russie pouvant à cause du consentement de l'Autriche-Hongrie espérer garder ce pays sous sa suzeraineté exclusive. Pour la Bosnie et l'Herzégovine une « autonomie » était prévue. On arracha à la Serbie même les arrondissements et les districts qu'elle avait conquis, les armes en main. Pas même le Monténégro serviteur fidèle de la Russie, depuis deux cents ans, n'eut l'Herzégovine, mais un lambeau de l'Albanie. A la Roumanie on arracha, pour la remercier de son secours décisif à Plewna toute la Bessarabie, en la « dédommageant » avec le cadeau, si dou-

teux, de la Dobrudža, qui devint la pomme de discorde entre la Roumanie et la Bulgarie.

L'apparition de la flotte anglaise devant Constantinople obligea la Russie de porter ce traité à Berlin en vue d'une revision européenne. La Russie était tellement épuisée par la guerre sanglante, et plus encore par la fièvre puncticulaire qui sévissait dans ses armées, qu'elle dut donner son consentement à cette revision, parce qu'elle n'était pas à même de se lancer de suite dans une nouvelle grande guerre. Le premier plénipotentiaire de la Russie au congrès de Berlin était le prince Gortchakow, chez qui la métamorphose rétrogradante du cerveau avait fait de tels progrès, que le puissant Bismarck put jouer avec lui comme le chat avec la souris. Bismarck, enorgueilli par les victoires que l'Allemagne avait remportées sur la France dix ans auparavant, était devenu si hardi, qu'il pouvait se poser en dictateur de l'Europe, d'autant plus que la France avait encore à faire avec les suites de sa défaite colossale, et que l'Italie lui devait de la reconnaissance pour la Lombardie et la Vénétie acquises par les victoires de l'Allemagne. Le

juif Disraeli, homme d'un talent extraordinaire, secondait Bismarck dans tous ses efforts et reçut en récompense l'île de Chypre pour sa patrie adoptive et le titre de lord Beaconsfield pour lui-même. Les représentants des petits États balkaniques, qui s'étaient épuisés dans la guerre russo-turque, ne furent même pas admis au congrès avec voix consultative. On les laissa devant la porte et les Grandes Puissances disposèrent des États balkaniques comme *de choses* qui leur appartenaient, et de leur sang versé pour la liberté, comme si cela avait été de l'eau.

Le congrès de Berlin cassa la Bulgarie constituée avec le sang russe et balkanique en trois parts, une principauté tributaire : la Bulgarie, une province privilégiée de la Turquie, appelée la Roumélie Orientale, et la Macédoine qui resta province turque tout entière, avec la promesse qu'on y introduirait des « réformes ». Bien qu'il dût paraître évident à tout homme intelligent, que cette tripartition imposée à la nation bulgare mènerait à de nouveaux troubles sur la Péninsule, et qu'elle menacerait encore la paix européenne, il en resta ainsi,

« car tel était le bon plaisir de l'Europe ».

De plus le congrès « souverain » de Berlin décida qu'on arracherait toute la Bessarabie à la Roumanie et qu'on la donnerait à la Russie. Même la seule communication rationnelle de la Roumanie avec la compensation qu'on lui avait donnée, la marécageuse Dobrudža, même Silistrie et sa forteresse lui furent refusées, pour que la Roumanie et la Bulgarie future eussent à se chamailler pendant de longues années à cause de ce morceau.

Aux Serbes des deux principautés on arracha la plus grande partie de leurs conquêtes en Turquie et on les laissa aussi peu viables qu'ils l'avaient été avant la guerre. On leur concéda, ainsi qu'à la Roumanie, l'indépendance *politique* mais à la condition « sine qua non » que les juifs eussent les mêmes droits dans leurs pays que le reste des sujets. Pour la Serbie cette condition était facile à remplir, parce que les Serbes sont, en matière de religion, le peuple le plus tolérant de toute la Péninsule balkanique, mais pour la Roumanie qui est inondée de juifs russes et polonais, cette condition devait provoquer d'interminables crises

intestines. Mais le congrès de Berlin avait plus d'intérêt pour les juifs que pour la jeune, capable et active Roumanie, et le prince Bismarck a persisté dans sa volonté jusqu'à ce qu'on y accédât, en risquant ainsi même l'existence de la jeune dynastie des Hohenzollern en Roumanie.

Mais que servait à la *Serbie* l'indépendance *politique* qu'on reconnaissait, du moment qu'elle était, par le même traité de Berlin, placée sous la dépendance économique de la monarchie austro-hongroise? Le pauvre pays pouvait, s'il le voulait, même se payer le luxe politique d'un royaume, mais au point de vue économique il devait continuer à cuire dans son propre jus, jusqu'à ce qu'il fût cuit à point pour — l'Autriche-Hongrie...

Le *Monténégro* reçut un petit débouché sur la mer; mais ce port monténégrin fut placé sous la police marine de l'Autriche-Hongrie, et l'entrée de vaisseaux de guerre dans ce port fut expressément interdite par le congrès de Berlin.

*
* *

On avait encore projeté une monstruosité en 1880. Lord Fitzmaurice présenta la proposition de créer une *Albanie* qui devait comprendre une grande partie des vilayets de Monastir et de Kossovo. Cette proposition s'est brisée à l'opposition énergique de l'Autriche-Hongrie, de la même monarchie qui *aujourd'hui* veut créer la même Grande Albanie... *Alors* l'Autriche-Hongrie ne voulait rien savoir d'une Albanie, parce qu'elle voulait par la Bosnie et l'Herzégovine, et surtout par le Sandjak, aller « au delà de Mitrovitča », s'il lui plaisait, et se réserver à elle-même les vilayets de Kossovo et de Monastir. Trente-deux ans plus tard seulement, quand la Turquie commença à craquer dans toutes ses jointures, le comte Berchtold envoya sa circulaire du 14 août 1912, dans laquelle il n'a de sollicitude que pour les Albanais, et où une autonomie de l'Albanie est demandée, d'une Grande-Albanie, qui serait encore plus grande que celle que rêvait en 1880 Lord Fitzmaurice. Mais il était

trop tard. La circulaire du comte Berchtold a montré aux Serbes, aux Bulgares et aux Grecs quel grand danger menaçait leurs conationaux dans la Vieille-Serbie et en Macédoine, et n'a fait que resserrer la Confédération balkanique[1].

Comme s'il n'y avait pas eu assez d'injustices, on commença maintenant une politique *dynastique*. La Grèce, qui par sa lutte pour la Crète — qui durait depuis dix ans — et par les luttes intestines de partis, de la Vouleutocratie et de la Rousfétia était empêchée de participer à la lutte des peuples Balkaniques et de la Russie contre la Turquie dans les années 1876 à 1878, reçut un morceau de la Turquie, la Thessalie, parce que le fils du beau-père de l'Europe avait déclaré ne pas pouvoir rester roi des Hellènes, si la Grèce ne recevait rien à Berlin. Et la Grèce eut la Thessalie, parce qu'elle avait été assez « sage » pour ne pas participer à la guerre. Les peuples Balkaniques qui, à Berlin, furent privés du prix de leur victoire, n'enviaient certes pas leurs frères grecs de ce gain facile, car ils savaient très

1. Voir Gaston Gravier, *L'Albanie et ses limites*, *Revue de Paris*, 1er et 15 janvier 1913.

bien qu'il ne dépassait pas les sacrifices de la Grèce pour la Crête, — mais ils sont assez intelligents pour comprendre que cette grâce du congrès de Berlin pour la Grèce était un grand coup de coude que l'Europe donnait à certains peuples Balkaniques pour qu'ils envoyassent promener leurs dynasties nationales et qu'ils vinssent plutôt chercher des princes des vieilles dynasties de l'Europe qui par leur parenté seule pouvaient rapporter plus que les guerres les plus sanglantes.

Mais le bouquet du Traité de Berlin, ce fut l'occupation de la Bosnie, de l'Herzégovine et d'une partie de la Vieille-Serbie, du Sandjak de Novipazar, par la monarchie austro-hongroise. Les provinces, pour l'affranchissement desquelles la Serbie et le Monténégro avaient mené deux guerres sanglantes contre les Turcs, les deux provinces *les plus serbes* qui forment le cœur de la nation serbo-croate furent livrées par le congrès de Berlin à la propagande jésuite, catholique, et à cette dénationalisation austro-hongroise qui avait déjà fait ses preuves ; et pour qu'il n'y eût pas de doute sur l'intention de cette mesure, le congrès de Berlin

décréta l'occupation du Sandjak par la monarchie, même « au delà de Mitroviča », si la monarchie devait trouver nécessaire, dans son désir ardent d'avoir Salonique, d'occuper toute la Vieille-Serbie et la Macédoine. De même que la Bulgarie fut morcelée en trois, la nation serbo-croate fut morcelée en quatre parties, partagée entre quatre États différents. Et pour que deux d'entre eux n'eussent jamais la moindre chance de s'unir, l'occupation autrichienne du Sandjak fut intercalée entre eux comme un coin. Le désir d'une nation de dix millions de vaillants pionniers de la culture européenne de s'unir dans un État, fut anéanti par cette décision du congrès de Berlin. Celui-ci annonça aux Serbes du royaume, du Monténégro et de la Vieille-Serbie, qu'ils ne pouvaient avoir un avenir qu'en devenant également sujets austro-hongrois.

Le congrès de Berlin qui par ses décisions voulut tout simplement *anéantir deux nations*, constitue *la faute tragique* de l'Europe, qu'elle expie maintenant. Savoir, si le châtiment de ce crime n'atteindra que l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, par le fait qu'au désir d'expansion

allemand vers l'Est on opposera une digue infranchissable, ou si les autres Grandes Puissances aussi devront payer cher l'injustice commise à Berlin, — personne ne le peut au moment où sont écrites ces lignes. Si la mobilisation de l'armée austro hongroise, exécutée en secret et détruisant l'économie nationale, devait ne pas avoir été un simple « bluff » en vue de sauver une partie de la Turquie et du barbarisme sous le nom de l'Albanie, si la Triplice devait vraiment faire mine de vouloir renverser la digue que la Confédération balkanique opposait à son désir d'expansion vers l'Est, alors la conflagration européenne est absolument certaine, alors on croisera en première ligne quatre millions de baïonnettes, alors il y aura une telle tuerie d'hommes comme n'en a encore jamais consigné l'histoire du genre humain, alors non seulement l'aisance matérielle de l'Europe si péniblement acquise, mais aussi toutes les acquisitions de la civilisation seront anéanties, et alors toute l'Europe expiera la faute tragique de Berlin. Il serait oiseux de demander qui dans cette ruine de l'Europe serait le vainqueur, qui le vaincu, mais une

chose est tout à fait certaine. Les quelques dynasties de l'Europe qui de l'inondation démocratique du continent émergent encore à la façon du Babakay du Danube inférieur, disparaîtront complètement, malgré leur coexistence séculaire... Et voilà quel sera le châtiment pour la faute tragique d'avoir, à la fin du XIX^e^ et au commencement du XX^e^ siècle, fait de la politique dynastique au lieu d'une politique nationale, comme si l'Europe était encore empêtrée dans le moyen âge.

* * *

Regardons d'un peu plus près comment les péchés commis à Berlin ont eu leurs effets, l'un après l'autre.

La Bulgarie dont la sujétion à l'influence russe exclusive semblait assurée pour toute éternité, s'est de bonne heure libérée de cette tutelle.

L'organisation compliquée de la Roumélie Orientale, pour laquelle les meilleurs diplomates de l'Europe ont dépensé leur sagacité dans le but de conserver cette province à la

Turquie, fut renversée du jour au lendemain par une opérette qui pourrait être intitulée *Tchardafon*, — et la réunion de la Bulgarie du Nord avec la Bulgarie du Sud était un fait accompli !

Le Traité de Berlin venait d'avoir un trou formidable. Est-ce que l'armée turque est de suite entrée dans la Roumélie pour rétablir le *statu quo ante?* Von-der-Goltz Pacha garantissait au sultan de rétablir le *statu quo* avec *une seule* des deux divisions de la garnison de Stamboul, mais Abd-ul-Hamid II considérait toute la garnison de Constantinople comme sa garde personnelle, et pour protéger sa chère personne il laissa les Bulgares en paix. Peut-être espérait-il que les hauts signataires du Traité de Berlin défendraient leur propre création à main armée, pour sauvegarder au moins leur dignité de Grandes Puissances. Mais si le Padichah se cramponnait vraiment à cet espoir de ravoir la province perdue, il avait oublié quel énorme respect les Grandes Puissances ont de tout fait accompli. Les Grandes Puissances ne pouvaient pas comprendre que les Bulgares eussent créé ce fait accompli par

leurs propres forces; elles croyaient fermement que la réunion proclamée des deux pays bulgares était l'œuvre de la Russie, parce qu'elle restitua à la principauté une partie du moins de sa Bulgarie confectionnée à San Stefano. La Russie de son côté ne fut pas seulement tout aussi surprise que les autres Grandes Puissances, mais elle était furieuse contre les Bulgares d'avoir entrepris une si grande chose sans la permission, même sans l'information préalable du gouvernement russe. Pour punir les Bulgares elle priva l'armée bulgare, créée par elle, de ses chefs, en rappelant tous les officiers russes à un moment où cette armée privée de chefs dut aller à la guerre. Une guerre? Oui. Avec la Serbie.

Le roi Milan avait de suite compris que si la Bulgarie devait impunément annexer la Roumélie, le tour serait bientôt aussi à la Macédoine et à la Vieille-Serbie, et qu'alors la seule issue imposée à la Serbie par l'Autriche-Hongrie, celle vers le sud, serait barricadée. Il comprit que l'échauffourée de Philippopel mènerait bientôt à la mort de la Serbie et il déclara la guerre à la Bulgarie unie « pour la

conservation de l'équilibre sur les Balkans ». Quoique l'idée en elle-même et au point de vue serbe, fût très saine, comme l'évolution ultérieure des affaires des Balkans l'a démontré — l'exécution en fut très mauvaise. A cause de la révolution des radicaux qui venait seulement d'être étouffée, Milan ne marcha pas avec son armée tout entière contre la Bulgarie, mais seulement avec 37 000 hommes contre 100 000 Bulgares et Rouméliotes; au lieu d'avancer concentriquement contre l'armée principale de l'ennemi il répandit ses 37 000 hommes du Danube à la Vlassina, pour avoir beaucoup de gages en main si l'Europe devait décider de la controverse; il commit encore une masse de fautes politiques, stratégiques et tactiques[1]. Le résultat en fut Slivnitza et la mission Khevenhüller qui « sauva » la Serbie. Ce sauvetage autrichien a coûté le trône au roi Milan, mais la guerre serbo-bulgare a rendu de grands services aux buts que poursuivait sur les Balkans le Ballplatz de Vienne. Le prestige

1. Qui sont décrites en détail dans mon livre intitulé, *Geschichte des serbisch-bulgarischen Krieges*, 2 vol., Belgrade, 1908, p. 1 410 et xxi.

de la Serbie sur les Balkans était ruiné pour de longues années, et les Bulgares, que leur victoire facile sur les Serbes avait enhardis, commencèrent immédiatement à exciter la Macédoine à la révolution.

La monarchie n'a pas été déçue dans ses espérances. Peu d'années après, la lutte entre les Serbes, les Grecs et les Bulgares en Macédoine, conduite jusqu'alors dans les églises et les écoles, devint une guerre d'extermination des divers comitadžis, une guerre menée avec des fusils, des couteaux et de la dynamite, une guerre de tous contre tous... Cette insensée lutte entre les frères balkaniques prépara le terrain à une nouvelle occupation, à une nouvelle poussée d'expansion vers l'est. Mais on eut d'abord à chercher à s'entendre avec la Russie. Cette entente eut lieu à Murzsteg. Les Grandes Puissances s'étaient chargées, dans le Traité de Berlin, de l'obligation de donner des réformes à la Macédoine, d'assurer à ses habitants une existence humaine. La Turquie n'ayant pas tenu la promesse donnée à Berlin, et les tueries en Macédoine ayant pris des dimensions effrayantes, les Grandes Puissances durent

elles-mêmes exécuter les réformes en Macédoine. On adjoignit au gouverneur général turc de la Macédoine un commissaire autrichien et un commissaire russe, on organisa une gendarmerie internationale dont on donna le commandement à — l'Italie. Il était très caractéristique pour ces réformes que la *Vieille-Serbie* et le *Sandjak* en fussent *exclues*.

Là, les sauvages Albanais devaient continuer à travailler, à cœur joie, à l'extermination de l'élément serbe. Moins il y aurait de Serbes au monde, plus l'anéantissement de cette nation serait facile.

Le projet était élaboré avec beaucoup de sagacité, mais les Jeunes-Turcs ont, par leur révolution, culbuté tout cet édifice péniblement érigé des réformes en Macédoine. En Turquie on proclama la liberté, l'égalité et la fraternité; elle eut, à la place du sultan « sanglant » un sultan constitutionnel, même parlementaire. En Macédoine on célébra des fêtes de fraternisation. Les réformes européennes devinrent — un anachronisme. Les Jeunes-Turcs firent mine de demander en Bosnie et en Herzégovine aussi des élections au parlement turc. L'Autriche-

Hongrie se hâta de transformer son occupation de ces pays en une annexion. La Russie, liée par ses contrats antérieurs et épuisée par la guerre avec le Japon, dut donner son consentement, et abandonna la nation serbe à la monarchie sans réserve. Les Jeunes-Turcs se contentèrent d'un bon bakchiche et se jetèrent de toute la force de leur État sur l'ottomanisation de toutes les nations de la Turquie.

Maintenant seulement les Balkaniques s'aperçurent pour qui ils s'étaient entredévorés en Macédoine.

Maintenant seulement les Bulgares aussi comprirent qu'à cause de la Macédoine ils risquaient l'existence de la Bulgarie du Nord unie avec celle du Sud.

Maintenant seulement les Serbes oublièrent Slivnitza et les Grecs Anchyalos.

Maintenant seulement tous les trois États balkaniques commencèrent des armements en toute hâte, en étouffant la folie des luttes intestines de partis.

Maintenant seulement on créa la Confédération balkanique qui demanda à la Porte l'au-

tonomie pour les propres compatriotes en Turquie.

La Turquie se mit à rire. Le ministre des Affaires étrangères turc répondit : « Laissez-moi rire. »

La Turquie ne s'en est pas trouvé très bien, d'avoir ri.

Les Grandes Puissances d'Europe souriaient également. Elles étaient sûres que la Turquie mettrait en fuite tous ces nains et leur déclarèrent qu'ils devaient se garder d'attaquer la Turquie, car quel que serait le résultat de la guerre, le *statu quo*, sacré à l'Europe, de la Turquie serait maintenu, à tout prix.

Mais le sourire fier et orgueilleux de la figure de l'Europe fit bientôt place à une grimace pleine d'épouvante.

L'empire turc sur les Balkans qui avait été conservé avec tant de peine par l'Europe pendant des siècles pour être une fois réparti parmi les Grandes Puissances, avait été anéanti dans un mois. L'armée bulgare était devant Constantinople, l'armée grecque à Salonique, l'armée serbe même sur la côte est de l'Adriatique.

Que le diable emporte les Bulgares, pensa

l'Europe : la Russie aura déjà soin d'empêcher qu'ils prennent Constantinople et les Dardanelles; mais Salonique en mains grecques, et la côte est de l'Adriatique en mains serbes : c'est ça qui ne va pas, c'est ça qu'il faudra empêcher, même au prix d'une guerre européenne avec toutes ses horreurs. Depuis des siècles l'Autriche travaille à étouffer toute la nation serbe, pour avoir la route de Salonique libre, et maintenant la Serbie ne serait pas seulement politiquement et militairement plus forte, mais encore économiquement indépendante par un accès territorial à la mer? Elle devrait pouvoir, quand il lui plairait, s'unir avec le Monténégro et former une Grande-Serbie qui mettrait en poche la clef de la mer Adriatique, et elle devrait pouvoir, si cela lui plaisait à elle ou à la Russie, barrer à la monarchie son seul accès au commerce universel?

Cela, l'Allemagne non plus ne le permettrait, elle qui pousse l'Autriche-Hongrie vers la Péninsule balkanique, pour devenir finalement elle-même maîtresse de l'Adriatique.

Cela, l'Italie non plus ne l'admettrait, parce qu'alors son rêve de transformer l'Adria-

que en un lac italien serait à jamais détruit.

Vite, il fallait décider la Turquie de demander n armistice pour qu'on pût commencer les égociations de paix, avant que tout fût perdu ; ite il fallait convoquer, à côté de cette confé- ence à Londres une réunion des ambassadeurs es Grandes Puissances, qui devait mettre une n aux victoires de la Confédération balka- ique, mais surtout des Serbes, et priver les ainqueurs du fruit de leurs victoires.

Et vraiment!

« Les ambassadeurs ont recommandé à leurs ouvernements, qui l'ont accepté, le principe e l'autonomie albanaise avec une proposition arantissant à la Serbie un *accès commercial* à Adriatique. »

« Les six gouvernements sont tombés d'ac- ord en principe sur ces deux points. »

Oui, mais cela a été décidé pendant que outes les Puissances croyaient que la guerre ait finie, que la Turquie consentirait à toutes s conditions de paix de la Confédération alkanique.

Mais en attendant la paix n'a pas encore été onclue. Au contraire : au moment où nous

écrivons ces lignes, la guerre est continuée. Personne ne sait quelle en sera la fin. En tous les cas les conditions de paix seront tout autres.

Dès lors la question est permise, si l'intention des Grandes Puissances de créer une Albanie autonome et de ne laisser à la Serbie rien qu'un accès commercial à l'Adriatique, pourra être maintenue?

Profitons de cette pause imposée par la continuation de la guerre aux négociations des Puissances, pour rechercher si de quelque point de vue la création d'une Albanie autonome et le délogement de la Serbie du littoral est désirable et possible?

Commençons par la « question vitale » de l'Autriche-Hongrie.

*
* *

Est-ce que l'Albanie est si importante pour la monarchie que celle-ci doive non seulement risquer une guerre avec la Serbie, mais une conflagration européenne?

Si, après une guerre sanglante toute l'Albanie

devait échoir à l'Autriche-Hongrie, ce serait encore une bien petite compensation pour les sacrifices d'hommes et la ruine économique qu'entraînerait une guerre. Mais la monarchie ne demande pas pour le moment de posséder l'Albanie, elle veut seulement obtenir l'autonomie de ce pays.

Eh bien, un certain Autrichien a prétendu que les intérêts de l'Autriche-Hongrie en Albanie « ne valent pas qu'on sacrifie le plumet d'un chasseur tyrolien impérial ».

Ensuite, il ne faut pas oublier que non seulement l'Autriche, mais aussi l'Italie a ses intérêts en Albanie, et si l'Autriche devait par trop insister sur les siens dans ce pays, un *conflit* avec les intérêts et les prétentions de l'*Italie* serait *inévitable*. Mais si l'Albanie devenait une partie des États serbe et grec et qu'elle fût incorporée à la Confédération balkanique, elle cesserait d'être l'arène des intérêts autrichiens et italiens. D'un seul coup on aurait supprimé le danger de la rivalité autrichienne et italienne en Albanie, rivalité qui jusqu'à présent a nui aux Albanais plutôt qu'elle leur a été profitable, et qui serait continuée dans une Albanie

autonome. Sous le protectorat d'un de ces États l'Albanie pourrait en effet faire quelques progrès rudimentaires de culture, mais ceux-ci ne correspondraient pas aux intérêts de la seconde Puissance; du reste cela est impossible rien que parce que la Confédération balkanique ne pourrait pas admettre que n'importe quel État étranger s'ingérât, de quelque façon que ce fût, dans les affaires intérieures des Balkans. Mais si l'Autriche maintient inébranlablement son point de vue à savoir, que seule une Albanie autonome peut servir ses intérêts, et qu'elle la conquière à main armée, tout accès à la mer serait barré à la Serbie, et les Serbes deviendraient les ennemis mortels de l'Autriche. Pour le développement économique de la Serbie l'accès de la mer est absolument nécessaire. Même pour des États plus grands et plus riches que la Serbie une complète séparation de la mer est une source continuelle d'inquiétude; l'accès de la mer est la condition vitale de la Serbie. Le bavardage à propos de « compensations » — qu'on dise compensations ou qu'on emploie d'autres formules — n'est même pas sérieuse-

ment discutable en comparaison de l'importance d'un port pour la Serbie. Mais quelles sont les prévenances de l'Autriche au point de vue des intérêts économiques de l'État serbe, rien ne le montre mieux que son attitude nettement hostile dans la question de la ligne de l'Adriatique, qui avait été posée longtemps avant les derniers grands bouleversements sur les Balkans.

* * *

Une Albanie autonome serait un nouvel Etat mahométan en Europe, — un anachronisme pour la culture et les idées de l'Europe moderne. Ce qui est plus intéressant c'est que la fondation d'un pareil Etat mahométan est soutenue par la même Autriche qui veut passer pour un État catholique et qui a pris sous sa protection les catholiques de l'Albanie du Nord. Si l'on considère d'un peu plus près cette question des religions, on s'aperçoit que les Albanais musulmans qui sont encore à un degré de culture très bas, profiteraient d'une Albanie autonome surtout pour opprimer leurs compatriotes chré-

tiens. Et ce serait pour la fondation d'un pareil Etat mahométan que combattrait l'armée de Sa Majesté *Apostolique*?

« Si l'on admettait en principe la formation d'une Albanie autonome, la question se poserait de savoir qui mènerait à bout la réorganisation nécessaire de ce nouvel État? » Les Albanais sont des tribus sauvages et indomptables qui vivent dans un état d'anarchie et d'irresponsabilité et qui ne donnent ni « à Dieu ce qui est à Dieu, ni à l'empereur ce qui est à l'empereur ». Un réformateur qui voudrait organiser les Albanais, qui voudrait les habituer à l'ordre, au droit, à la discipline, qui voudrait leur inspirer le respect des lois et de la propriété privée, *serait obligé avant tout de les désarmer*. Un gouvernement qui songerait à une pareille réorganisation devrait disposer d'une grande force militaire qui n'aurait pas seulement à rétablir l'ordre, mais aussi à le surveiller et qui devrait rester pendant des années la main droite des autorités civiles. Mais où est en Albanie une pareille *force militaire*? Pourrait-on former une pareille corporation d'éléments albanais? Si quelqu'un s'enfonce dans un

marais — est-ce qu'il peut se sauver lui-même? Est-ce qu'il n'a pas besoin d'un *second* qui le libère? Seul, un État *étranger* peut faire de l'ordre en Albanie, en faisant des Albanais une *nation*; car aujourd'hui les Albanais sont un conglomérat de tribus apparentées par leur langue qui n'ont aucune tradition d'un passé commun, ni culturel, ni politique. Comment peuvent-ils, sans la conscience d'avoir jamais formé une propre nation, passer aujourd'hui pour une nation? En politique, surtout dans la politique internationale il ne peut être question que de peuples et de nations — ce que les Albanais ne sont précisément pas. On ne pourrait même pas, en vertu de quelque théorie sociologique ou de droit public, considérer les Albanais comme un *peuple*; le peuple seulement est un résultat politique. Les Albanais demeurent stationnaires sur un *niveau de culture préhistorique*, et on ne peut les considérer que comme *groupement syngénétique*. Le titre d'honneur de « nation » pourra être réservé aux Albanais pendant au moins cent ans encore. Ils ne peuvent pas invoquer le principe : « Les Balkans aux peuples Balkaniques ». Les Albanais

s'étaient mis du côté des Turcs dans la lutte contre la Confédération balkanique, et ils ont été vaincus par elle ensemble avec les Turcs. Cette juste remarque a été faite par le délégué Dr. Kramař dans les délégations autrichiennes.

« Dans leur développement culturel les Albanais sont restés de véritables enfants, et comme tels ils ont besoin de quelqu'un qui les éduque à la vie politique, en les châtiant sévèrement, s'il le faut. D'après le principe : « Les Balkans aux nations balkaniques » on ne peut absolument pas admettre que quelqu'une des Grandes Puissances devienne le professeur et le guide des Albanais; car il y aurait péril qu'on fît des Albanais les ennemis et les antagonistes de la Confédération Balkanique. *Les Albanais ne peuvent être conduits vers la maturité politique et vers une éventuelle autonomie politique que par la Confédération Balkanique ou quelque État qui en fasse partie, et qui par son histoire et sa situation géographique paraisse le plus indiqué.* » Cet État, c'est la *Serbie*. Les *Slovènes* vécurent près de mille ans sous la suzeraineté de l'Empire allemand et en étroite connexion avec la tribu des Bavarois, sans

perdre leur langue, bien qu'ils ne fussent pas conscients de leur nationalité. Leur développement culturel et leur émancipation nationale n'en fut que d'autant plus rapide, de sorte que l'Autriche fut obligée dès le XIX^e^ siècle de tenir compte d'eux comme égaux en droit aux Allemands et aux Tchèques et de reconnaître leur maturité politique. De même les Albanais gardent la possibilité, tout en étant incorporés aux états organisés de la Grèce et de la Serbie, d'une future individualité politique, dès qu'ils auront prouvé qu'ils ne sont plus fermés à toute culture. » (D^r^ N. Županic (K. Gersin), *l. c.*, p. 41-48.)

Cela, un Autrichien l'a dit. Mais comme il est probablement, d'après son nom, Serbe ou Croate, nous allons écouter d'autres Autrichiens, à qui l'on ne peut pas reprocher de parti pris national. Voici le résumé de trois articles, parus dans la *Arbeiter Zeitung* de Vienne, gazette rédigée avec beaucoup de sérieux[1] :

« On prétend que l'Autriche ne peut pas

1. Ces articles sont intitulés : « Que nous importe l'Albanie ? » (« Was geht uns Albanien an ? »). — « Notre bien et notre sang pour l'Albanie » (« Gut und Blut für Albanien »). — « La Serbie et la Russie » (« Serbien u. Russland ») dans les numéros du 12, 13 et 14 novembre 1912. Cités par Županić.

tolérer de port serbe sur l'Adriatique, parce qu'il pourrait devenir le point d'appui de la flotte de guerre russe. Mais la Serbie ne fut le vassal de la Russie que tant qu'elle était faible et que sans défense elle avait besoin de la protection du tsar contre l'Autriche. A partir du jour où elle deviendra un État fort et indépendant, elle fera, indépendamment de la Russie, sa propre politique. Aussi longtemps que l'Autriche ne s'oppose pas en ennemie, elle n'a pas de raison pour s'occuper des affaires de la Russie. Mais à part tout cela : Si nous sommes d'accord avec l'Italie, la flotte de la Russie dans l'Adriatique ne pourra jamais nous être dangereuse; mais si l'Italie devient notre ennemie et l'alliée de la Russie, la flotte russe trouvera tout aussi bien son point d'appui dans un port italien que dans un port serbe. Mettons à part aussi le fait que l'antagonisme des intérêts autrichiens et russes cessera d'exister le jour où la question des Balkans sera définitivement solutionnée; car cet antagonisme n'est né que de la rivalité sur les Balkans. Le bavardage selon lequel un port serbe sur l'Adriatique serait un point d'appui pour la Russie,

est donc une pure absurdité. Que nous importe donc, à *nous* autres Autrichiens, que Durazzo soit albanais ou serbe?

Si l'on veut comprendre la politique de l'Autriche, il faut savoir que l'Albanie est depuis longtemps l'objet de la sollicitude la plus tendre de l'Autriche comme de l'Italie. Il est vrai que les deux États, dès 1907 sont convenus que l'Albanie serait autonome si la Turquie venait à se démembrer; mais les deux États ne luttent pour la liberté des Albanais que parce qu'ils veulent soumettre l'Albanie autonome à leur propre influence.

L'*Autriche* même ne pourra jamais acquérir l'Albanie. Ce projet était abandonné — si jamais il a existé, dès que l'Autriche admit que le Sandjak et la Vieille-Serbie fussent réunis avec le royaume serbe. Mais l'Autriche ne veut non plus que l'Albanie devienne italienne. Que fera-t-on alors de l'Albanie? Sera-t-elle un État autonome ou sera-t-elle partagée entre la Serbie et la Grèce?

Une Albanie autonome aura très longtemps à lutter avec les plus grandes difficultés. Car tout le nord de ce pays est habité de monta-

gnards sauvages, qui ne reconnaissent ni autorités ni tribunaux, qui ne payent point d'impôts et ne fournissent point de recrues, chez qui le crime est suivi de la vendetta, et où les tribus se livrent des guerres sanglantes. *Ces tribus vivent sur un niveau de culture que les Germains avaient atteint à l'époque de Tacite.* Soumettre ces tribus à un pouvoir gouvernemental, les obliger à payer des impôts, à envoyer des recrues, à reconnaître l'autorité du gouvernement et des tribunaux, exterminer la coutume barbare de la vendetta, serait une tâche énorme pour un État albanais autonome, et qui pourrait lui coûter la vie. Déchirée par des luttes intestines, une Albanie autonome resterait sous l'influence de l'Italie et de l'Autriche. Le danger subsistera si l'Italie essaye de s'assujettir l'Albanie — tentative que l'Autriche chercherait très probablement à empêcher les armes en main. C'est ainsi que l'autonomie de l'Albanie signifie un danger perpétuel pour l'alliance et la paix entre l'Autriche et l'Italie, le danger, que la crainte du barrage de la route d'Otranto mène finalement à une guerre entre l'Autriche et l'Italie.

Si au contraire l'Albanie est partagée entre la Serbie et la Grèce, alors ce danger est supprimé, la rivalité entre l'Autriche et l'Italie en Albanie est terminée, l'alliance avec l'Italie affermie. Il est vrai qu'alors la Serbie se heurtera à de graves difficultés chez les tribus des montagnes de la Malciya; mais de ces difficultés intérieures de la Serbie les gouvernants en Autriche ne seront probablement pas fâchés. L'Autriche ne pouvant plus songer aujourd'hui à une conquête de l'Albanie, mais ne désirant pas que l'Italie acquière la côte est de l'Adriatique, ne devrait pas s'opposer à ce que l'Albanie fût partagée entre la Serbie et la Grèce.

Et surtout *cette* Autriche-là, dans laquelle une demi-douzaine de nations doivent vivre ensemble, que les Autrichiens doivent tenir loin des Albanais à tout prix, cette Autriche-là fait bien mauvaise figure avec son souci excessif pour l'État albanais. L'État qui a digéré deux partages de la Pologne pourrait à la rigueur aussi trouver la force de supporter le partage de l'Albanie. Qu'on songe seulement que les Polonais, peuple d'une culture de premier ordre doivent vivre « morcelés » en trois

parties, dans trois États, et qu'ils seraient jugés partout pour haute trahison, s'ils tentaient de réaliser leur revendication d'une autonomie libre et entière : alors on ne s'abusera plus sur la sentimentalité mensongère qui verse des torrents de larmes sur le « partage » de l'Albanie (*Arbeiter-Zeitung* de Vienne, 15 nov. 1912.)

Alors le Dr Županić a tout de même raison. Tous les intérêts de l'Autriche en Albanie ne valent pas le plumet d'un chasseur tyrolien impérial. Mais ces Altesses ridicules qui s'appellent *Imail Kemal Bey*, *Aladro Kastriota* et *Albert Ghika* pourraient se faire voir dans chaque café-concert, ou débuter dans une opérette; à l'instar de leur collègue, l'empereur du Sahara, ils feraient très bonne figure! Si ces messieurs ont des fils, que dans cent ou deux cents ans leurs petis-fils viennent voir; peut-être y aura-t-il alors une *nation albanaise*.

« Il est indigne d'une Grande Puissance de se montrer nerveuse ou mesquine. Une politique de large envergure, de la générosité et de la dignité vis-à-vis des États balkaniques serait la juste politique autrichienne dans la crise balkanique. Au lieu de cela on flaire par-

tout du danger qui menace de la part des États balkaniques, surtout de la part de la Serbie. Si l'Autriche avait bien saisi le moment de la liquidation de la Turquie, elle se serait montrée aimable envers la plus récente Grande Puissance. Un homme d'une politique à large envergure aurait pu d'un seul coup gagner à l'Autriche tout l'Est nouveau [1], sans provoquer le danger d'une guerre et sans causer une pareille excitation à l'intérieur comme à l'extérieur de la monarchie. Si l'Autriche avait dès

1. D'après H. v. Sauter l'exportation austro-hongroise dans les États balkaniques était de 200 millions de couronnes l'année passée. En première ligne l'Autriche-Hongrie exporta en Serbie, en Bulgarie et dans le Monténégro. La Grèce et la Turquie qu'on avait l'intention de défendre à Vienne, n'occupent que la seconde et la troisième place. Les besoins de culture dans les pays que la Serbie vient de conquérir se multiplieront. D'après le prof. *Cvijić* les besoins des Serbes du royaume sont de six à sept fois plus grands que ceux des Serbes en Turquie. Il s'ensuit que l'exportation de l'Autriche-Hongrie augmentera en proportion. On peut dès maintenant parler de la prédominance économique de la monarchie sur les Balkans, quoique les relations diplomatiques soient tendues; il est évident que des rapports amicaux ne pourraient qu'affermir cette prédominance de l'Autriche. La Serbie est notre voisin immédiat et le marché le plus naturel pour notre industrie, — voilà pourquoi il faut tout faire en vue de régler les dissensions existantes. Avec raison le comte *Jules Andrassy* écrit : Plus Bukarest, Belgrade et Sofia sont riches, plus le seront naturellement aussi Vienne et Budapest. » Cité par Županič, p. 51.

le commencement fait preuve de sentiments amicaux envers la Confédération balkanique, le commerce d'exportation autrichien dominerait pour quelques générations toute la péninsule. Par suite de la tradition et de la situation favorable aucun autre État ne pourrait concourir avec l'Autriche. Rien que par reconnaissance les peuples balkaniques auraient ouvert toutes leurs portes à l'industrie autrichienne. Avec une politique intérieure un peu plus raisonnable envers les Slaves du Sud, ceux-ci seraient les meilleurs intermédiaires entre l'Autriche et les États balkaniques au point de vue commercial; d'un autre côté, une pareille politique rendrait impossible *la naissance d'un irrédentisme des Slaves du sud*. Le développement futur de la monarchie, son avenir heureux ou malheureux dépend de la direction de l'État. Il n'est encore pas trop tard, on peut encore changer de direction et mener tout sur le bon chemin, sans sacrifices, *mais la question albanaise, il faudra que l'Autriche l'abandonne une fois pour toutes.* (Zupanić, *l. c.*, p. 51-52.)

Le bon Autrichien qui a écrit ces lignes, semble, à la fin de son exposition, mettre de

grandes espérances sur ces messieurs de Baerenreither et Kramaŕ, pour ce qui concerne une direction plus intelligente de la politique autrichienne sur les Balkans! Il s'imagine qu'un simple « monsieur de » ou même un bourgeois, et Tchèque par-dessus le marché, pourrait devenir ministre de la Maison Impériale et des Affaires étrangères!... Combien peu il connaît son Autriche!...

*
* *

Voyons maintenant, si les raisons de l'*Italie* pour son attitude dans la question albanaise sont plus probantes que celles de l'Autriche.

Les gouvernants italiens d'aujourd'hui sont, dans la question des Balkans, les antipodes des fondateurs de la liberté et de l'union italiennes, des créateurs de l'Italie moderne.

Mazzini, dans un de ses ouvrages, s'adresse en 1871 aux peuples balkaniques avec les paroles suivantes : « Stringetevi in una Confederazione, e sia Costantinopoli la vostra città antizionica, la città dei vostri Poteri centrali, aperta a tutti, serva a nessuno. »

Dans une lettre publiée en 1897 son célèbre compatriote Crispi dit : « Le parti national italien désire une Confédération balkanique avec Constantinople comme capitale. Les Turcs peuvent trouver leur place dans cette confédération, s'ils veulent vivre avec les Balkaniques en frères, mais non plus en maîtres. Le sultan devrait aller en Asie. »

Et c'est ainsi qu'un des fondateurs de l'unité de l'Italie et un des plus célèbres créateurs de la Triplice parvint, au cours de trente ans, à la conviction que les Balkans chrétiens devraient être libérés et réorganisés sur une base fédérative [1].

Et aujourd'hui?

Aujourd'hui la Grande Puissance de l'Italie se range du côté de l'Autriche, pour arracher, sous la pression de la Triplice, une partie importante de la péninsule à la Triple-Entente et à la Confédération balkanique pour en faire une miniature de la Turquie, une « Albanie autonome ».

L'Italie qui a tant souffert jusqu'à ce qu'elle

1. Шарл Лоаэо, Реванш Балкана, с Француског превео М. Ђ. М. Београд, 1912, p. 12.

fut parvenue à l'unité nationale, et qui à cause de cela devrait être le défenseur naturel et le protecteur des peuples Balkaniques, — cette Italie aide l'Autriche à priver la jeune Grande-Serbie, la patrie de sa reine idéale, des conditions les plus essentielles de vie.

Comment était-ce possible?

Pour le comprendre il faut revenir au congrès de Berlin.

Un an déjà avant le congrès, Andrássy annonça au nom de *Bismarck* à l'ambassadeur italien de Vienne, le comte *Robilant*, que l'Allemagne n'opposerait aucun obstacle à l'occupation de la Tunisie par l'Italie. Rome ne fit aucune attention à cette proposition. De même le représentant de l'Italie au congrès de Berlin, le comte *Corsi*, refusa l'offre que lui fit *Bulow*, au nom de Bismarck, de régler au congrès la question de l'occupation de la Tunisie par l'Italie, en lui adressant la question ironique, « si le prince Bismarck tenait tellement à nous plonger dans une guerre avec la France? » (Chlumecky, *l. c.* p. 2.)

Bismarck a, au congrès de Berlin, souverainement assigné ou offert à quiconque voulût

tendre la main, un morceau de la Turquie, excepté aux États balkaniques; bien que ceux-ci eussent versé leur sang dans une guerre de trois ans, il ne voulut même pas leur laisser ce qu'ils avaient conquis.

Mais le malin Corti avait pénétré les intentions du tout-puissant chancelier; il ne voulut pas prendre la Tunisie de sa main, quoiqu'elle fût déjà, par la « pénétration pacifique » des Italiens en majeure partie italianisée, quoique l'Italie manquât, par ce refus du cadeau bismarckien, l'occasion propice d'inaugurer une politique méditerranéenne de large envergure.

Mais la France profita de cette hésitation de l'Italie pour prendre elle-même la Tunisie. Le coup préparé et mené par *Jules Ferry* avec une grande sagacité politique jeta l'Italie dans les bras de l'Autriche et de l'Allemagne. On conclut la Triplice.

Au lieu de diriger son attention sur la proche Tripolitaine, l'Italie trouva que les clefs de la Méditerranée étaient à trouver dans la *Mer Rouge*, et se lança dans l'aventure africaine qui naufragea si piteusement à Adua.

Puis vint s'ajouter la guerre commerciale

entre la France et l'Italie qui dura dix ans. (1888-1898). Après l'occupation de Massana le déficit du budget italien avait atteint la somme de 230 millions. L'exportation italienne en France était tombée de 497 à 222 millions. De cette crise financière et économique l'Italie a été tirée par l'Allemagne et l'Autriche. La Triple-Alliance fut la base solide qui donna à l'Italie la stabilité nécessaire, pour joindre au risorgimento politique le risorgimento économique.

Mais dès l'année 1896 Imbriani, dans un de ses discours contre l'Autriche, imputa à la Triple-Alliance la responsabilité de ce que l'Italie ne pouvait pas faire valoir ses *aspirations légitimes à l'Albanie.*

Encore en automne de la même année le contrat fut conclu entre Visconti *Venosta* et *Hanotaux*, qui devait faire cicatriser la vieille plaie tunisienne. Peu de semaines plus tard eut lieu le mariage du roi d'Italie actuel avec une fille du prince du Monténégro, un mariage qui ne devait naturellement pas rester sans conséquences politiques importantes. La croyance d'une *mission italienne sur les Balkans* trouva

des partisans convaincus dans les sphères les plus élevées mêmes de l'Italie.

Lorsqu'en 1897 l'Autriche-Hongrie et la Russie furent tombées d'accord sur le programme du maintien du *statu quo* sur les Balkans, une grande partie des journaux italiens considéra cet accord comme *un danger pour les intérêts italiens sur les Balkans*.

Déjà, dans la question de l'île de Crète, l'Italie n'était pas du côté de son allié. Elle commençait à faire ses petits « apartés ».

En 1899 l'Italie conclut avec la France l'accord concernant la Tripolitaine, par quoi le reste de la vieille rancune à cause de « l'escamotage de la Tunisie » fut enterré. Mais cet accord n'était qu'une lettre de change française à longue échéance, dont le terme de payement devait être reculé le plus possible, ne devait peut-être jamais arriver. Et pour que l'Italie pût plus facilement être tenue en haleine, elle fut très habilement conduite par son nouvel ami sur une route nouvelle ; celle de la politique balkanique. L'*Albanie* et la *Macédoine* devaient détourner les regards de Rome de la Tripolitaine, respectivement enrayer l'action

italienne sur la côte nord de l'Afrique. Et un autre prix plus considérable encore devait être la récompense de ce jeu : la solidité de la Triple-Alliance devait être ébranlée dans la mesure où l'Italie, « négligeant les droits *plus anciens* de l'Autriche prenait les Balkans occidentaux pour terrain à sa politique d'expansion. » A cela vint s'ajouter le mariage de la princesse du Monténégro, de ce « Piémont des Slaves méridionaux », et la campagne énergique des Albanais émigrés en Italie même qui dirigèrent les regards de Rome vers la côte est de l'Adriatique et surent éveiller l'intérêt pour l'Albanie. Bientôt cet intérêt même devint l'axe de la politique italienne.

A l'irrédentisme italien s'ajoutèrent les prétentions italiennes sur les Balkans occidentaux.

Le président du parlement italien, *Marcora*, parla de « notre Trentin ». Le rapporteur du budget de l'Étranger, *Campi*, parla de la sympathie de la Chambre pour ceux d'entre « les *Italiens*, qui ne sont pas encore unis avec la mère patrie ». Le *roi* lui-même reçut des excursionnistes de Trieste, qui parurent près d'Udine lors des manœuvres italiennes dirigées

contre l'Autriche, tenant le drapeau national voilé en signe de deuil, et la reine se montra partout avec ostentation parée des bouquets de fleurs que les irrédentistes lui avaient donnés. Le président du conseil des ministres *Zanardelli* livra les matériaux officiels nécessaires à l'apothéose Péllegrinienne de l'irrédentisme. Le drame anti-autrichien de Rovetta, intitulé « Romanticismo », provoqua des tempêtes et des explosions d'enthousiasme sur toutes les scènes d'Italie. On profita de l'assassinat du roi Umberto pour se livrer à des excès sans exemple d'irrédentisme.

A Algésiras l'aparté de l'Italie avec la France devint une véritable tarantelle[1].

Pour ce qui concerne le *travail* de l'Italie en *Albanie*, nous laisserons de nouveau parler le baron de Chlumecky :

« Aux efforts des Italo-Albanais s'adjoignit bientôt l'opinion publique de l'Italie et le gouvernement italien lui-même. Le programme de ces deux éléments nommés en dernier lieu était évident : Eveiller le sentiment d'unité des Alba-

1. On trouvera de plus amples détails sur les rapports de l'Autriche-Hongrie avec l'Italie chez Chlumecky, *l. c.*, p. 3-53.

nais, pour qu'il aidât à faire triompher, soutenu par le désir d'indépendance de ce peuple, la revendication de l'autonomie de l'Albanie. Mais les Albanais occupent, de tous les peuples balkaniques, le niveau de culture le plus bas. Il serait donc impossible d'organiser le « self-« government » de l'Albanie d'une autre façon qu'en mettant le pays sous la protection d'une Grande Puissance européenne. Et — s'il faut ajouter foi aux voix venant de France et d'Italie — ce serait l'Italie et l'Italie seule qui serait appelée à exercer le « protectorat », ou n'importe comment on appellerait ce manteau d'une occupation ; l'Italie, qui tient sacré le principe de la libération nationale, qui a d'abord, d'une façon « désintéressée » éveillé, puis secondé le désir d'affranchissement de la Turquie, et qui finalement, si tous ces espoirs doivent se réaliser, le fera peut-être même triompher. L'Italie, qui par sa côte si proche semble prédestinée à devoir tendre la main par delà le canal d'Otranto, dont les prétentions au « mare nostro » sont historiquement tout aussi justifiées que celles des Bulgares ou des Serbes ou des Grecs à la Macédoine. Et n'y a-t-il pas en

Italie même une poignée d'émigrés albanais[1], de sorte qu'avec un peu d'imagination on peut aussi construire une affinité nationale et un intérêt national. Comme inversement en Albanie quelques Italiens se sont fixés, dont le nombre est considérablement haussé par une statistique asservie à la politique, de sorte que tout d'un coup des « obligations » surgissent de protéger une forte colonie italienne, obligations auxquelles se joint bientôt la construction imaginaire d'un pays en pleine voie de latinisation.

Mais personne ne peut plus douter aujourd'hui que la politique balkanique de l'Italie aspire à créer à l'Italie une nouvelle sphère d'intérêts sur les Balkans occidentaux, à conquérir d'une manière ou d'une autre la prédominance en Albanie. L'ouvrage anonyme paru en 1905 à Paris sous le titre : « *Une confédération orientale comme solution de la Question d'Orient* » par un Latin, qui doit avoir pour auteur un personnage en relations avec des cer-

1. Leur nombre est indiqué très différemment même dans les sources italiennes. *Arturo Galanti* (*L'Albanio*) compte 50 000. *Nico Mantegazza* (*L'altra sponda*) 7 000, tandis que d'autres statistiques s'égarent même jusque dans les 200 000 (*Albania*, Eugenio Barbarich, Roma 1905).

cles italiens compétents, permet de pénétrer jusqu'au fond des intentions de la politique italienne sur les Balkans. Seule, une autonomie de l'Albanie et de la Macédoine sous le contrôle et la direction européens apporterait une juste solution du problème balkanique, et l'Italie seule serait appelée à être cette Puissance protectrice. Des gouverneurs généraux et des fonctionnaires italiens, des gendarmes italiens, la reconnaissance de l'italien à la place du turc comme langue officielle, voilà comment on se représente cette organisation... « car Rome ne saurait se contenter d'une » autorité purement nominale. » (Chlumecky, p. 116-118.)

Le gouvernement et l'initiative individuelle, la diplomatie, la presse et le parlement et finalement, après de longues hésitations, l'industrie aussi et le commerce de l'Italie se donnèrent la main pour atteindre par leurs communs efforts le but de la suprématie politique et économique en Albanie et dans les parties les plus importantes de la Macédoine. Là il n'y eut pas de dissensions méticuleuses de ressort, point de doutes de compétence

entravant le travail commun, point de refus mesquin d'argent, qui eussent, comme ce fut le cas ailleurs, paralysé l'action. Le but convoité par la couronne et le peuple fut soutenu avec un pareil empressement par toutes les autorités et tous les facteurs intéressés. Loiseau remarque très justement : « Les intérêts de l'Italie pour l'Albanie semblent avoir trouvé dans la presse à Montecitorio et au Quirinal des défenseurs très circonspects... Le roi Victor-Emmanuel III connaît, à l'opposé des ministres de son père, le poids qu'occupe la question albanaise sur la balance des intérêts italiens. » — (Les chemins de fer des Balkans occidentaux, *Revue de Paris*, mai 1901.)

Il faut attribuer à cette énorme pression le grand succès dont fut suivie cette action si artificielle. Ce furent d'abord des Italo-Albanais qui fixèrent le nouveau programme : de susciter en Albanie un mouvement national avec l'aide de l'Italie et des Albanais vivant en Italie, d'ouvrir le pays sous la direction italienne à la civilisation et de le transformer en une province autonome. Ce programme qui d'abord se heurta à la résistance et l'indifférence

du peuple italien, étranger aux affaires des Balkans, ne fut accepté de lui que lorsque la presse et quelques personnages dirigeants eurent réussi à saisir le sentiment populaire à un endroit très sensible : à provoquer la méfiance contre l'Autriche. Il s'agissait, disait-on, d'une action défensive, il était nécessaire de s'opposer aux aspirations austro-hongroises à l'Albanie. On inventa la formule de « l'équilibre adriatique » et on voulut voir menacé cet équilibre par la suprématie politique et commerciale de la monarchie en Albanie. On savait très bien à Rome comme ailleurs, que la possession d'une seule côte de l'Adriatique n'apporterait jamais la domination exclusive de cette mer, et que, du moment qu'un empiétement de l'Autriche sur la côte occidentale était exclus, cette crainte de la domination autrichienne sur l'Adriatique n'était qu'un fantôme, un spectre qu'on avait avec intention affublé d'une façon à faire peur[1]. Les dramaturges qui se servaient

1. Même des politiciens modérés tels que San Giuliano et Guicciardini qui furent plus tard ministres des Affaires étrangères, ne craignirent pas de donner l'alarme à l'opinion publique de l'Italie, par des discours et des publications et d'éveiller la croyance que l'Autriche-Hongrie tendait à

de cette marionnette diabolique, le savaient fort bien, et voilà pourquoi elle fut, une fois sa tâche accomplie, jetée aux décombres et remplacée par une amorce bien plus alléchante, bien plus efficace. Le peuple italien devait mettre toute sa force au service d'un nouvel idéal politique, auquel on pût en même temps donner une apparence nationale, et cet idéal s'appelait : la « récupération » de la domination exclusive de l'Adriatique !

Il est vrai qu'on venait seulement de lutter pour l'équilibre adriatique et maintenant, soudainement, on entendait retentir le cri : « l'Adriatico è mare Italiano », suivi d'abord du complément « ed Albanese ». Ensuite le cri de combat devint plus précis et plus expressif. « Mare nostro » était l'écho de nombreux discours, « mare nostro » est la devise et s'intitule l'organe de la ligue maritime italienne, « mare nostro » est le « leitmotif » de la presse, le mot qui électrise les masses. Il est vrai que ce cri est diamétralement opposé à la théorie de

avancer sa sphère d'influence vers le sud, et que la réalisation de pareils projets équivalait à une grave atteinte portée aux droits et aux intérêts de l'Italie.

l'équilibre. Mais cela n'a aucune importance; le programme d'expansion nationale et politique était trouvé et le vieux spectre du péril austro-hongrois pouvait encore toujours très bien servir à ceux qui sans cela n'auraient adhéré qu'avec hésitation à une pareille politique active sur l'Adriatique et sur les Balkans. Il fallait soi-même occuper la place pour ne pas qu'un autre l'occupât, voilà quel fut le mot d'ordre secret, qui entraîna même des politiciens conservateurs et des éléments paresseux dans le tourbillon de la politique active des Balkans.

Même des gazettes très officieuses, comme par exemple la *Tribuna*, prirent part à cette campagne. Cette feuille écrivit en avril 1900 :

« Cette mer qui devrait être un lac italien, est déjà en partie soustraite à notre influence par notre négligence économique et politique, et nous serait perdue définitivement le jour où à Durazzo et Valona flotterait le drapeau austro-hongrois ou russe » Et.... au cas de la dissolution de la Turquie « l'Italie ne pourrait jamais admettre que sur ce territoire (en Albanie) naquît et se fît valoir une autre influence que

la sienne propre. » (Chlumecky, p. 156-159.)

Depuis le temps que ces lignes ont été écrites en Italie, la France a payé sa lettre de change à longue échéance à l'Italie, lui a permis d'annexer, par le droit du plus fort, toute la Tripolitaine, et même de mettre sa main sur quelques-unes des plus importantes îles de la mer Égée.

Mais de même que l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine n'avait pas apaisé la faim autrichienne de nouvelles acquisitions, de même l'Italie n'a pas été rassasiée par l'annexion de la Tripolitaine, et les deux Grandes Puissances, les deux « alliés » continuent leur lutte secrète en *Albanie* et en *Macédoine*.

Soudain, comme la foudre tombée d'un ciel sans nuages, la Confédération balkanique détruisit tout ce travail de taupe sur la Péninsule. L'armée grecque occupa cette Salonique si ardemment convoitée par l'Autriche, l'armée serbe et bulgare conquit toute la Macédoine, plus encore : l'armée serbe traversa les infranchissables Alpes albanaises jusqu'à l'Adriatique en occupant une partie de la côte est de

l'Adriatique si fiévreusement disputée par les deux Grandes Puissances « alliées ».

Voilà pourquoi l'Italie devint infidèle à ses traditions libérales, voilà pourquoi elle trahit le principe des nationalités auquel elle doit son unité, voilà pourquoi les dirigeants actuels de l'Italie dénigrèrent leurs grands prédécesseurs *Mazzini* et *Crispi* par rapport à la Confédération balkanique, voilà pourquoi la Triple-Alliance fut renouvelée avant le terme, voilà pourquoi l'Autriche-Hongrie trouve aujourd'hui dans nos efforts de refouler la Serbie de la mer, sa plus grande aide dans l'Italie irrédentiste.

Il est très instructif de voir ce que les Français disent aujourd'hui de cette attitude de l'Italie.

« L'équilibre dans la Méditerranée est restitué par les conventions que le cabinet de Rome a signées avec la France, l'Angleterre et l'Espagne, même plus que restitué, il est assuré par la conquête de la Tripolitaine. Il ne reste plus qu'à établir l'équilibre dans l'Adriatique, et il est très caractéristique pour la situation d'aujourd'hui que la décision

sur cet équilibre dépend surtout de l'Italie.

» Mais la formule de cette décision?

» Elle a été donnée par les armées victorieuses de la Confédération balkanique. Elle est entièrement dans l'esprit de Mazzini et de Crispi. A savoir : *Les Balkans aux peuples Balkaniques, mais à la condition que la côte Adriatique ne soit pas exceptée.* Il faut permettre aux vainqueurs de pouvoir partager librement ce pays du littoral selon les arrières-pays. Les ports de San Giovanni di Medua, de Durazzo et de Valona, qui ne peuvent jamais échoir à l'Autriche ou à l'Italie, parviendront à la Serbie et à la Grèce, et de cette façon les clefs du canal d'Otranto se trouveront dans les mains de *petites puissances* qui ne pourront jamais en abuser. Avec une pareille solution de la question il n'y aurait aucune mer en Europe *moins* disputée que l'Adriatique, car avec cette solution personne ne pourrait plus prétendre à la prédominance. L'Adriatique serait une espèce de mer commerciale, une route d'eau ouverte à tous les vaisseaux de l'Est et de l'Ouest.

Le *Giornale d'Italia* disait, il y a quelques jours, que l'Autriche et l'Italie avaient un intérêt commun de conserver l'équilibre adriatique non seulement entre elles, mais aussi vis-à-vis de tiers. De quels tiers est-il question? S'il ne s'agit que de la Serbie et de la Grèce, nous ne voyons pas comment ces deux pays, en occupant la côte de Dulcigno à Preveza, inquiéteraient quelque autre pays de l'Adriatique ou comment ils pourraient lui causer de graves soucis. La Grèce a une flotte plus que modeste, et le devoir de défendre avec elle la partie orientale de la Méditerranée. La Serbie n'a point de flotte du tout et il n'est pas probable qu'elle arrive jamais à en avoir une. L'imagination la plus extravagante ne pourra pas, même au Ballplatz, créer la crainte des opérations de la flotte de guerre serbe contre l'arsenal autrichien de Pola. La Serbie et la Grèce qui occuperaient la côte turque de l'Adriatique, ne seraient donc nullement dangereuses, ni à l'Autriche ni à l'Italie. La seule différence qu'il y aurait, serait que ni la Serbie ni la Grèce n'offriraient sur l'Adriatique un seul de ces symptômes par lesquels « l'homme malade »

justifiait l'idée des conquêtes territoriales et par lesquels il favorisait les intrigues qui préparaient la conquête; et ceci serait véritablement dans l'intérêt de cet équilibre dont parlent si sincèrement les deux Grandes Puissances.

« Ou faut-il comprendre par ces « tiers » la *Russie*, comme on l'a écrit en toutes lettres dans des gazettes viennoises? Cette crainte est tout injustifiée[1]. Du reste, on pourrait, pour cette raison, examiner la question, à savoir s'il ne faudrait pas soumettre le littoral serbe et grec à un régime international, comme il en existe un pour une partie de la côte marocaine. Si les nouveaux maîtres de cette côte s'abstenaient de toute fortification de leurs ports, cette remarque aussi serait nulle, et la question des « tiers » serait sans fondement.

Au contraire, le meilleur moyen de *détruire* l'équilibre de l'Adriatique ou de le rendre très instable et incertain, serait d'installer sur cette côte à la place de la Turquie, pour la

1. Car, si la Russie voulait entreprendre quelque chose dans l'Adriatique contre l'Autriche, elle n'aurait pas besoin d'un port serbe ou grec, elle aurait tous les ports italiens à sa disposition. (Voir plus haut.)

forme, un « tiers », une *principauté albanaise*.

Comment pourrait-on justifier cette principauté? Par le respect du principe des nationalités? « Il est vraiment touchant de voir le souci qu'ont l'Allemagne et l'Autriche d'assurer l'autonomie à l'unique peuple de l'Europe qui soit encore entièrement sauvage, les mêmes puissances qui ne veulent pas accorder cette autonomie aux Polonais, Croates, Tchèques si civilisés, et aux Italiens de Trieste et du Trentin. Et puis, quelles frontières donnera-t-on à la nouvelle principauté? S'il fallait se conformer au désir de l'Autriche, il faudrait qu'elle comprît toute l'Épire, toute la côte de Corfou à Scutari et tout l'arrière-pays jusqu'au delà de Debra et Ochrida. Ce serait *un nouvel État musulman, institué aux dépens de la Serbie et de la Grèce*! Et qui deviendrait le prince de ce nouvel État musulman? On parle d'un prince allemand, d'un prince autrichien et même d'un prince égyptien. Pourquoi pas un colonel suisse ou un membre du parlement anglais? Quelles lois doit-on donner à cet État nouveau? Les Jeunes-Turcs ont trouvé, dès leur première tentative de mettre en pratique les lois géné-

rales de l'empire en Albanie, une telle résistance, qu'ils ont été forcés d'accepter de très humiliants accommodements avec les Albanais. A quels vaillants professeurs ou privat-docents des sciences morales confierait-on la tâche, de persuader les Albanais « autonomes » qu'ils doivent aussi payer des impôts, fournir des recrues, et respecter la fortune et la vie de leurs prochains?

« L'Europe devrait profiter avec le plus grand empressement de cette occasion pour partager ces gens indisciplinés entre la Serbie, la Grèce et le Monténégro [1]. Abandonnés de Constantinople où ils étaient toujours traités en enfants gâtés, et poussés par leur orgueil de musulmans dans les confins de la raison, les Albanais se réconcilieraient bientôt avec leur nouveau sort. En tous les cas leur assimilation au nouvel état de choses ne regarderait qu'eux et leur nouveau maître, et la « question alba-

1. Du reste, il faut noter, que *tous* les Albanais sont loin de demander une autonomie. Ils se sont rendus aux Serbes partout où ceux-ci ont pénétré. Les tribus albanaises catholiques des environs de Scutari sont allées avec tous leurs prêtres au Monténégro pour demander sa protection. Le gouvernement monténégrin est si sûr de leurs sentiments actuels qu'il leur a tranquillement laissé les armes.

naise » divisée et limitée cesserait d'inquiéter toute l'Europe. S'il se trouvait un congrès international qui estimât qu'il vaudrait la peine de créer un État spécial, avec ou sans une souveraineté nominale du sultan, ce congrès pécherait directement contre la paix internationale. Soit que ces Albanais continueraient à s'entretuer, soit qu'ils se réuniraient pour se révolter contre les autorités et les institutions qu'on leur aurait imposées, soit que stimulés du dehors ils devraient eux-mêmes chercher une intervention étrangère, tout cela serait une nouvelle Turquie en miniature, et l'Europe serait de suite après la liquidation balkanique ennuyée d'une « sous-question orientale ». Rien que pour barrer à la Serbie l'accès libre de l'Adriatique, ou pour charger la permission de cet accès de tant de clauses qu'il devient ridicule, on veut créer une zone ouverte à la contrebande politique, qui serait continuellement sous l'influence de l'une ou de l'autre Grande-Puissance. Étrange conception de l'équilibre!

Et voilà pourtant la conception de la Chancellerie de Vienne. Aux yeux des hommes d'État austro-hongrois, de ces défenseurs inat-

tendus du principe des nationalités, cette conception est bonne, sinon en elle-même, du moins par ce qu'elle empêche. Ils gagnent, en diminuant les résultats des victoires serbes et en maintenant la Serbie dans la dépendance économique. Les Autrichiens ont encore un autre intérêt — et les Italiens devraient se le noter, — celui de barrer aux Italiens la route de la Péninsule balkanique et d'ériger une cloison étanche entre les intérêts latins et slaves, qui dans ces dernières dix années se sont considérablement rapprochés.

Malgré toutes les assertions et tous les articles inspirés de la presse autrichienne, *il n'est pas exact* que par les derniers événements sur les Balkans les progrès du commerce autrichien vers l'est soient menacés. Un État qui dispose du Danube dans la direction de la Bulgarie, de la Roumanie et de la mer Noire, un État qui par Trieste et Fiume est en correspondance avec Constantinople, tout le Levant et le canal de Suez, un pareil État peut absolument se passer de Salonique.

Pour ce qui concerne la Macédoine on ne voit pas pourquoi la Serbie, pays encore très

peu industriel, devrait empêcher l'exportation autrichienne en Macédoine. Au contraire, nous sommes convaincus que le gouvernement de Belgrade ferait son possible pour être agréable à l'Autriche sous ce rapport. Ce à quoi la Serbie ne se prêtera jamais sans se sacrifier elle-même, c'est à consentir à réparer tout le tort que les canons de Koumanovo et de Losengrad ont fait à une certaine école d'hommes d'État austro-hongrois. C'est à la disposition de cette école qu'on avait mis, au congrès de Berlin, tout l'Est; sur quoi l'Autriche se livra à une course effrénée, qui n'était pas encore terminée avec l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine.

Donc, ce qui était jusqu'à hier la politique de tendance d'expansion vers l'Est, cela devra disparaître à la suite de la réorganisation des Balkans. Demain, quand la confédération politique sur les Balkans sera achevée, personne ne pourra plus songer à continuer la comédie de ceux qui en proclamant continuellement l'inviolabilité du *statu quo*, voulaient que les Balkans fussent éternellement morcelés et divisés. Le *statu quo futur* ne sera plus une comédie, mais une chose terriblement sérieuse. Ni la

France ni l'Angleterre, ni l'Italie ni la Russie ne permettront jamais d'y toucher. Il sera protégé aussi par les grands intérêts financiers et commerciaux. D'ailleurs la Confédération balkanique saura aussi se défendre toute seule; car à partir d'aujourd'hui il y aura aussi des baïonnettes derrière le droit des Balkans.

Certainement ce n'est pas tout à fait le cours des événements tel que l'avaient préparé et rêvé les cercles militaires et le parti austro-hongrois néo-impérialiste, et maint beau projet politique et stratégique est tombé à l'eau. Il est très compréhensible que le Ballplatz dans la première surprise et sa stupéfaction offre aux Serbes le propre port de Metković, rien que pour les détourner d'un port serbe; mais dès que cette inévitable crise de déception sera passée, on ne comprendrait plus pourquoi l'Autriche continuerait à voir d'un œil méfiant la situation nouvelle? Quel danger menace donc la monarchie? Elle n'a qu'à abandonner certaines tendances, à se faire à l'idée que la Péninsule balkanique est au fond aussi un pays européen qui a son histoire et ses propriétaires légitimes, qu'elle n'est plus un domaine colonial

sur lequel de puissants et entreprenants voisins ont placé leurs hypothèques. Ce serait s'accuser elle-même, si l'Autriche devait déclarer qu'elle ne peut pas se conformer à un pareil avenir.

« Est-ce que ce n'a pas été juste l'Autriche qui, au cours de ces cinquante dernières années, a si sagement évité toute politique de rancune? Sadowa ne l'a pas empêchée de devenir l'allié des Hohenzollern, et même Solférino ne l'a pas empêchée de mettre au moins deux doigts dans la main de l'Italie. L'Autriche a toujours su, dans ses affaires intérieures comme dans ses affaires extérieures exclure les motifs de vengeance. Cette monarchie a consenti au dualisme avec ses traîtres de 1848 et avec les alliés de la Prusse de 1866. Elle a fait des compatriotes de Kossuth et de Klapka, d'Andrássy et de Kalnoky ses chanceliers. L'Autriche qui s'imagine être une puissance stationnaire (définitivement fixée), se trouve au contraire dans une perpétuelle évolution. La monarchie des Habsbourg a su s'accommoder des révolutions dont sont sortis l'Empire allemand, le Royaume de l'Italie et la Hongrie complètement autonome. Est-il possible que seul l'agrandissement de la

Serbie ne puisse pas être concilié avec les « intérêts vitaux » de l'Autriche? Si l'on songe encore à la différence qui existe entre les victoires serbo-bulgares et les événements qui ont préparé l'unité de l'Allemagne, de l'Italie et le dualisme, en ce que les victoires des Balkans n'ont accasionné aucune révolution et aucune défaite de l'Autriche, qu'au contraire elles ont pu enorgueillir 25 millions de bons Autrichiens, les Polonais, les Tchèques, les Serbo-Croates et les Slovènes, on se dit que l'Autriche devrait suivre une autre direction de sa politique, car cette puissance était et reste au fond une puissance *slave*.

» Dès la séance du 6 novembre 1912, le député au Reichsrat Kramař plaida la cause du partage de l'Albanie entre la Serbie, la Grèce et le Monténégro. M. Schuschterschić déclara : L'Autriche-Hongrie doit reconnaître les faits accomplis et s'accommoder de la réalité. La plus petite parcelle de terre qu'on laisserait à la Turquie serait un champ de nouveaux troubles, et voilà pourquoi la monarchie double n'a aucun intérêt à s'opposer à la liquidation de la Turquie européenne. La monarchie n'a

pas le droit de défendre au royaume de la Serbie l'accès de la mer Adriatique. La Serbie ne se tranquillisera pas, aussi longtemps qu'elle n'a pas son propre port de mer. *N'est-il pas bien plus avantageux pour l'Autriche de laisser à la Serbie un port en Albanie, que de réveiller ses aspirations sur la Bosnie, sur l'Herzégovine et sur la Dalmatie?* »

« M. *Stapinski* a, au nom des Polonais, donné à la discussion un caractère général; les Polonais ont d'abord sincèrement soutenu la Triple-Alliance. Plus tard ils ne l'ont pas attaquée quoiqu'ils y eussent eu des raisons. Mais à l'avenir ils ne pourront soutenir la Triple-Alliance alors seulement, si elle est acceptée avec une certaine sympathie par l'opinion publique polonaise... Nous sommes obligés de déclarer à notre ministre des Affaires étrangères de la façon la plus catégorique, que la politique étrangère de l'Autriche-Hongrie ne peut plus être faite sans l'approbation des *Slaves* autrichiens. *Personne ne peut considérer les grands événements historiques qui se sont accomplis au sud de la monarchie, comme un affaiblissement du monde slave*, et voilà pourquoi une politique

qui ne conviendrait pas aux Slaves, ne se maintiendrait pas longtemps. »

« Une guerre de l'Autriche-Hongrie contre les Slaves des Balkans mènerait les Slaves de la monarchie à un conflit moral entre la fidélité à l'empereur et la fidélité à la propre race, envenimerait même dans la victoire les derniers jours du vieux monarque et ferait de la politique de son successeur une politique anti-slave[1]. »

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent il ressort évidemment que l'Autriche n'a pas d'intérêt capital à poursuivre une politique hostile à la Serbie. Au contraire, maintenant il y aurait enfin une occasion pour fonder une amitié durable entre la monarchie double et la Serbie agrandie.

Mais s'il n'y a pas *d'intérêts capitaux*, quels autres motifs ont alors poussé l'Autriche à sacrifier un milliard de sa fortune nationale — en partie par la mobilisation de son armée, en partie par la démonétisation de ses titres?

1. Charles Loiseau, Revanche des Balkans, *La Revue de Paris*, du 1er déc. 1912.

*
* *

Il semble incroyable pour le XX^e^ siècle, et pourtant il paraît que c'est vrai que cette politique étrangère, fausse et hostile à l'État est inspirée par les *jésuites*.

Elle est dénoncée par beaucoup de bons Autrichiens dans la presse autrichienne même comme *excitation jésuitique à la guerre*.

« Les jésuites ont été honteusement joués dans la question orientale. Au lieu de la croix romaine, la croix « schismatique » sera plantée sur la mosquée de Sainte-Sophie à Constantinople. La Russie, première puissance du christianisme schismatique, pourra en profiter pour agrandir la sphère de son influence sur les Balkans. C'est à cause de cette possibilité que le jésuitisme cherche à irriter l'Autriche-Hongrie contre la Russie, et d'un autre côté à appeler l'Allemagne au secours de la monarchie du Danube, quand commencera la grande danse qui dégénèrera en une guerre européenne, universelle. »

« C'est ce but que servent en première ligne les articles d'irritation de l'Internationale noire en Allemagne et en Autriche. Mais *Maximilian Harden* également, le fameux éditeur de la revue berlinoise hebdomadaire *Die Zukunft* est au service de cette excitation méthodique des jésuites à la guerre. Ses expositions à propos d'une conférence faite le 10 novembre à Vienne le font voir très clairement. Elles concordent exactement dans leurs idées fondamentales avec les déclarations de la presse jésuitique. Maximilian Harden exposa entre autres que la Russie et la France ne pouvaient pas hasarder une guerre, la Russie ayant besoin d'un an et demi pour mobiliser, et la France n'ayant même pas de poudre. La France aurait voulu acheter de la poudre au Wurtemberg, à n'importe quel prix. Mais le gouvernement wurtembergeois aurait expressément défendu de la fournir. *Harden* dit à la fin : Je ne crois pas que cette guerre universelle vienne, si l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, qui ensemble sont en état de mettre sur pieds *six millions* de parfaits soldats, montrent qu'ils ne fuient pas lâchement une guerre.

Dans un sens analogue la feuille jésuitique *Das Katholische Deutschland* écrit :

« Mais l'Autriche n'a pas le droit d'être oisive, et elle ne le sera pas. Elle a déjà déclaré ne pas vouloir tolérer que la Serbie mette la main sur le Sandjak de Novi-Bazar qui, en somme, devrait être autrichien depuis longtemps, — et elle prendra donc ce petit pays. Comme les troupes de l'Autriche sont prêtes, la promenade ira peut-être à Constantinople, et nous ne disons qu'une chose : Vive l'Autriche! Qu'une bonne fois ces Turcs délabrés, qui en plus de leur sordide islam sont encore devenus des francs-maçons, soient chassés de l'Europe! Constantinople au christianisme occidental[1]! Que l'Autriche règne en arbitre entre les États balkaniques — à quoi elle est destinée comme aucun autre État ne l'est — qu'elle ait la gloire de planter encore une fois la croix catholique sur l'église de Sainte-Sophie. Elle l'a vraiment mérité par la lutte sanglante qu'elle a menée pendant des siècles contre les musulmans, ces destructeurs de toute culture. Donc, vive l'Au-

1. Quel christianisme? Le christianisme jésuitique, ou luthérien, ou helvétique ou anglican? — La Rédaction.

triche et bonne chance ! Ne t'inquiète pas : l'Angleterre a peur de nous, la Russie a peur d'émeutes, la France a de la poudre détériorée et n'en a pas encore inventé de nouvelle. Et l'Allemagne est derrière toi ! Maintenant ou jamais il faut troubler la fête à la Russie. »

Là-dessus, l'*Alldeutsche Tageblatt* de Vienne fit la remarque suivante :

« Non, il n'en fut pas ainsi; car l'*État de slavisation* que l'*Autriche* est devenue avec l'aide de l'église romaine et de ses instruments politiques a perdu la capacité politique de jouer le rôle, que lui assignaient les ultramontains, du champion romain contre l'Est et contre l'Islam en Europe. Le « sordide islam » est humilié, mais non par les corps d'armée de *l'empereur catholique de l'Europe*, qui fut proclamé à Vienne par les ultramontains après le congrès eucharistique, mais par les Slaves des Balkans schismatiques, derrière lesquels se range, avec toute sa sympathie, tout le slavisme de la monarchie du Danube. La politique de slavisation en Autriche a dressé une barrière aux velléités de Grande Puissance que les gouvernants autrichiens laissaient si volontiers

errer au delà des frontières de la monarchie, une barrière par-dessus laquelle ils ne pourront plus tendre la main. Rome eut sa part active dans cette politique de slavisation en Autriche, et l'ironie des événements politiques, dont nous sommes les témoins, voulut que l'effondrement de l'islamisme, cet ardent désir des ultramontains, devînt en même temps l'effondrement de leurs espoirs par rapport à l'établissement d'une hégémonie romaine aux Balkans contre le schisme. Et que ce serait beau — espérait-on! Dans le même numéro de la feuille qui voulait voir la croix *catholique* plantée sur l'église de Sainte-Sophie à Constantinople contre le schisme en Russie et contre l'islamisme, fut publiée l'élucubration poétique suivante, produit de la folie jésuito-romaine d'une domination universelle :

APPEL AUX CROISÉS.

Le tonnerre a éclaté aux Balkans —
Aux cris de liberté, au bruit de la bataille
Le Serbe et le Bulgare font feu,
Le Grec et le Shkipétar aussi —
En avant donc, vaillante Autriche!
Depuis trop longtemps déjà le joug du Turc pèse,
Maintenant il devint encore franc-maçon,
Et n'assassine pas pour Mohammed,
Non, pour Ferrer aussi, tôt et tard;

En avant, Autriche chrétienne!
Tu semas le sang de tes fils
Pendant des siècles en un noble fleuve
Devant le croissant, pour la foi.
Maintenant la moisson rentrera dans la maison,
En avant, noble Autriche!
Le Russe tremble — Albion
Regarde en tremblant le canon de l'Empire,
Tends ta main, prends aussi Byzance
Et conserve-la entière au christianisme,
En avant, Autriche triomphante!
Donne à chaque peuple ce qui lui est dû,
Avec amour, qui fut toujours ton plus bel ornement.
Et toi; Empire allemand, tiens ta parole chrétienne,
Jette loin l'amitié du Turc,
Et conserve-la entière au christianisme!

Comme tout cela est arrivé autrement! Ce sont les États hérétiques schismatiques qui marchent sur Constantinople, et Ferdinand « l'apostat » les conduit. Mais où est restée « l'Autriche triomphante », dont les dirigeants ameutèrent la démocratie slave contre la position politique et les revendications historiques des Allemands en Autriche? Elle est sous l'enchantement de ceux qu'on a dressés pendant des dizaines d'années contre les Allemands.

. . . . . .

(*Confisqué*)

Mais ce « je le veux » qui doit mettre en mouvement les régiments slaves impériaux et

royaux contre les vainqueurs slaves de l'islam, ne sera pas prononcé.

« Mais qui voudrait nous faire croire, qu'il faudra verser du sang *allemand*, pour que l'Albanie, parce qu'une petite fraction de sa population appartient à l'église catholique, ne soit pas soumise à la domination d'un État schismatique tel que la Serbie! Pour obtenir l'autonomie de l'Albanie, l'Autriche-Hongrie devrait s'immiscer pour Rome au partage de la Turquie? *La formule de la route à Salonique a fait son siège.* Mais il faut que cela soit dit, que les espérances que Rome attachait à l'autonomie de l'Albanie, ne nous importent pas, et que nous n'avons pas la moindre raison pour empêcher la réunion de la défaite de la Turquie avec une défaite de la politique jésuito-romaine [1]. »

Au moment même où nous citons cette *voix allemande du Tirol*, nous recevons une lettre particulière de Vienne, d'un des protagonistes de la politique autrichienne, qui écrit entre autres :

« Vous pouvez vous imaginer combien les événements politiques de ces dernières semaines

1. Le *Tiroler Wastl*, n° 663, p. 4-5.

m'ont ému. Malgré les Prochaska assassinés et ressuscités triomphalement, malgré cette infâme brochure de Mandl et nos conceptions albanaises, nous périssons *intérieurement* — à ne point parler de ce que l'avenir nous apportera! Voilà une pensée consolante pour un Autrichien comme j'en suis un, qu'il n'élève ses chers enfants qu'à la seule fin qu'ils se fassent tuer en Albanie et *pour l'Albanie.* »

Ces deux citations, l'une prise dans une gazette allemande autrichienne, l'autre dans une lettre d'un des meilleurs Autrichiens, nous font pénétrer profondément dans la situation intérieure de la monarchie. Les Allemands et les Slaves considèrent comme un malheur, comme une impossibilité, de devoir sacrifier leur sang pour l'Albanie. Avec quels régiments de son armée l'Autriche pense-t-elle alors mener la guerre contre la Serbie? Avec les régiments exclusivement magyars ou avec les régiments roumains? Nous ne lisons pas de journaux magyars et roumains, mais ceux qui sont assez heureux de comprendre aussi ces langues-là, affirment, que ces régiments également devraient être envoyés en Allemagne, pour se

battre contre la France, qu'ils devraient être échangés contre des régiments allemands de l'Empire, qui, espère-t-on, seraient prêts à risquer leur vie pour le désir d'expansion vers l'est.

*
* *

Mais qu'il en soit comme il voudra, que les jésuites ou les politiciens aveugles aient obtenu de l'empereur pacifique d'ordonner, sous le manteau de « l'état de paix renforcé » la mobilisation d'un million de soldats; cette mesure fut à même de réunir toutes les Grandes Puissances de l'Europe dans l'acceptation du principe, de créer un État albanais autonome, et la réunion des ambassadeurs à Londres est déjà occupée à fixer les frontières du nouvel Etat. Mais ceci n'est pas une tâche facile. Même un des prétendants au trône en Albanie, même le prince Ghika, dit (*L'Albanie et la question d'Orient*, 1908, p. 92) : « Désigner exactement les limites de l'Albanie n'est pas chose facile. »

Gaston Gravier dit avec raison (*Revue de*

Paris, 1er janvier 1913, p. 2) qu'il faut se garder en Europe de croire que l'Albanie comprend toute la moitié ouest de la Turquie européenne actuelle. Cette assertion vient de sources autrichiennes et pseudo-albanaises; elle a été tellement répandue en allemand, en français et en italien, qu'une grande partie du public a été induite en erreur. La diplomatie autrichienne, le clergé, les savants et commerçants ont travaillé systématiquement à remplacer tous les vieux noms par le seul nom d' « Albanie ». Ce nom parut dans tous les journaux, comme titre à beaucoup de livres, sur toutes les caisses qui étaient envoyées à un endroit quelconque de la Vieille-Serbie ou de la Macédoine. Des cartes postales en masse furent répandues avec des illustrations de paysans de *Plevlje* dans le Sandjak avec l'inscription : « l'Albanais en costume national ». Un ancien membre de la commission pour la démarcation de la frontière de l'année 1879 écrivait le 12 octobre 1912 dans le *Pester Lloyd* : « Le Sandjak est exclusivement habité par des mahométans », tandis que tout le monde sait que les habitants du Sandjak comme ceux de la Bosnie et de

l'Herzégovine, sont chrétiens et musulmans de langue serbe.

D'un autre côté les fugitifs albanais en Europe et les « princes » albanais baptisent du nom d'Albanie même les pays dans lesquels des Shkipétars ne vivent que sporadiquement. « L'Albanie du Nord » dit un d'eux « va de la frontière monténégrine et serbe jusqu'au Skoumbi. L'Albanie du Sud comprend deux vilayets, celui de Janina et celui de Monastir. » Ainsi parla encore en automne dernier Ismail Kemal Bey à Constantinople.

L'Albanie a en effet été le pays le plus inconnu de la Turquie européenne. « Le Sahara est mieux connu, le Tibet à peine aussi mystérieux », dit *Francis Delaisi* (*Les aspirations autonomistes de l'Europe*, 1913, p. 100). Nulle part en Europe les frontières ethniques ne sont aussi flottantes. Les données officielles, autant qu'il y en a, ne sont pas ethniques mais religieuses. D'ailleurs rarement un fonctionnaire turc a osé pénétrer dans ce pays, *où l'anarchie était endémique*, et s'il y a pénétré, il n'a pas osé entreprendre un dénombrement en règle. Pour les catholiques seulement le franciscain

Lovro Mihaĉević (*Po Albanyi*, Agram 1911) a fait une statistique assez exacte. Il a compté 121 197 Albanais catholiques, qui sont partagés en 129 paroisses, trois évêchés, trois archevêchés et dont 101 724 appartiennent au vilayet de Skadar et 19 473 seulement au vilayet de Kossovo. Les voyageurs en Albanie peuvent être comptés sur les doigts. Les cartes qu'on a faites de ce pays sont pleines d'erreurs. *Jäckh* (Dr Ernst Jäckh, *Im türkischen Kriegslager durch Albanien*, Heilbronn, 1912) dut se joindre à l'armée de Chefket Torghout Pacha pour voir les parties de l'Albanie, qui jusqu'alors étaient presque inconnues.

Mais après que les ambassadeurs, à Londres, eurent tout de même commencé à établir les frontières du futur État albanais, les délégués serbes, à la conférence de paix de Londres ont, le 8 janvier de cette année, soumis le memorandum suivant au gouvernement anglais et aux ambassadeurs des autres Grandes Puissances :

« Excellence,

» Depuis le temps du déluge ottoman sur les pays des Balkans, la nation serbe n'a jamais

cessé de combattre pour une existence nationale indépendante.

» Au commencement du XIX^e^ siècle les Serbes de la Choumadja furent le premier peuple balkanique qui s'est levé sous Karageorg, pour lutter pour son affranchissement national et qui par cela même a donné la première impulsion à la libération des autres peuples balkaniques.

» En 1876 les Serbes de la Serbie et du Monténégro ont commencé la lutte pour la libération de leurs conationaux en Turquie, et cette action a finalement mené à la libération de la Bulgarie par la Russie.

» Il y a trois mois les Serbes ont, unis aux Grecs et aux Bulgares, unis par le même idéal national et par le même devoir envers leurs conationaux en Turquie, rassemblé toutes leurs forces, pour faire triompher le principe de la nationalité et de la liberté.

» Avec un pareil passé et de pareils principes les Serbes ne peuvent, en principe, rien avoir contre l'organisation de l'Albanie comme pays autonome.

» Au contraire, les Serbes peuvent être fiers d'avoir, avec leurs alliés et par leur lutte victo-

rieuse contre la Turquie créé la possibilité de songer à l'organisation d'un État albanais. Et dès qu'il fut connu que les Grandes Puissances avaient décidé de créer un pareil état albanais, le gouvernement serbe s'est empressé de déclarer que l'armée serbe serait retirée de l'Albanie de suite après la conclusion de la paix.

» Quoique les victoires de l'armée serbe et la prise de possession effective du territoire albanais nous aient donné une raison légitime de garder définitivement pour nous ce pays conquis, nous n'avons pas hésité à faire de nouveaux sacrifices, rien que pour montrer que nous respectons aussi les droits de tout autre peuple et que nous voulons tenir compte des désirs et des intérêts des Grandes Puissances.

» Ayant prouvé cela, nous pensons avoir le droit d'espérer qu'on respectera aussi les vrais intérêts de la nation serbe. Nous sommes heureux de savoir que nos intérêts vrais et légitimes ne contrarient les intérêts d'aucune Grande Puissance. Nous sommes encore plus heureux de savoir qu'il n'y a pas de raison

justifiée pour que quelque Grande Puissance puisse mettre en doute les droits évidents et les intérêts légitimes de la nation serbe.

» Mais nous sommes profondément convaincus qu'il sera impossible d'exécuter avec succès la délimitation de l'Albanie, sans une connaissance exacte de l'état de choses réel et d'autres circonstances qui y sont étroitement liées. Nous estimons donc qu'il est de notre devoir de contribuer autant que possible à la connaissance de l'état de choses effectif et de la situation réelle, et voilà pourquoi nous nous permettons de soumettre à Votre Excellence ce promémoria, sur l'avis du gouvernement serbe, à propos de la délimitation de l'Albanie.

» Dans cette exposition nous serions en droit de mettre à la première place le droit de conquête, en vertu duquel les Turcs ont également pris tous nos pays autrefois; mais nous préférons mettre au premier rang nos droits historiques, ethnographiques et culturels en tant que droits moraux.

» I. Il était compréhensible et très naturel, que ceux d'entre les Serbes qui ont vécu dans les pays serbes sur la côte adriatique, qui sont

les premiers entrés en contact commercial et politique avec l'Europe, ont été ceux qui ont fondé le premier royaume serbe. Ce royaume s'est appelé Serbie et aussi « Zeta » et se composait de la « Zeta supérieure » (le Monténégro actuel) et la « Zeta inférieure », qui n'allait pas seulement jusqu'au Drin, mais qui comprenait aussi de grands territoires sur la rive gauche de ce fleuve. La capitale de ce royaume était Skadar. La reine serbe Hélène, française d'origine, avait tous ces pays en apanage, à la fin du XIII^e^ et au commencement du XIV^e^ siècle. Auparavant ils étaient l'apanage des dauphins serbes.

» La nation serbe du Monténégro actuel est l'héritier légitime des droits et des traditions de cet ancien royaume serbe de Zeta, et fidèle aux traditions elle ne peut s'empêcher d'insister sur son droit de succession de ces pays avec Skadar comme capitale.

» Ce droit historique de la nation serbe nous impose le devoir de revendiquer que la frontière nord de l'éventuelle Albanie autonome soit fixée de la façon dont nous l'avons tracée sur la carte ci-jointe.

» Mais à côté du droit historique il y a d'autres raisons encore, surtout la raison ethnographique, parce que des deux côtés du Drin il y a des Serbes, et parce qu'on pourrait démontrer que les habitants albanais, eux aussi, furent des Serbes. La tribu actuelle, albanaise et musulmane des *Urkojevici* dans les environs de Dulcigno le prouve déjà par son nom, et on sait, par les rapports de l'ambassadeur vénitien Giovanni Battista Giustiniani de l'année 1553, que cette tribu parlait alors serbe et albanais, et qu'elle était de religion orthodoxe, ou, comme dit Giustiniani, « serbe ». On pourrait citer plusieurs exemples semblables.

» En fin de compte l'armée serbe et monténégrine tiennent ces pays — à la seule exception de Skadar — avec le consentement volontaire de leurs habitants, et même avec leur secours armé volontaire.

» II. Nous voudrions appeler votre attention particulière sur les pays serbes qui sont situés entre le Blanc Drin et le lac de Scutari et entre le confluent du Drin et la frontière monténégrine actuelle. Les endroits principaux de cette contrée sont *Peč* et *Djakovo*. La majorité de la

population de cette contrée est formée *aujourd'hui* par des Albanais. Mais du milieu du XIV^e^ jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle cette contrée était éminemment serbe et si cultivée que le siège du patriarcat serbe était à Peč. Le fait est si généralement connu, qu'on n'a pas besoin d'apporter d'autres preuves. Tout près de Peč le couvent serbe de Detchani est le monument le plus considérable de l'architecture serbe et de la religiosité serbe du XIV^e^ siècle. Il est tout simplement inimaginable que le siège du patriarcat serbe et que les superbes Detchanis eussent été érigés dans une contrée, où un autre peuple que le peuple serbe eût eu la majorité. La contrée où se trouvent Peč, Djakovo et Detchani est au fond, de tous les pays serbes, le pays le plus sacré à la nation serbe. Aucun gouvernement monténégrin ou serbe proprement dit, ne pourrait concevoir de céder ce pays aux Albanais ou à quelqu'un d'autre. Ce serait encore moins possible aujourd'hui, où les armées serbe et monténégrine ont conquis ce pays par un combat sanglant avec les Turcs et les Albanais. Dans *cette question*, la nation serbe ne pourra faire de concessions et n'en fera point; elle ne

pourra entrer dans aucune transaction, dans aucun compromis, et aucun gouvernement serbe ne serait en état d'en faire.

» Il est vrai qu'en cette contrée la plupart des habitants sont aujourd'hui des Albanais. Mais là comme dans tous les autres pays serbes au nord d'Ochrid et dans le voisinage du Blanc Drin et du confluent du Drin, les Albanais sont une colonie récente, au fond une invasion. Lorsque l'Empire autrichien, dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, mena une guerre contre l'Empire turc, le peuple serbe tout entier se leva, pour seconder les troupes autrichiennes, pour affranchir les pays serbes du joug turc. Mais lorsque l'armée autrichienne fut obligée d'abandonner les pays affranchis et que la vengeance la plus cruelle des Turcs menaça le peuple serbe pour le secours qu'il avait prêté aux Autrichiens, une foule de Serbes, donnant suite à l'appel du gouvernement autrichien, a émigré sur le territoire hongrois. Précisément de la contrée dont il est question ici, le patriarque serbe Arseniyé Tcharnojévitch a conduit en 1690 une grande partie du peuple serbe en Hongrie. Alors le gouvernement turc

ordonna aux Albanais de descendre de leurs montagnes et de prendre possession des villages serbes abandonnés. Ainsi arriva-t-il qu'aujourd'hui le pays le plus sacré des Serbes est habité par des Albanais.

» Précisément parce que la nation serbe était toujours et à toute occasion désireuse de recouvrer sa liberté opprimée, la politique perpétuelle des gouvernements turcs dans les deux cents dernières années, mais surtout depuis la révolution serbe sous Karageorg consistait à détruire et à exterminer systématiquement la nation serbe. On ne put trouver d'instrument plus cruel à une politique aussi inhumaine que les Albanais. Les Serbes dans les contrées dont il est question ici, se sont plaints en vain près de la Porte des cruautés et des rapines des Albanais. Le gouvernement turc n'a cessé d'inciter les Albanais à détruire par leurs violences l'élément serbe, respectivement à le forcer à la fuite loin de son pays. Sans aucune protection de la part des autorités gouvernementales les Serbes avaient à choisir : ou bien de tomber dans l'éternelle guerilla contre l'invasion albanaise, ou d'émigrer dans

quelque État possédant un droit et des lois, ou de devenir Albanais et de changer même de religion. Et c'est ce qui arriva effectivement. Beaucoup de Serbes sont tombés dans la guerilla, beaucoup ont émigré dans les États libres, beaucoup ont été albanisés, et ceux-là parlent albanais, mais ont conservé les vieilles coutumes serbes, et beaucoup de villages albanais portent encore aujourd'hui leurs noms serbes.

» La frontière entre l'Albanie future et la Serbie a été tracée sur la carte le long de la ligne de partage des eaux entre la mer Adriatique, d'une part, et les lacs de Prespa et Ochrid et le Blanc Drin, d'autre part. C'est la seule frontière, la plus naturelle et la plus rationnelle pour l'Albanie comme pour la Serbie. Pour justifier cette frontière nous pourrions aussi invoquer des raisons ethniques. Même la toponymie dans ces contrées est presque exclusivement slave.

» Ce fut donc à la suite non d'une guerre légitime, mais tout simplement de violences, que les Serbes ont été expulsés de ces territoires qui étaient leur pays à eux, ou qu'ils ont

été réduits à une minorité. Ces violences sont en horreur à tout honnête homme, sans différence de religion ou de race, et elles doivent l'être aussi à la conscience de l'Europe civilisée. Est-ce que l'Europe peut donner aujourd'hui, après les victoires des armées chrétiennes dans une guerre légitime et loyale, sa sanction à ces violences et à cette oppression brutale, et peut-elle exiger de nous que nous livrions les pays que notre armée conquit de l'armée turque juste aux Albanais qui, dans un passé pas trop lointain, nous ont pris ces pays par usurpation? Même si l'Europe devait faire une chose pareille, la nation serbe n'y donnerait jamais sa sanction.

» Par conséquent tous les pays qui, sur la carte, ont été laissés en dehors de la future Albanie autonome doivent être concédés à la nation serbe, sans tenir compte si les Albanais s'y trouvent en majorité ou en minorité.

» III. Les droits historiques sont des droits moraux, par conséquent ils sont d'autant plus inaliénables. Mais nous avons aussi, comme soutien à notre point de vue, une raison morale de nature culturelle.

» Convenons-en, qu'en certaines contrées que

l'armée serbe a conquises, le peuple serbe vit fortement mélangé d'Albanais, ou inversement le peuple albanais mélangé de Serbes. Mais personne qui connaît les deux peuples, ne pourra nier que les Serbes sont plus aptes à la culture, et beaucoup plus avancés dans la civilisation que les Albanais. En qualité de peuple civilisé nous avons un droit plus grand et plus apparent, de faire des Albanais nos concitoyens et de les prendre sous notre direction, — avec toutes les garanties naturellement, qu'une administration éclairée peut donner à ses citoyens — que ne l'auraient les Albanais incultes et inaccoutumés aux libertés civiques et politiques, de prendre les Serbes civilisés sous leur direction. Ce droit d'un peuple civilisé d'exercer par son administration une mission culturelle chez des peuples incultes, n'est pas nouveau dans l'histoire universelle.

» Si nous demandons donc de pouvoir conserver pour nous les pays que nous avons conquis et dans lesquels l'élément albanais a été introduit par usurpation, par des violences et par la politique turque, nous ne demandons pas autre chose que d'être reconnus par l'Eu-

rope comme une nation civilisée capable de se charger d'une mission culturelle. Et nous sommes sûrs de pouvoir prouver cette capacité par une administration libérale et humaine et par les résultats de cette mission.

» Nous n'avons pas touché à des détails ici, nous n'avons point cité les autorités historiques et ethnographiques, nous n'avons pas reproduit de données statistiques sur la population des pays en question, mais nous sommes prêts, si les Puissances auxquelles nous présentons ce promémoria, devaient le désirer, à produire ultérieurement tout le matériel nécessaire.

» Nous avons mentionné que la nation serbe ne pourra jamais sacrifier la « terre sacrée » des pays serbes, où se trouve *Skadar*, l'ancienne résidence du premier royaume serbe, ensuite *Peč*, la chaire du patriarcat serbe, le couvent Detchani et Djakovo. Nous n'avons pas mentionné *Prizren* la capitale de l'État serbe, et *Prilep*, la patrie de notre héros national, Kraljević Marko, parce que nous ne pouvons pas nous représenter, que quelqu'un pourrait nous contester nos droits sur ces cités qui sont nôtres.

» Finalement notre histoire prouve que les intérêts de la nation serbe se sont toujours accordés avec les intérêts de l'Europe. Par une délimitation de la future Albanie autonome, comme nous la proposons, on satisferait aux droits historiques et aux justes intérêts de la nation serbe, et on lui prouverait la possibilité de devenir un des principaux garants de la tranquillité, de l'ordre, du progrès culturel et économique sur les Balkans. C'est une des aspirations les plus fondamentales et les plus chères de notre nation. C'est notre intérêt, mais c'est aussi l'intérêt de l'Europe.

» Et c'est précisément en vue de notre intérêt national et dans l'intérêt général européen que nous devons insister, pour qu'on respecte nos droits historiques et nos droits culturels et moraux.

» Nous le devons à notre armée victorieuse.

» Nous le devons à notre passé tout entier.

» Nous le devons aussi à notre avenir. »

Comme nous voyons, les délégués serbes à la conférence de paix de Londres ont considéré, dans le memorandum qu'ils présentèrent aux

Grandes Puissances, la création d'une Albanie autonome, non seulement comme une décision des Grandes Puissances en principe, mais comme un fait accompli; ils ne discutent pas la question si en général on peut faire des Albanais un État quelconque, mais ils s'efforcent de proposer, pour l'État futur, des frontières qui ne menacent point les intérêts vitaux de la nation serbe. Ce n'est pas tout : les délégués serbes ne font pas mention d'un seul mot de l'autre question vitale serbe, de la question du port sur l'Adriatique.

Pourquoi?

Parce que la délégation de paix serbe à Londres, au moment où elle travaillait à ce promémoria, devait croire que les Grandes Puissances réussiraient à décider la Turquie à l'acceptation des conditions de paix de la Confédération balkanique, que la conclusion de la paix était imminente, que par conséquent les décisions théoriques de la réunion des ambassadeurs resteraient en pleine vigueur pendant les pourparlers de paix, et que les délégués serbes n'avaient donc plus qu'à s'occuper des limites plus raisonnables de la future Albanie.

Mais il en fut tout autrement.

Il n'y a pas eu de conclusion de paix. Les Grandes Puissances se sont encore une fois fait surprendre par un nouveau coup d'État à Constantinople, et les efforts de toute l'Europe de conclure la paix, ont été anéantis par les enfants favoris de l'Europe, les Jeunes-Turcs.

La guerre de la Confédération balkanique contre la Turquie dut être continuée, et au moment où nous écrivons ces lignes, on verse de nouveaux fleuves de sang de Skadar à Tchataldja, de Janina à Galipoli.

Cette nouvelle et terrible effusion de sang que la diplomatie européenne ne sut pas empêcher, a *balayé* tout ce qu'elle a « fait » à Londres.

Lorsqu'on se décidera à conclure la paix entre la Turquie et la Confédération balkanique, non plus par l'intermédiaire des Grandes Puissances sur les tables diplomatiques à Londres, mais sur les nouveaux et sanglants champs de bataille, après les nouveaux et terribles sacrifices humains, et après les nouveaux et prodigieux sacrifices d'argent, les conditions

de paix devront aussi être tout autres, et toutes nouvelles.

Tout ce qui a été stipulé ou décidé « en principe » à Londres, a cessé d'avoir *juridiquement* une valeur. Toute la besogne de Londres doit être considérée comme « nulle et non avenue ».

Il faudra recommencer à discuter, sur une base toute nouvelle de conditions de paix de la Confédération balkanique, à propos de l'Albanie comme à propos du port serbe sur l'Adriatique et des conquêtes bulgares et grecques.

Par conséquent nous aussi, nous pouvons essayer ici de discuter la nouvelle solution de ces deux questions.

*
* *

Si l'on fait abstraction des machinations jésuitiques à Vienne, quelle est la raison principale de l'Autriche, pour demander une Albanie autonome?

C'est le danger que les Serbes et les Grecs puissent fermer le canal entre Valona et Otranto, et qu'ils puissent, par cela, barrer le passage de l'Autriche-Hongrie dans l'Océan.

Nous avons vu plus haut que ce barrage serait impossible sans l'aide de l'Italie, même au cas où la flotte grecque et la future flotte serbe seraient plus fortes que toute la flotte de la monarchie. Et l'Italie est l'alliée de la monarchie.

Mais supposons que l'Italie abandonnerait tous les avantages qu'elle a tirés jusqu'à présent de la Triple-Alliance, et qu'elle pourrait encore en tirer, qu'elle risquerait de mener une guerre non seulement avec l'Autriche-Hongrie, mais aussi avec l'Allemagne, qu'elle profiterait des nouveaux maîtres de la côte est de l'Adriatique, pour atteindre à son idéal le plus récent, au « mare nostro », même en ce cas-là il s'agirait de savoir qui possède *Valona* et non *Durazzo*, car seulement entre Valona et Otranto le barrage de l'Adriatique est possible.

Est-ce qu'on ne pourrait pas aussi supprimer ce danger invraisemblable pour l'Autriche, sans léser l'intérêt vital de la Serbie, l'accès de la mer?

Comme l'a montré tout le cours des événements de la guerre jusqu'à ce jour, *les Grecs n'ont même pas essayé d'occuper Valona*. Dans

toutes les aspirations de la Grèce on ne songe guère à Avlona. Si c'est, parce qu'il leur est interdit, par le contrat secret avec l'Autriche d'avancer au delà d'Argyrocastron, ou pour d'autres raisons, peut-être pour s'assurer le secours de la monarchie sur d'autres domaines, — on ne saurait trancher la question. L'essentiel est que l'Europe puisse librement disposer d'Avlona sans l'opposition d'aucun État balkanique, car la Serbie ne prétend qu'à une petite partie de l'Albanie et de sa côte de Ljeche (Allession) à Dratche (Durazzo), elle ne prétend donc qu'à ce que son armée a conquis, pour avoir, elle aussi, un accès à la mer. Attendu que les revendications des deux États serbes ne concernent que l'Albanie du Nord (le pays des Ghègues), toute l'Albanie du Sud, tout le pays des Tosques avec Valona serait à la disposition de l'Europe.

Pourquoi l'Europe ne ferait-elle pas de l'Albanie du Sud avec Valona comme capitale cet État albanais que désirent si ardemment l'Autriche et l'Italie? (il est caractéristique, que le soi-disant gouvernement provisoire de l'Albanie ait fixé son siège à Valona). Ne conten-

terait-elle pas tout le monde de cette façon, d'autant plus que les Tosques ne sont pas si sauvages que les Shkipétars, et qu'un pareil État pourrait probablement être rendu viable plus facilement?

Il est intéressant de voir que cette proposition vient — *d'Italie même*. Le professeur *Carolo Catarani* vient de publier une brochure à Naples, qui porte le titre : « L'Italie aux Balkans en cette heure. » Nous n'avons malheureusement pas le temps d'aller chercher cette brochure et de la lire nous-même, mais l'extrait qu'en apportait une feuille de Belgrade[1], suffit aussi pour connaître cette nouvelle attitude italienne.

« J'étais, — dit le prof. Catarani —, en tant que latin, feu et flamme pour la patrie de Kastriota, et je m'en suis allé pour l'aider et l'étudier pendant des mois, d'Elbassau à Peč, de Cievna jusque dans le pays des Mirdites. Mais dès les premiers mois j'étais obligé non seulement de changer d'opinion sur les Albanais, mais aussi de regretter tout ce que j'ai écrit dans le *Matino* et dans la *Tribuna*.

Les exécuteurs les plus dévoués et les plus

1. *Piémont*, n° 29, du 16/29 janv. 1913.

cruels de tous les ordres d'Abd-ul-Hamid ont toujours été les Albanais. Ils ne sont pas un peuple mais des tribus, qui de toute éternité ont été ennemies; elles sont contre tout principe des autorités publiques, elles vivent la vie la plus primitive, et ceux qui voudraient les habituer à une vie meilleure, devraient leur donner pour cela plusieurs milliards.

Moi qui connais exactement l'Albanie d'un bout à l'autre, qui me suis sacrifié pour l'Albanie, *je suis intimement convaincu, qu'il ne pourrait arriver de malheur plus grand à l'Albanie que si elle recevait dans l'état où elle se trouve, l'autonomie ou l'indépendance.* Autrement j'avoue qu'une Albanie qui serait libre de toute puissance étrangère répondrait aux intérêts de l'Italie. Telle que l'Albanie est aujourd'hui, elle n'est que nuisible à nos intérêts.

Les Albanais civilisés, pour peu qu'il y en ait eu, étaient toujours les meilleurs et les plus obéissants serviteurs de la Turquie. Toutes les fois que les Albanais se sont soulevés contre la Turquie, ils étaient payés par une puissance étrangère et agissaient au service de cette puissance.

L'Albanie telle que nous la peignent les Albanais vivant chez nous, et ceux dont le patriotisme n'est que la source de leurs intérêts personnels, n'est pas la vraie Albanie. Si l'on voulait faire de la vraie Albanie un État quelque peu considérable, il deviendrait une source continuelle d'inquiétudes aux Balkans. Pour l'Italie, une petite Albanie seulement avec Valona comme capitale serait utile. Les Albanais de la Cijevna dans la contrée de Zatrieptcha sont très contents du Monténégro, parce qu'ils ont eu de lui des écoles et des églises, sans être autrement incommodés dans leur vie.

Par un hasard qui a fait tomber dans les mains de mes enfants des documents très importants, que j'ai, bien entendu, livrés aux personnes compétentes, je pus gagner personnellement la conviction qu'on a fiévreusement travaillé en Albanie à créer par des arguments sonnants un mouvement national fictif, et il était en même temps certain que ces arguments sonnants ne venaient pas des bourses ottomanes.

Parmi les documents il y avait aussi quelques lettres cachetées qui étaient adressées à un Mirdite très influent. Je n'ai pas ouvert ces

lettres. Mais les autres documents ouverts, écrits en langue italienne, faisaient voir un projet très vaste et très complet d'exciter les Albanais contre les libérateurs monténégrins. J'y trouvai le nom d'un haut personnage catholique et d'un Albanais, qui attendaient 6 000 liras turques et qui exhortaient les Albanais catholiques à combattre avec les soldats turcs contre les troupes serbes et monténégrines. Il n'était pas clair de savoir par quel chemin l'argent était venu, mais ce mouvement contre les Monténégrins n'a pas donné le résultat attendu. Une partie seulement des Albanais musulmans s'est laissé enfermer à Skadar avec la garnison turque.

« Nos intérêts italiens, — dit le prof. Catarani en concluant sa brochure, — exigent que Valona ne soit pas fortifiée, et qu'on ne viole pas les aspirations légitimes des États balkaniques, pour qu'ils ne soient pas privés des fruits de leurs victoires. Toute autre solution serait une criante injustice, à laquelle nous ne pourrions donner la sanction de nos armes. L'Albanie n'a rien fait pour mériter un État indépendant. Si cet État est une nécessité poli-

tique de l'Europe, il sera fondé, mais pas au détriment des peuples qui ont versé des fleuves de sang en risquant leur existence, pour se créer un droit d'occuper la position qui leur était due dans le concert européen. Les peuples balkaniques, si pleins de force vitale et avec d'indubitables vertus, ont le droit de jouir des fruits qui furent reconnus à tout vainqueur, de tous les temps et de tout l'univers. »

A cette énonciation intelligente du professeur italien quelque Archi-Autrichien, comme par exemple le comte Sternberg, ou le spécialiste du Ballplatz pour les questions balkaniques, Leopold Mandl pourrait répondre crûment à peu près de la façon suivante :

« Quel naïf et quel imbécile! Que ce soit un bonheur ou un malheur pour l'Albanie d'avoir dans un état actuel l'autonomie ou même l'indépendance, nous nous en fichons pas mal. Ce n'est pas pour les Albanais sauvages que nous voulons créer une grande Albanie, dans laquelle nous chercherons à englober toute la Vieille-Serbie avec le Sandjak et une bonne partie de la Macédoine, mais pour refouler une fois pour toutes la Serbie de l'Adriatique, pour rendre ce

pays inapte à exister, pour le tenir en haleine par de continuelles incursions albanaises dans ses confins, pour qu'il ne puisse plus jamais songer à *notre* Bosnie et *notre* Herzégovine, pour qu'elle n'excite plus jamais nos Slaves du Sud à la rébellion. »

Si nous, qui ne comprenons pas, tant s'en faut, autant aux questions balkaniques que le noble comte de Bohême et le juif converti qui s'est vendu aux jésuites, si nous osions répondre à cela que même si toute l'Europe devait faire siennes leurs idées et leurs déductions, la Serbie ne se soumettrait jamais à un ordre pareil, on nous répliquerait sûrement :

« Si la Serbie ne veut pas plier l'échine, nos armées pénétreront dans le pays de tous les côtés et nous *annexerons* tout simplement la Serbie. »

C'est-à-dire, une guerre ?

La guerre est un jeu bien curieux et bien périlleux, comme l'Europe stupéfaite s'est aperçu à Sadowa et lors des victoires de la Confédération balkanique, qui ont rendu ridicule la profonde sagesse de la diplomatie européenne.

En outre nous ne croyons pas que les ultramontains qui ont proclamé l'excellent empereur François-Joseph Ier empereur catholique de l'Europe, réussiront à envenimer la fin de sa vie par une guerre sanglante. Mais même si le successeur au trône actuel était déjà empereur, nous ne croyons pas à cette guerre, parce que les *peuples* de l'Autriche-Hongrie ne la veulent pas. Ne la veulent non plus, comme nous avons vu plus haut, les Allemands; les Slaves ne veulent pas se battre avec leur frères, dont ils sont fiers à cause des victoires qu'ils ont remportées. Les Magyars, à part d'autres raisons de la politique intérieure, réfléchiront deux fois s'ils doivent renoncer, au cas d'une catastrophe de la monarchie au dernier moyen de se sauver, à leur confédération du Danube avec la Roumanie et les États balkaniques; et je ne parle pas des Roumains de l'Autriche! Il est à supposer qu'ils trouveraient plus avantageux de s'unir dans une catastrophe éventuelle, avec le royaume de la Roumanie que de se battre pour l'hégémonie des Magyars.

Mais que disons-nous là d'une catastrophe possible de la Monarchie?

Mon Dieu, la chose n'est pas si impossible que cela!

La Serbie ne resterait pas *seule* dans une guerre défensive contre l'Autriche-Hongrie. Les autres États balkaniques devraient venir au secours de la Serbie par instinct de conservation, si ce n'était par obligation d'alliance. Cela ferait un million de soldats balkaniques, — et si la Roumanie ne laisse pas passer la dernière occasion de se saturer au point de vue national, cela ferait un million et demi de défenseurs, qui ont, dans la monarchie même, beaucoup de millions de leurs propres frères... Il n'est pas exclu qu'à cette occasion les antagonismes nationaux réprimés de force mèneraient à une explosion intérieure, et la catastrophe serait là. Mais supposons que la fidélité traditionnelle de tous les peuples de la monarchie à la maison impériale se montrerait même dans une pareille tentation plus forte que les aspirations nationales de cette véritable « Macédoine des nationalités », et que non seulement la tranquillité et l'ordre seraient maintenus dans la monarchie, mais que même les régiments slaves se battraient avec dévoue-

ment pour l'Autriche contre leurs frères.

Est-ce qu'un seul Autrichien raisonnable excepté le comte de *Sternberg* et *Leopold Mandl* s'imagine que la Russie regarderait tranquillement comment après la Bosnie et l'Herzégovine *la Serbie* serait encore *annexée*? Il existe aujourd'hui également, une opinion publique en Russie, qui est bien plus prononcée que celle qui contraignit le tsar Alexandre II de devenir le tsar libérateur des Bulgares. A cette opinion publique même Nicolas II, le tsar le plus pacifique, ne pourrait pas résister, et son Excellence *Sazonow* devrait s'incliner devant la volonté du peuple, s'il ne veut pas être emporté comme par un coup de vent. C'est alors que le mobilisateur de la volonté germanique, *Maximilien Harden*, pourrait faire cette expérience désagréable, qu'il ne faut point du tout un an et demi à la Russie pour mobiliser ses énormes armées, d'autant moins qu'elle a déjà maintenant en suivant de son côté le bon exemple de la « mobilisation pacifique » concentré autant de troupes sur les frontières autrichienne et allemande qu'il lui faut pour la première rencontre. Et alors les quatre millions d'Alle-

mands de l'Empire seraient forcés de marcher. Qui sait? Le combat oblige l'Allemagne de secourir l'Autriche seulement au cas où elle est attaquée par une Grande Puissance, non pas, si l'Autriche attaque pour faire des conquêtes sur les Balkans. Si elle devait tout de même tenir la fidélité des Nibelungen, toutes les Grandes Puissances seraient obligées de venir au secours de leurs confédérés et alliés, et alors la guerre européenne éclaterait. Personne ne peut savoir, comment cette énormité finirait, mais une catastrophe de l'Autriche-Hongrie n'est pas exclue, d'autant moins, que les tendances centrifuges dans la monarchie pourraient facilement avoir le résultat que chaque voisin de la monarchie s'en appropriât sa partie nationale.

Mais supposons même ce qui paraît le plus incroyable. Supposons que non seulement la Russie, mais même les autres États balkaniques abandonnent la Serbie. Qu'elle soit forcée de combattre toute seule la Grande-Puissance. Que les autres Grandes-Puissances maintiennent pour elles la paix et qu'elles laissent faire des conquêtes à la monarchie à cœur joie. La Serbie

a montré dans la guerre contre la Turquie qui n'est pas encore terminée, ce qu'elle peut. De plus, la guerre contre la Turquie n'est pas aussi populaire que le serait une guerre contre l'Autriche-Hongrie, simplement parce que la nation entière est convaincue que la monarchie dualiste est un ennemi bien plus redoutable pour la nation serbo-croate, que ne le fut jamais la Turquie, parce que l'Autriche sait mieux dénationaliser. Dans les deux révolutions et les trois guerres que les Serbes ont menées contre les Turcs au cours de ces cent dernières années, les hommes adultes seulement ont combattu. Dans la dernière guerre la Serbie a aussi mobilisé la troisième classe, et toutes les femmes, et toutes les jeunes filles étaient occupées dans les hôpitaux. Nous les vieux, qui nous étions aussi mis à la disposition du commandement de l'armée, on nous a refusés en nous remerciant. Mais si la monarchie devait vraiment essayer d'exécuter la proposition du comte *Sternberg*, d'annexer également la Serbie, alors même les femmes et les jeunes filles serbes déposeraient le brassard de la croix-rouge en demandant des habits d'hommes et des fusils, dont

nous avons tant pris aux Turcs ; alors même les hommes les plus âgés en Serbie qui sont restés austrophiles, iraient à la guerre comme volontaires. La monarchie aurait à se battre avec *le peuple* même en Serbie, comme Napoléon I^er^ en Espagne, et cela, c'est une mauvaise entreprise. On devrait à Vienne et à Budapest, méditer la parole que l'homme d'État italien Cairoli a dite au parlement :

« Il y a quelque chose de plus fort que toute force armée. C'est l'idée nationale triomphante. »

TABLE DES MATIÈRES

LES ALBANAIS 1

LES GRANDES PUISSANCES 217

1369-13. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-13.

Dr VLADAN GEORGEVITCH
Ancien Président du Conseil des ministres du Royaume de Serbie.

LES ALBANAIS

ET

LES GRANDES PUISSANCES

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

S.A. LE PRINCE ALEXIS KARA-GEORGEVITCH

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

	Vol.
GABRIELE D'ANNUNZIO	
Francesca da Rimini.....	1
DOCTEUR BARTHEZ	
La Famille Impériale à St-Cloud et à Biarritz..	1
RENÉ BAZIN	
Nord-Sud.....	1
JEAN BERTHEROY	
Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente.....	1
RENÉ BOYLESVE	
Madeleine Jeune Femme.	1
BARONNE A. DE BRIMONT	
Tablettes de Cire.....	1
GÉNÉRAL BRUNEAU	
En Colonne.....	1
GASTON CHÉRAU	
L'Oiseau de Proie.....	1
HENRY DAGUERCHES	
Le Kilomètre 83.....	1
GASTON DESCHAMPS	
A Constantinople.....	1
CHARLES ESQUIER	
L'Entraîneuse.....	1
ANATOLE FRANCE	
Les Dieux ont soif.....	1
FERNAND GAVARRY	
L'Ultimatum.....	1
MAXIME GORKI	
Une Tragique Enfance...	1
PAUL LACOUR	
Le Frelon.....	1

	Vol.
ÉTIENNE LAMY	
Témoins de Jours passés (2e série).....	1
PIERRE LOTI	
Turquie agonisante.....	1
KARIN MICHAELIS	
La Jeune Madame Jonna..	1
CHARLES NICOLLE	
Le Pâtissier de Bellone...	1
ÉMILE NOLLY	
Gens de Guerre au Maroc	1
HENRI DE NOUSSANNE	
L'Aéroplane sur la Cathédrale.....	1
JULES SAGERET	
L'Amour menteur.....	1
MARCELLE TINAYRE	
Madeleine au Miroir.....	1
LÉON DE TINSEAU	
Le Duc Rollon.....	1
PIERRE DE TRÉVIÈRES	
Le Fouet.....	1
PAULINE VALMY	
La Chasse à l'Amour.....	1
JEAN-LOUIS VAUDOYER	
Poésies.....	1
RENÉ WALTZ	
Vers les Humbles.....	1
Mrs. WILFRID WARD	
Les Mains pleines.....	1
COLETTE YVER	
Les Sables mouvants.....	1

1369-10. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-13.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 122954297